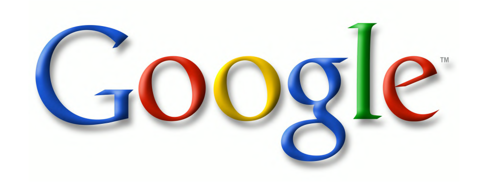
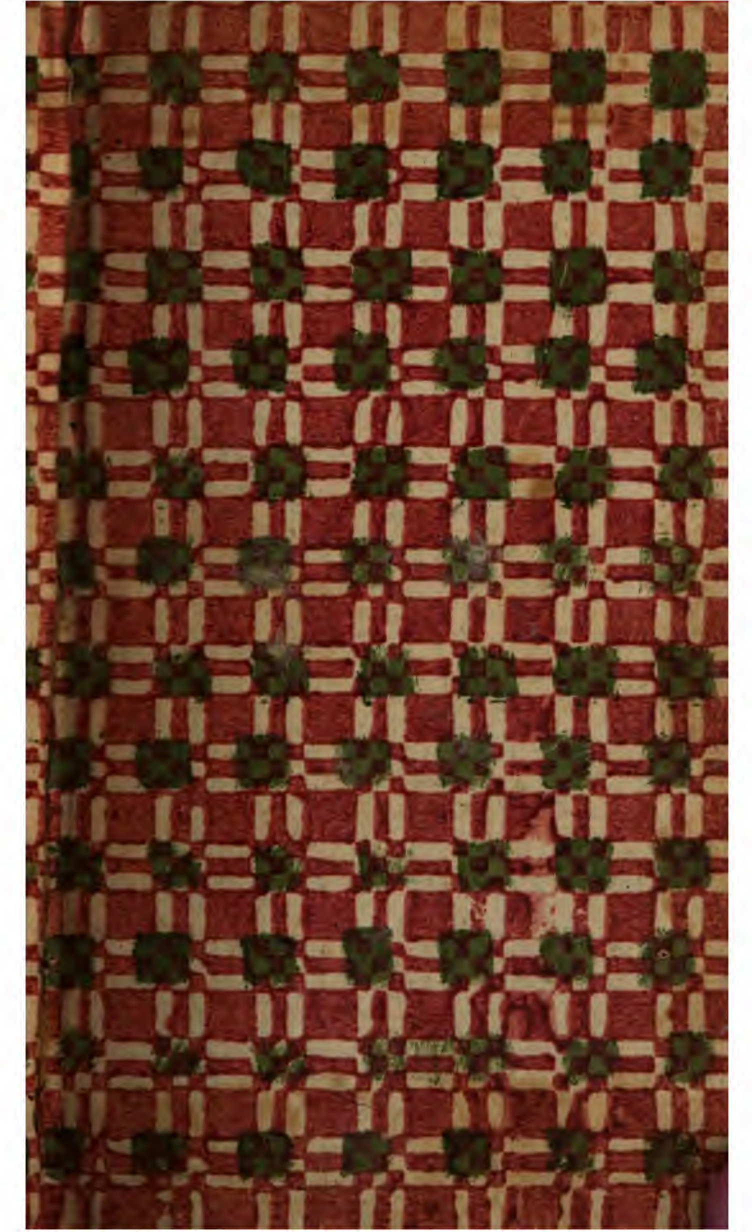






LETTRES FAMILIERES

ET

AUTRES,

DE

MONSIEUR LE BARON

DE

BIELFELD.

—— *Quod sit, esse, velit, nihilque.* magis.
Martial L. X. Epigr. XLVII.

TOME II.



A LA HAYE,
Chez { PIERRE GOSSE JUNIOR, ET DANIEL PINET.
Libraires de S. A. S.
M. DCC. LXIII.

LETTRES FAMILIERES ET AUTRES, DE MONSEUR LE BARON DE BIELFELD.

LETTRE XLVI.

A MADAME DE ..... A BERLIN.

à Breslau le 20 Juillet 1741.

JE reviens en ce moment du camp de Strehlen où j'ai eu l'honneur de faire ma Cour au Roi. Ce camp ressembloit à la fois à celui d'Aléxandre & à celui de Darius. Il avoit l'air austère, actif, mar-

tial du premier & la magnificence du second. On y voyoit des marchands de toute espèce & l'on y trouvoit tout à acheter, jusqu'à des bijoux & des nippes de prix. Vous eussiez cru être à une foire célèbre. La petite Ville de Strehlen, distante à une portée de canon du camp, étoit remplie d'étrangers, de Ministres, de Courtisans, de Marchands & surtout de Femmes d'Officiers, qui sembloient y avoir été attirées par l'aiguille aimantée du mariage. Les fils de Mars venoient s'y délasser de leurs travaux dans les bras de leurs Cypris. Toutes ces Cypris ne suivoient pas cependant les devoirs d'une vocation légitime; & si d'un côté l'hymen y avoit appellé des Epouses tendres & fideles, l'amour de son côté y offroit le spectacle d'une foule de nymphes errantes de la Cour de Vénus qui suivoient au hazard la fortune des guerriers.

Parmi les Ministres étrangers M. le Duc de Belisle & M. le Marquis de Montigo paroissoient les plus remarquables. Ils étoient destinés, le premier par la Cour de France & le second par celle d'Espagne, à l'Ambassade de Francfort pour la Diette de l'élection & du Couronnement d'un nouvel l'Empereur. Tant de

de plumes habiles ont tracé les portraits de ces deux hommes célèbres & respectables, que je me dispense de vous les crayonner. Je n'ai pas eu d'ailleurs l'honneur de les voir assez long tems pour avoir pu développer leur caractère. Ils ont passé devant mes yeux comme un éclair ; cependant j'ai cru découvrir en eux des hommes d'Etat éclairés, des Ministres adroits, des Courtisans polis & des Seigneurs également instruits & aimables. L'un & l'autre étaloient une grande magnificence, & jamais je n'ai vu voyager avec plus de grandeur solide, d'aisance & de commodité que M. de Montigo. Partout où il arrivoit, en route, soit pour diner, soit pour souper, il trouvoit une chambre tapissée de haute-lisse, un tapis de Turquie sous ses pieds, des pliants de velour, toutes les commodités les plus nécessaires, un repas admirable, des vins exquis & un dessert tout monté en fruits & en confitures, tel qu'il auroit pu l'avoir au milieu de Paris. Cette espèce d'enchantement, vrai prodige en Allemagne, s'opéroit par trois fourgons ou chariots de bagage, qui faisoient la navette entre eux, dont deux précédoient toujours M. l'Ambassadeur, & qui chacun

portoient tous les beſoins pour ſa réception. Les Officiers & Domeſtiques affectés à chaque fourgon, en arrivant dans le plus chétif village, préparoient d'abord le logement, le faiſoient nettoyer, y tendoient les tapiſſeries en les accrochant par leurs anneaux à des ſimples cloux, déployoient les tapis de pied & prenoient ſoin enſuite de la cuiſine, de la cave & de l'office.

Le premier jour de l'arrivée de Mr. de Montigo il eut l'honneur de diner avec le Roi au camp; mais comme S. M. ne ſoupe point, il s'en retourna vers le ſoir à Strehlen, où nous le rencontrâmes M. le Baron de Pollnitz, M. Jordan & moi, ſe promenant avec ſon premier Gentilhomme d'Ambaſſade, M. de Caravachal, dans les rues de la Ville. Il avoit l'air un peu ennuyé & paroiſſoit fort embarraſſé de ſa ſoirée. Nous eûmes le courage de lui offrir un ſouper, que nous fîmes apprêter à la hâte du mieux qu'il nous fut poſſible. Nos domeſtiques coururent comme des furets pour raſſembler, à quelque prix que ce fut, les meilleures proviſions de la Ville, mais tout étoit épuiſe & nous fîmes une chère pitoyable. Nous tâchâmes

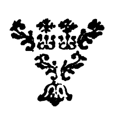
mes de réparer cet inconvénient par la bonne humeur, & pour la rendre plus complette nous invitâmes une jeune Demoiselle qu'on nommoit Louise de Strehlen, & que M. l'Ambassadeur trouvoit fort à son gré, pour augmenter la bonne compagnie. Elle y consentit & le souper le plus mesquin devint le le plus gai du monde. M. de Montigo en fut si charmé qu'il nous invita pour le lendemain chez lui, & nous crumes qu'il seroit aussi embarrassé que nous pour nous bien régaler. Mais quel fut notre étonnement lors que nous mettant à table, nous trouvâmes un souper aussi splendide & aussi abondant en toutes sortes de friandises, qu'on en auroit pu faire dans la Ville de l'Europe la mieux fournie. Nous eûmes honte pour lors de notre repas de la veille, & nous vîmes qu'avec de l'argent & de l'arrangement on peut être bien dans tous les pays de l'Europe policée.

Le Roi a fait la revue de sa Cavalerie, qui a été complettée & qui se trouve dans un état admirable. Après le départ de Messieurs les Ambassadeurs les choses changerent de face dans l'Armée, & il me semble que le Roi a dessein de lever le camp, pour prendre

une autre position, & achever la conquête de la Siléſie. Tous les autres Miniſtres étrangers & les Dames d'Officiers ont quittés Strehlen pour retourner à Breſlau. Le Roi nous a pareillement congédiés, & m'a ordonné en particulier de me rendre en cette Ville & d'y attendre tranquillement ſes ordres. J'y obéis avec d'autant plus de plaiſir qu'il me ſera doux de goûter un peu de repos après les courſes pénibles que j'ai fait depuis 18. mois.

Je ne ſaurois finir ſans vous aſſurer, Madame, que le Roi eſt très bien portant malgré les fatigues de la guerre, qu'il a l'humeur gaie, l'eſprit plus vif que jamais, & qu'il fait un accueil gracieux à tous ceux qui l'approchent. Il m'a paru bien grand au milieu de ſon camp & à la tête de 60 mille Pruſſiens.

J'ai l'honneur d'être.



LET-



LETTRE XLVII.

A MR. DE M.... A HANNOVRE.

à Breslau le 3 *d'Août* 1742.

JE me trouve très bien à Breslau & j'y passe mon tems le plus agréablement du monde. Je me suis logé avec mon Ami Jordan dans la maison d'un très galant homme, qui est M. le Banquier Gimsch, où Madame la Comtesse de Stubeck a eu la bonté de nous céder son appartement. Nous y menons une vie studieuse. Les matinées se passent à prendre notre déjeuner, à lire & à écrire. Vers onze-heures & demi nous nous habillons, & à midi sonnant nous allons chez M. Korn, Libraire du Roi, où est le Rendez-vous de tous les Gens de Lettres de la Ville & de tous les Nouvellistes. On y lit toutes les nouveautés littéraires ; & on y apprend toutes les nouvelles politiques. A une heure nous rentrons chez nous & nous trouvons un

très bon diner prêt. L'après dinée est consacrée aux visites & aux devoirs de la politesse. Tous les soirs il y a assemblée dans sept Maisons qui alternent, savoir, chez son Eminence M. le Cardinal de Sintzendorff, Madame la Maréchalle Comtesse de Wilscheck, M. le Comte de Hoberg, M. le Comte de Nostitz, M. le Comte d'Almenslo, M. le Baron de Wargotsch & M. le Baron de Sweërts. On y trouve fort bonne & nombreuse compagnie, & tout étranger connu y est parfaitement bien reçu. On nous regarde ici comme des Courtisans du Roi de Prusse, & qu'il honore de ses bontés; par conséquent on ne met point de bornes aux politesses dont on nous comble. Quoi que j'y sois très sensible & très réconnoissant, je ne puis cependant que rire au fond du cœur lorsque je vois la contenance altière de la grande Noblesse Autrichienne, se plier devant moi aux circonstances des tems, & chaque fois que j'entre dans une maison, il me semble que ma réception y est assurée par cinquante mille Prussiens. Ne croyez pas cependant que je sois capable de me prévaloir de cette situation par des airs de fatuité. Au contraire je m'é-

m'étudie à être plus humble & plus poli que jamais, & graces à cette conduite je vois que je suis plus aimé que craint à Breslau.

Nous avons encore ici M. de Munchow & M. de Reinhard, Chefs du Directoire de la guerre & du *Commissariat* de la Silésie pour le Roi de Prusse. M. de Marwitz, Lieutenant Général & Commandant de la Ville, Mesdames les Comtesses de Kameken, de Haack & de Wartensleben, Madame de Horn & Madame de Thiel avec quelques autres Dames d'Officiers de Berlin, Milord Hyndfort, Envoyé d'Angleterre; le Marquis de Vallory, Envoyé de France; le Baron de Ginckel, Envoyé d'Hollande; le Général Prétorius, Envoyé de Danemarck; M. Rudensschildt, Envoyé de Suéde; M. le Comte de Thöring & le Chevalier de la Rosée, Ministres de Baviére; M. de Bulow, Envoyé du Roi de Pologne; & M. de Schwichelt, Envoyé d'Hannovre. &c.

Enfin, j'ai contracté une amitié plus particulière avec l'aimable M. de Podewils, Neveu du Ministre d'Etat, qui est revenu depuis peu de Russie, ainsi qu'avec M. Vockerodt, Conseiller privé au

Département des Affaires Étrangères, homme très savant, très capable & très laborieux. Je ne vous parle point du célèbre Baron de Pollnitz: vous savez que j'étois déjà fort lié avec lui. Pour rendre la société parfaite M. le Comte d'Algarotti vient de retourner ici d'un voyage qu'il avoit fait à Turin.

Ma maison favorite à Breslau c'est celle du Baron de W***. En voici les raisons: J'y suis reçu à bras ouverts & à toute heure du jour, sans gêne & sans complimens. L'Hôte est le meilleur humain du monde & le plus sociable; il aime la bonne compagnie, la bonne chère & le jeu. Son Epouse est pêtrie en grandeur & grosseur un peu colossale, du meilleur limon que Dieu ait jamais employé pour former une femme. Elle a de l'esprit & dit avec une voix de tonnère des choses fort jolies & fort agréables. Elle fait des vers charmans, mais en langue Allemande. Elle se plait à la conversation, & à faire le soir une petite partie de jeu de commerce. Son cuisinier est parfait; mais ce qui rend sa Maison bien plus attrayante encore ce sont deux Niéces charmantes qui y demeurent avec elle, & qu'on nommé

Mes-

Mesdemoiſelles de St. * * *. Mon eſprit s'eſt déclaré pour l'ainée & mon cœur pour la cadette, jamais je ne vis de plus beaux yeux ni de plus beaux cheveux bruns que les ſiens. Elle a beaucoup d'eſprit & qui plus eſt beaucoup de délicateſſe dans l'eſprit, une gaieté douce & modeſte, de l'agrément dans la converſation, infiniment de ſageſſe dans ſa conduite & de vertu dans ſon ame. Tous les étrangers, qui ſe trouvent ici, rendent hommage à ſes charmes. Je tâche de me diſtinguer dans la foule, mais j'ai un Rival redoutable dans la perſonne de mon meilleur ami. La philoſophie du bon homme Jordan a échoué contre tant d'attraits; & je le vois plus amoureux qu'un jeune galant. Il eſt très ingénieux à imaginer toutes ſortes de moyens, pour faire connoître d'une manière indirecte ſa paſſion naiſſante à celle qui en fait l'objet. Elle lui dit l'autre jour qne l'indifférence faiſoit le fond de ſon caractére. Mr. Jordan crut qu'il étoit eſſentiel de combattre cette indifférence, & lui écrivit une Lettre badine ſous le nom *du Senſible*. Voici, Monſieur, ce poulet qui vous amuſera peut-être; ſurtout ſi je vous raconte les ſuites plaiſantes qu'il eut.

MADEMOISELLE.

Un ſentiment de charité m'oblige à vous écrire : il n'y a qu'un ſemblable motif qui puiſſe juſtifier cette liberté. Je connois le ſcrupule des Dames ſur le ſujet des Lettres qu'on leur envoye.

Car fille croit avoir raiſon,
De réfuſer, d'une main maſculine,
Préſent de vers, ou Lettre où l'on badine,
Pour éviter un dangereux poiſon.

Ce poiſon n'eſt pourtant pas ſi dangereux que l'indifférence dont vous affectez le ſentiment.

Vous ne ſauriez faire profeſſion
D'un ſentiment qui choque la nature.
Ne point aimer; c'eſt, je vous jure,
Etre avec vous en contradiction.

Je vous permets, Mademoiſelle, d'en faire parade, c'eſt le moyen de vous débarraſſer d'une foule d'Adorateurs importuns que vos charmes vous attirent. Car.

Quand on eſt belle comme vous,
d'Adorateurs on eſt environnée.

En

En voir par trop à ſes genoux,
C'eſt une triſte deſtinée.

L'indifférence dans cette circonſtance n'eſt pas l'ouvrage de l'amour propre; c'eſt celui d'une forte doſe de raiſon, qui marque beaucoup de grandeur d'ame.

Tel autrefois un Conquérant,
Dans ſon char, conduit par la gloire,
Voyoit d'un œil indifférent
Tout l'appareil de ſa victoire.

Mais repréſentez-vous un homme qui meurt d'amour à vos genoux, qui eſt aimable, enjoué, qui mérite d'être eſtimé: pourriez vous être indifférente?

Ce ſeroit en effet dureté,
Que d'être alors indifférente.
Il eſt permis d'être prudente,
Mais il faut l'être ſans fierté.

Cette indifférence & la fierté ſe reſſemblent comme deux gouttes d'eau. Il y a, ſi j'oſe le dire, de la préſomption dans votre réſolution Vous flattez-vous d'être toujours maîtreſſe de votre cœur?

Détrompez-vous, adorable Silvie,
On peut avoir tel ſentiment,

Mais

Mais il eſt moment dans la vie,
Qui le fera diſparoître à l'inſtant.

C'eſt là l'ouvrage de notre Maître commun, ou ſi vous voulez de notre Tyran Vous ne le connoiſſez pas, mais vous le connoîtrez, dût-il même vous tromper en revêtant l'extérieur ſpécieux de l'amitié. Oui,

Vous aimerez par amitié,
Un amant qui pour vous ſoupire.
C'eſt amant vous gagne à moitié,
L'Amour finit ce qu'il deſire.

Et voilà comme vous perdrez, Mademoiſelle, l'indifférence dont vous tirez vanité; car, dans le fond vous ne voulez pas paſſer pour inſenſible à l'amitié. Je veux bien, pour vous faire ma cour, convenir que le parti que vous prenez eſt dicté par la ſageſſe, cela eſt louable, mais ne vous en vantez pas.

Les gens, qui n'ont point de valeur,
Parlent beaucoup de leur courage.
Ces faux braves manquent de cœur,
Quand le hazard au combat les engage.

Mettez cette vertu foible ſur le compte

te de votre raiſon, mais non pas ſur celui de votre cœur. La Nature vous a fait ſenſible, & c'eſt la raiſon qui veut que vous paroiſſiez indifférente. Quand vous la feriez à mon égard c'eſt agir conſéquemment.

Moi, qui ne ſuis qu'homme ſavant,
Ignorant quel eſt l'art de plaire,
Je ne fais l'amour qu'en pédant;
Auſſi l'amour m'eſt-il toujours contraire.

Cet effort ne vous doit pas coûter beaucoup. Je ſuis avec un profond reſpect.

MADEMOISELLE,

Votre très humble & très obéiſſant Serviteur.

LE SENSIBLE.

Mademoiſélle de St... trouva le billet ſpirituel & galant. l'Amour propre flatté rectifia tout ce qui pouvoit y avoir d'imparfait; mais elle ne ſe ſentit pas diſpoſée à y répondre par écrit, & prenant la choſe pour un badinage, elle montra cette Lettre au jeune P*** qui en

en tira copie & y fit secrétement une réponse charmante au nom de la belle. Il a conservé toutes les mêmes rimes de Mr. Jordan dans les petits vers dont cette réponse est parsemée. Jamais il n'a voulu permettre que j'en prisse copie; mais je me souviens qu'elle commence ainsi:

MONSIEUR,

S'il y avoit un peu moins d'esprit & de galanterie dans votre Lettre, vous pourriez n'en pas passer pour l'Auteur; Mais, le moyen de vous méconnoître aux traits spirituels & galans qui y sont répandus?

C'est vous qu'on croit, avec raison,
De toute la gent masculine,
Celui dont la façon badine,
Sait le mieux couvrir le poison.

Au moins je n'en connois pas, Monsieur, qui le sache mieux envelopper; mais c'est justement ce qui me confirme dans la résolution que j'ai prise &c.

Ma mémoire ne va pas plus loin, M. de P*** fit rendre cette réponse à l'amou-

moureux Jordan à l'Assemblée d'une manière mystérieuse, & qui faisoit croire qu'elle venoit directement de Mademoiselle de St. . . . Il s'échappa de la salle pour la lire dans l'anti-chambre & rentra bientôt d'un air si gai & si triomphant, que je m'apperçus par ses yeux étincellans de la satisfaction de son ame, sens cependant en pouvoir déviner la cause. Nous avions prié justement Mrs. P*** & Vockerodt à souper au sortir de l'Assemblée. M. Jordan vint à moi & me pria de finir mon jeu le plutôt que je pourrois pour rétourner à notre demeure, où il avoit quelque chose d'intéressant à me communiquer. Nous achevâmes en effet assez vîte notre partie & nous nous rendîmes chez nous avec nos deux convives. L'impatient Jordan nous lut tout de suite la réponse qu'il venoit d'obtenir. Son amour la lui faisoit trouver mille fois plus charmante encore qu'elle n'étoit en effet, & ne lui permettoit pas de douter un instant que la spirituelle St. . . n'en fut l'auteur. M. Vockerodt le confirmoit dans cette idée & le félicitoit sur son bonheur. L'ingénieux & badin Podewils se mordoit les levres, en affectant de faire la critique de la Lettre; quant à moi je ne

ne pus m'empêcher d'applaudir, mais je ſentis au fond du cœur un levain de jalouſie qui me découvrit, que la main dont elle venoit m'étoit moins indifférente que je ne l'avois cru jnſqu'alors. Nous ne parlâmes pendant tout le ſouper que de la divine St...., nous bûmes vingt fois à ſa ſanté, je faiſois chorus, mais ma gaieté étoit forcée & je ne riois que du bout des levres, je me mis au lit en rêvant, je m'endormis avec des idées d'une admiration lugubre; mais le lendemain M. de P*** calma ſans le ſavoir toutes mes inquiétudes en m'avouant confidamment que cette réponce étoit de ſa façon, & que la belle n'y avoit aucune part. Je travaille dépuis ce moment avec plus d'ardeur à lui plaire & à me rendre s'il ſe peut, ſon cœur favorable. J'en ai prévenu M. Jordan, & comme nous traitons cette affaire l'un vis a vis de l'autre en plaiſantant, je me flatte que nos ſuccès mutuels n'altéreront point la tendre amitié qui ſubſiſte entre nous. Nous n'ambitionnons d'ailleurs que le bonheur de plaire à cette charmante perſonne. Nous l'eſtimons trop pour porter plus loin nos vues, & ſa vertu auſſi bien que ſa naiſſance ne nous permet-

mettent pas de séparer nos sentimens de tendresse de ceux du respect. Quant au sacrement, mon Ami & mon rival se croit trop vieux, & moi, je me crois trop jeune pour y penser. Les hommages que nous lui rendons étant donc tout a fait désintéressés, nous pouvons les dégager de jalousie & y mêler l'enjouement & la gaieté. Je souhaite que les choses en restent là, que mon cœur ne finisse point par être la duppe de mes résolutions, & que le sérieux ne s'en mêle pas. Je sens que j'ai un besoin extrême d'être en garde contre la plus belle de toutes les passions, si je veux jouir dans ce monde d'un bonheur qui est la suite de ma tranquillité. En revanche je ne mets point de bornes à mon amitié, & surtout à celle que je vous porterai toute ma vie.

LETTRE XLVIII.

AU MEME.

à Breslau le 12. *Août* 1741.

QUe le désœuvrement est fatal à un jeune homme accoutumé au travail ! en Angleterre, où de grands objets m'occupoient, j'affrontois tous les dangers de l'amour, & la vue des beautés les plus parfaites ne faisoit qu'une légère impression sur mon ame, & les traits de l'amour n'effleuroient qu'à peine mon cœur. Mais aujourd'hui que mes travaux ne sont que des amusemens, tous mes goûts deviennent des passions, & me voilà déjà épris de deux aimables personnes à la fois, Dieu sait jusqu'où cela peut aller, puis qu'il est dit que les tendres engagemens vont toujours plus loin qu'on ne pense. Comme j'ai intérêt que vous m'estimiez malgré mes foiblesses, & que je serois fâché de passer dans votre esprit pour un Celadon de Roman, pour un Amoureux de théatre qui fait profession d'en

d'en conter tous les jours à une autre, je crois devoir vous faire l'hiſtoire de mes amours, & la voici en deux mots.

Je vous ai fait confidence de ce que mon cœur ſentoit pour l'aimable St.... ce ſentiment y a fait tous les jours des nouveaux progrès, & j'étois ſur le point de prendre pour cette charmante perſonne la plus belle & la plus fort paſſion du monde, quand un autre objet eſt venu faire une puiſſante diverſion à cette ardeur naiſſante. Je me trouvai il y a quelque tems à l'aſſemblée; Mademoiſelle de St.... n'y étoit point, & mes yeux erroient à l'avanture, lors que tout à coup je vis entrer une Dame étrangère que je ne connoiſſois point, mais qui me frappa vivement. A vue d'œil elle pouvoit avoir environ 28. ans; ſon port étoit naturel, elle ſe préſenta noblement, & ſembloit avoir quelque choſe d'aiſé & de gracieux dans toutes ſes manières. Sans être fonciérement belle, elle avoit les traits réguliers & délicats comme tout le reſte de ſa figure. Ses grands yeux bleus étoient vifs & doux à la fois, ſes cheveux plutôt cendrés que blonds, & ſon teint éclatant. Je m'informai de ſon nom, & l'on m'apprit que c'étoit Madame

me de C... dont le mari se trouvoit avec le Roi à l'armée, & qui venoit passer à Breslau le reste du tems que dureroit la campagne. Je me fis présenter dans la foule à cette Dame, & je sentis une envie plus que commune de m'en faire remarquer; mais comme elle ne paroissoit faire aucune attention a ma figure, je m'éloignai pour parler à d'autres personnes de la compagnie, & je la vis s'entretenir avec M. de P*** qu'elle connoissoit. Une demi heure après les Dames firent les arrangemens pour leurs parties. Etrangère encore en ce lieu, M. de P*** lui proposa une partie de quadrille avec Madame la Comtesse de Nostitz, lui & un de ses amis. Cet ami c'étoit moi. Elle répondit, à ce que j'appris dépuis. *Monsieur, je suis contente de Madame de Nostitz & de vous, mais j'ai en vue un quatrième & je vais lui demander s'il n'est pas déjà engagé.* En effet elle fit le tour de la salle & m'ayant vu causer dans l'embrasure d'une fenêtre, je fus fort surpris de la voir venir à moi une carte à la main, & m'offrir à faire sa partie. Je l'açceptai avec un empressement qui tenoit de quelque chose de plus que de la simple politesse

teſſe & lui donnant la main, je la conduiſis vers la table qui nous étoit deſtinée. En y arrivant elle dit, *Monſieur, voici notre quatrième.* *Eh, Madame*, répondit Monſieur de P***, *c'eſt préciſément là mon Ami, que je vous avois deſtiné. Comment a-t-il fait pour obtenir ſi vîte l'honneur de votre connoiſſance!* Elle rougit à ces mots & cette rougeur me parut délicieuſe. Nous commençâmes à jouer, des petits regards dérobés, des rencontres d'yeux involontaires, des attentions, des applaudiſſemens à ce que je diſois, des ſourires gracieux, des petites diſtractions, tout cela me charma à un point qui me donna de l'inquiétude pour moi-même, mais m'inſpira cependant aſſez de courage pour lui demander la permiſſion d'oſer lui rendre mes devoirs chez elle. Elle s'en excuſa; mais ſi foiblement que je ne balançai point de lui faire une viſite le lendemain au ſortir du dîner. Je fus reçu avec bonté. Nous étions ſans témoins & je hazardai de lui faire connoître, d'une manière aſſez vague & en termes fort meſurés, l'impreſſion ſoudaine que la première vue de ſes charmes avoit faite ſur mon cœur. Elle y répondit délicatement d'une façon mo-

deſte, mais qui me permettoit de croire qu'il y avoit une eſpèce de ſympathie entre nos ames & nos goûts, & que nous avions étés mutuellement frappés de notre premier abord. l'Amour à peine né ne laiſſe pas que d'être ingénieux à trouvers de prétextes pour pouvoir grandir avec bienſéance. Nous prîmes celui de l'embarras qu'il y a de former chaque fois ſes parties à l'Aſſemblée, pour convenir que nous jouerions déſormais toujours enſemble, & en qualité d'étrangers appartenans au même Roi, nous nous promîmes de nous voir le plus ſouvent que poſſible. Madame de C... m'a tenu parole. Il ne ſe paſſe pas de jour que je n'aye la ſatisfaction ou de lui rendre mes devoirs chez elle ou du moins de lui parler en public aux Aſſemblées. Mais, cher ami, j'avale dans ces entretiens à longs traits un poiſon qui ronge mon cœur, & qui affoiblit inſenſiblement le goût que j'avois pour Mlle de St... Mon ami Jordan, qui s'apperçoit de ma paſſion naiſſante, la favoriſe & me fait entrevoir que je n'agirois pas ſelon les régles de la plus exacte probité, ſi je cherchois à allumer dans le cœur d'une jeune Demoiſelle des ſentimens que je ne puis avoir deſſein de rendre
lé-

légitimes. Je la vois toujours avec plaisir, mais je ne sens plus cette vive émotion qui m'agite en approchant de Madame de de C... Que pensez-vous de tout cela, cher Ami? me croyez-vous réellement amoureux? Puis je concilier cette nouvelle inclination avec les sentimens que j'ai déclarés à la belle St... Ma sincérité, ma candeur n'en souffrira-t elle point? Assistez-moi promptement de vos conseils! Guidez moi! Comme vous ne connoissez pas les objets, vous ne sauriez être prévenu & vous ne consulterez dans vos décisions que la raison & la probité.

Je vous embrasse tendrement & j'ai l'honneur d'être.



LETTRE XLIX.

A M. LAMPRECHT A BERLIN.

à Breslau le 15. *d'Août* 1741.

VOus voilà donc à Berlin & vous comptez d'y fixer votre sort. C'est une résolution dont vous n'aurez j'espère jamais sujet de vous répentir. Les sables du Brandebourg vont faire désormais le vrai terroir où la main du Roi cultivera le mérite & les talens, & ne se bornera point aux plantes naturelles, mais y transplantera aussi les étrangères de quelques pays qu'elles viennent. Tâchez de vous faire connoître & soyez sûr que vous prospérerez. Mais vous y venez dans une saison stérile, dans un tems où la guerre occupe le Maître tout entier. l'Eté est destiné aux travaux de Mars: il faut esperer que la guerre donnera au Roi le loisir de consacrer l'Hyver aux Muses, & que Sa Majesté pourra retourner dans sa Capitale. Je me flat-

flatte même que j'aurai le bonheur de l'y ſuivre. En attendant nous menons dans Breſlau une vie fort tranquille, & je vous dirai preſque fort agréable, tandis que le feu de la guerre ravage les contrées d'alentour. Cette Ville eſt comme la ſalamandre au milieu des flammes. Le calme y eſt ſi grand que je craindois l'ennui ſi je ne cherchois à y faire diverſion en m'occupant. Mes heures du matin ſont deſtinées à l'étude. Je me ſuis amuſé, dépuis quelque tems, à traduire en Langue Allemande *les Conſidérations ſur les cauſes de la Grandeur & de la Décadence des Romains, par M. de Montesquieu.* C'eſt un livre qui a fait plus d'une fois ma lecture favorite. Il parut lorſque j'étois à Paris & y fut d'abord aſſez peu goûté On l'appelloit même *la Décadence de Montesquieu.* Je ne fis que le parcourir alors, & mon jugement fut ſéduit par celui des François. Mais quel fut mon étonnement quand, arrivant en dernier lieu à Londres, je trouvai cet ouvrage entre les mains de tout le monde, & lu avec admiration par les plus grands connoiſſeurs. Plus j'ai étudié dans la ſuite ce même livre & plus je ſuis revenu de ma première er-

reur. Vous ſavez mieux qu'un autre, tres cher Ami, qu'il a été un tems en Allemagne où les Belles Lettres étoient livrées au bras ſéculier des pédans, qui en les traitant n'appelloient pas les graces à leur ſecours. L'Eloquence, l'art de bien parler & d'écrire furent étrangement défigurés. Le Style Allemand devint prolixe, d'une enflure ridicule, plein de grands mots & d'expreſſions recherchées & l'on farciſſoit notre Langue, ſi riche & ſi abondante par elle-même, d'une infinité de mots Latins, Italiens & François, auxquels on donnoit une terminaiſon Allemande. Cette bigarrure, bien loin d'adoucir la rudeſſe naturelle à toutes Langues, qui ſemblent dériver de l'ancien Eſclavon, rendoit la notre plus bizarre encore & moins ſonore à l'oreille, moins harmonieuſe. C'eſt une des raiſons, je penſe, qui ont inſpiré au Roi notre Maître une eſpèce d'éloignement ou d'antipathie pour ſa Langue maternelle. Il la ſait, mais il en fait rarement uſage. Je me ſuis rappellé que S. M. me dit un jour, qu'elle ne croyoit pas qu'un livre bien écrit en François put ſe traduire avec la même énergie & briéveté en Allemand ſans mêlange d'expreſ-

pressions étrangères. J'étois bien de son sentiment, mais ayant trouvé pendant mon loisir de Breslau la Grandeur & la Décadence des Romains sur la table de mon ami Jordan, & faisant réflexion qu'il n'y a guère d'Ouvrage François qui soit écrit d'un style plus serré, plus concis, j'ai essayé de le rendre en Allemand tant à cause de l'importance de la matière que par rapport à la beauté de l'expression. Voici, Monsieur, le Manuscrit de ma Version. Vous trouverez que sans rien obmettre, j'ai été encore plus court en Allemand que M. de Montesquieu ne l'a été en François, & que je n'ai pas fait usage d'un seul mot, d'un seul terme de l'art qui ne soit Allemand & Allemand très pur. C'est à vous à juger si dans cette concision extrême, mon style a conservé l'élégance & la clarté qu'il doit avoir pour faire approcher cette Copie de son excellent Original. Je vous supplie de m'en dire naturellement votre sentiment, & en tout cas de me communiquer vos remarques. Mon dessein étant de plaire au Public, je suis charmé d'avoir en vous un Ami éclairé qui puisse m'indiquer les endroits foibles ou manqués.

Je ne vous cacherai point, Monsieur, que j'ai trouvé par ci par là de grandes difficultés pour exprimer en notre Langue les pensées énergiques de l'Auteur. Je ne vous en citerai qu'un seul exemple. Au Chapitre XXII. page 213. de mon Edition, il fait une comparaison & dit en parlant des Théologiens: *On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs subtilités, qu'on ne pourroit abolir les duels en établissant des écoles où l'on raffineroit sur le point d'honneur.* Ce point d'honneur m'a furieusement embarrassé. Quoi que nous connoissions en Allemagne très bien la chose, nous n'avons pas de terme pour l'exprimer. Je n'en ai pas même pu venir à bout en me servant d'une périphrase, & c'est ce qui m'a fait soupçonner que la pensée même pourroit bien être un peu entortillée. Il y a quelques passages dans ce livre, d'ailleurs si charmant, où l'Auteur à force d'avoir voulu être sentencieux me paroît obscur, & d'autres encore où les pensées ne sont pas toujours justes quoi que divinement bien exprimées. Ce qu'on y fait entendre du feu Roi de Prusse & des motifs qu'on lui attribue dans l'augmentation considérable de son armée, est marqué

au même coin. Mais il faut convenir que s'il y a des erreurs elles y ſont rares, & qu'à tout prendre c'eſt un Ouvrage excellent. J'ai eu l'honneur d'en connoître l'Auteur à Paris. Il eſt auſſi aimable homme dans la ſociété que grand homme lorſqu'il met la plume à la main. Déjà Préſident du Parlement de Bourdeaux, déjà couvert de ſa gloire littéraire & dans un âge qui étoit ſi peu à l'uniſſon du mien, il n'a pas dédaigné d'avoir mille bontés pour un jeune étranger qui cherchoit à s'approprier la Langue, les mœurs & les lumiéres de la Nation Françoiſe; mais il fait plus, il m'honore quelques fois de ſa correſpondance. J'ai des Lettres écrites de ſa main qui ſont des chefs d'œuvres, & que je conſerve comme des monumens très précieux. Il me marqua l'autre jour ſon arrivée à Paris, & me dit *qu'il y étoit fort répandu dans le grand monde, fort diſſipé; que le ſéjour de la capitale le conduiſoit au tombeau, mais par un chemin ſemé de fleurs.* Une autre fois, en me parlant de l'affoibliſſement de ſa vue, il ajoute plaiſamment, *Mon ami, je perds tous les jours un œil.*

Je me fais une vraie fête de présenter à ce respectable vieillard la Traduction Allemande d'un livre pour lequel il a lui-même une espèce de prédilection. Je l'en ai prévenu dès que j'y ai mis la main, & il me répond avec sa vivacité ordinaire, *vous voulez donc faire connoître aux Allemands mes brigands de Romains!* mais, enfin, il me fait appercevoir que cette Version lui fera plaisir; & cet aiguillon m'a suffi pour l'achever avec empressement. Oserois-je vous charger, cher Ami, du soin de revoir le Manuscrit & de le faire imprimer sous vos yeux à Berlin. J'en fais présent au Libraire, & je ne demande pour mes peines qu'une douzaine d'exemplaires pour les distribuer entre mes meilleurs amis. J'ai consacré ce premier fruit de ma plume au Baron de Keyserlingk, au Baron de Knobelstorff & à Mr. Jordan, c'est un hommage bien pur que leur rend mon cœur. Vous trouverez l'Epitre dédicatoire dans le même paquet au dessus du Manuscrit. De grace, ayez soin que l'Edition soit correcte & le papier beau. C'est un agrément accessoire de lire un livre bien imprimé. Disposez en revanche

che en toute occasion de mes services. Il me sera bien doux de vous embrasser cet hyver à Berlin, & de vous y être de quelque utilité; car personne n'est plus véritablement que moi &c.



LETTRE L.

A MR. DE M*** A HANNOVRE.

à Breſlau le 26. Septemb. 1741.

LE ſéjour de Breſlau commençoit à devenir de jour en jour plus délicieux pour moi. J'y jouiſſois d'une ſanté parfaite, je me trouve dans l'âge des plaiſirs, j'ai rencontré dans cette Ville un grand nombre d'anciens amis, & j'y ai contracté encore plus de nouvelles connoiſſances, ma bourſe eſt honnêtement garnie, & je ne l'épuiſe point par de frivoles dépenſes: mon eſprit y eſt d'ailleurs occupé agréablement par l'étude, & mon cœur d'un objet qu'il adore. Que pouvois-je ſouhaiter de plus pour être heureux? Pour rendre notre contentement parfait nous avions loué, Monſieur Jordan & moi, un très joli Jardin dans un des fauxbourgs de cette Ville, où nous paſſions une grande partie de la journée à l'ombre d'un belle Orangerie. Nous

y faisions porter notre diner, & nos amis venoient y couler avec nous des jours sereins & tranquilles. La jardiniére étoit une vieille Prêtresse de Vénus, qui cherchoit à convertir son jardin en bosquets de Cythère, & qui avoit toujours des victimes prêtes pour être immolées sur l'autel de la Déesse. Si j'avois eu moins de sagesse & un cœur moins épris, j'aurois couru de grands risques dans un lieu si dangereux; mais comme j'avois toujours Madame de C * * * devant les yeux, je ne pouvois jamais me résoudre à lui faire une infidélité même passagère, & je me bornois à folâtrer avec les Nymphes de Cypris qui venoient en foule nous distraire dans cette retraite. Je crains que mon ami n'ait pas usé de la même modération, & qu'il n'en emporte de cuisans répentirs. Quoi qu'il en soit, ces plaisirs champêtres n'ont pas été de longue durée, car il y a environ quinze jours que le Roi écrivit à M. Jordan & lui ordonna de se rendre au camp devant Neiss, & de m'emmener avec lui. Nous quittâmes promptement le jardin de Paphos pour voler aux champs de Mars. Nous passâmes par Ohlau & couchâmes, à Grotkau, Ville appartenante

à l'Evêché de Breslau. Ces endroits, à leur air morne & languiſſant, ſe reſſentoient encore des maux de la guerre, dont ils venoient de former le Théatre. Le lendemain à la pointe du jour nous pourſuivîmes notre route, & bientôt nous trouvâmes le Roi campé ſur la crête d'une montagne à la vue de Neiſs. On manquoit de tout dans ce camp, & il étoit piquant pour nous de voir de la hauteur l'armée de M. de Neuperg, en partie cantonnée & en partie campée dans la plaine dans une grande abondance de toutes ſortes de proviſions. Je montai ſur la hauteur, & à l'aide d'une lunette d'approche je découvris, dans le quartier des houzards Autrichiens, des vivandiéres qui vendoient toutes ſortes de vivres & même des friandiſes, des poiſſons, des fruits rares, des melons d'eau & juſqu'à des ananas, tandis que nous mourions de faim. Mais notre embarras ne dura pas long-tems, car dès l'après dîner nous vîmes toute l'armée de M. de Neuperg ſe mettre en mouvement, & marcher vers les montagnes qui couvrent la Bohéme. Il abandonna ſon camp dans la plaine, & laiſſa en même tems le Roi maître de faire le ſiége de la Ville de

de Neifs. En effet fa Majefté fe mit en marche à l'inftant même, les troupes légères furent détachées à la pourfuite des Autrichiens, & nous ne fîmes que defcendre la montagne pour aller occuper le camp que ceux-ci venoient de quitter. Le Roi établit fon quartier général dans le village de Nuntz, l'armée deftinée pour faire le fiége fe campa fur les bords de la riviére de Neifs, & les autres troupes furent mifes en quartiers de cantonnement dans les villages voifins, de manière cependant que tous les régimens pouvoient être raffemblés en quelques heures de tems. Le Roi parut être charmé de fon nouveau quartier, de la retraite de M. de Neuperg, & de la facilité qu'il lui donnoit par là de prendre la plus forte place de Siléfie. S. M. nous reçut avec beaucoup de bonté & ordonna à M. Frederftorff de nous loger dans la même Maifon qu'elle occupoit. C'étoit la demeure du Curé catholique de ce village. Après le fouper, qui fut court & bon, nous nous retirâmes dans l'efpérance de nous réfaire dans un bon lit des fatigues de cette terrible journée, mais quel fut notre étonnement lorfque l'honnête, mais pauvre Curé, nous mena

dans

dans une eſpéce de galetas, préciſément au deſſus de la chambre du Roi, où il avoit fait préparer à terre une grande paillaſſe avec un ſimple drap de lit, & quelques couſſins aſſez mal propres. Cet aſpect nous dégoûta & nous rendit fort capots; mais il n'y eut pas d'autre parti à prendre que de nous mettre en déshabillé, de nous envelopper dans nos manteaux & de nous jetter à corps perdu ſur cette paillaſſe. Pour comble de malheurs le Curé, après avoir marmotté pendant une demi heure entre cuir & chair des priéres latines, & fait vingt fois le ſigne de la croix, ſe mit à nos côtés & ronfla du même ton qu'il avoit prié Dieu. Ce fut alors que nous penſâmes avec un tendre regret à notre jardin, à nos plaiſirs de Breſlau, & que nous maudîmes la guerre & ſes travaux. Enfin, Morphée eut pitié de nous, & daigna verſer ſes pavots ſur notre triſte grabat. Le ſommeil fut paiſible & nous ne fumes réveillés que fort tard par le le bruit du tambour. Le lendemain le Roi fit faire tous les préparatifs du ſiége, & la même nuit M. le Général de Walrave ouvrit la tranchée devant la Ville. C'étoit un ſpectacle ſingulier

pour

pour moi qu'un siége. Il me fit faire une foule de réflexions. Pendant les premiers jours ma Philosophie se revolta beaucoup contre les humains qui, non contents de réduire leur méchanceté & leur fureur en systême, ont même ennobli leur art homicide. Mais, enfin, l'exemple & l'habitude triomphent dans l'ame des mortels de tout autre sentiment. Au bout de quelques jours je fus si accoutumé aux travaux guerriers que j'allai avec les Officiers de la suite du Roi, qui me combloient de caresses, à la tranchée, que je voyois élever les batteries, les redoutes, & foudroyer la Ville par les bombes & les boulets de canons, non seulement avec un grand sang froid, mais même avec un intérêt qui tenoit du plaisir. Il ne se passa rien de fort remarquable à ce siége. Le seul accident fâcheux que nous eumes, fut que quelques barrils de poudre, placés trop près d'une de nos batteries, s'allumèrent & firent sauter onze de nos soldats de l'artillerie en l'air. La plupart de ces infortunés périrent miserablement, & comme j'y survins peu après l'accident, je vis leurs cadavres étendus, mutilés

tilés & noirs comme des ramoneurs de cheminée.

Parmi les ſoins touts puiſſants de notre ami Frederstorff nous trouvâmes moyen d'avoir une couchette aſſez honnête & aſſez commode. On nous portoit tous les matins un bon déjeuner, le Roi avoit fait placer dans une grange deux grandes tables chacune de quarante couverts auxquelles il dinoit avec les Princes & ſes Officiers. Nous y fumes admis & quelquesfois les Généraux nous invitoient chez eux. On faiſoit très bonne chère dans le camp & le vin n'y manquoit pas. Nous paſſions les après diners dans la chambre de S. M. & vers le ſoir nous allions chez S. A. R. Mgnr le Marckgrave Henry, qui étoit bien logé, qui nous offroit une partie de jeu & nous retenoit preſque toujours à ſouper.

M. le Maréchal de Schwerin étoit logé dans un village à un quart de lieue du quartier général. Un jour il me fit l'honneur de m'inviter à diner, & m'offrit un cheval pour l'accompagner chez lui. J'y trouvai fort bonne compagnie, un ſuperbe repas & du vin des Dieux. La bonne humeur anima l'hôte & les con-

convives & l'on poussa les plaisirs de la table si loin qu'il étoit nuit lorsqu'on s'en leva. J'étois obligé de m'en retourner au quartier général pour faire encore avant ma cour au Roi comme de coutume. M. le Maréchal eut la bonté de me prêter encore un cheval, mais le palefrénier eut la malice de me donner celui que le Maréchal avoit monté à la bataille de Mollwitz, qui étoit fort vigoureux, & qui dépuis cette journée étoit devenu fort ombrageux. Je m'en apperçus à quelques pas du village, & comme jamais nuit ne fut plus noire je courus vingt fois risque de me casser le col. Il falloit monter & descendre une montagne pour arriver jusqu'au quartier général. Lorsque je fus sur la hauteur un frisson me saisit & mes cheveux se dressérent. Je n'avois avec moi qu'un palefrenier inconnu. Toute la contrée d'alentour étoit infestée de troupes & de marodeurs; je montois un cheval indomptable. Je voyois pour ainsi dire sous mes pieds le bombardement de la Ville de Neiss. J'entendois des coups de canons & des cris lugubres. Au dessus de nos batteries toute l'atmosphère étoit enflammée & pour comble de disgra-

grace, je manquai le chemin & m'égarai dans l'obſcurité. Enfin, en deſcendant la montagne mon cheval épouvanté fit tout à coup un ſault terrible de côté : j'en ignorois la cauſe, mais l'ayant avec beaucoup de peine ramené dans le grand chemin, je me trouvai vis à vis d'un déſerteur pendu le même jour. Ce ſpectacle me dégoûta horriblement, le gibet étant fort bas & la tête du pendu presque à la hauteur de la mienne. Je piquai des deux & m'éloignai à toutes jambes d'une ſi mauvaiſe compagnie nocturne. Enfin, j'arrivai au quartier tout en eau, je renvoyai le cheval & j'entrai chez le Roi, qui me demanda d'abord pourquoi j'avois l'air ſi échauffé. Je fis à S. M. un rapport fidèle de tous mes déſaſtres. Elle en rit beaucoup, mais me conſeilla ſérieuſement de ne plus ſortir de nuit & ſeul hors de l'enceinte du quartier général.

Mais, deux jours après, je courus en plein midi un bien plus grand danger encore. M. de Roth, Commandant de la Ville venoit d'arborer le drapeau blanc, & M. de Borck, Aide de Camp général du Roi, fut envoyé dans la Ville avec un trompette pour dreſſer la capi-

pitulation. Toutes les hostilités furent suspendues pendant qu'on étoit occupé à convenir des Articles, & Mr. Fredersdorff me proposa de profiter de cet intervalle pour faire une promenade à cheval, & nous approcher tout près de la Ville afin d'en voir la situation. J'y consentis, & en effet nous parvinmes sans obstacle jusques sous les remparts de la Ville. Mais en retournant sur nos pas, quelle fut notre épouvante lorsque tout d'un coup toutes nos batteries se remirent à tirer avec plus de force que jamais? Canons, mortiers, tout partit à la fois. Les assiégés y répondirent de leurs batteries & malheureusement nous nous trouvions sur la ligne entre les batteries ennemies. Pour rendre le péril complet j'avois un habit bleu avec de larges brandebourgs d'or, ce qui me fit prendre par ceux de la Ville pour un Aide de Camp général du Roi. Tout le canon fut braqué contre nous. Nos Canoniers nous crioient des batteries de nous sauver. Les boulets de canons pleuvoient à droite & à gauche de nos chevaux, mais par le bonheur le plus signalé du monde nous n'en fumes points atteints, & nous gagnâmes au grand galop une pe-

tite

tite éminence voisine qui nous servit d'abri, & d'où, après avoir fait prendre haleine à nos chevaux, nous retournâmes tranquillement à notre quartier.

Le lendemain la Ville se rendit au Roi, & nous en vîmes sortir la garnison avec tous les honneurs militaires. Il n'y avoit qu'un régiment d'Infanterie qui paroissoit avoir l'air assez fier & assez bien tourné. Le reste étoit un ramas de troupes irrégulières qui inspiroient plutôt la pitié que la terreur.

Sa Majesté nous ordonna alors de retourner incessamment à Breslau. Mr. Jordan eut ordre de ne s'y arrêter qu'autant de tems qu'il faudroit pour arranger ses affaires & plier son bagage, & de se rendre à Berlin pour y annoncer le retour prochain de S. M. & faire les apprêts nécessaires; *mais pour vous*, me dit le Roi, *vous resterez à Breslau & y attendrez mon arrivée*. Nous obéîmes sur le champ & reprîmes la route de la Capitale de Silésie, où j'ai eu le chagrin de me séparer pour un tems de mon cher Ami Jordan. Ce digne compagnon de mes peines & de mes plaisirs est parti pour Berlin dans un Char Russe, qu'on appelle *Schlaffwagen*, appartenant à Voc-

kerodt

kerodt qui la amené de Petersbourg. C'eſt la voiture la plus commode que je connoiſſe pour le voyage.

On attend après demain l'arrivée du Roi dans cette Ville & l'on fait de grands préparatifs pour ſa réception. Je profite de cet intervalle de loiſir pour vous écrire cette ample relation, & je ſouhaite de tout mon cœur que ſa lecture ne vous ennuye point.

Continuez à jouir d'une ſanté durable, & à aimer celui qui ne ceſſera d'être juſqu'au dernier moment de ſa vie &c.





LETTRE LI.

DE M. JORDAN A L'AUTEUR, ÉCRITE DE GRUNBERG

le 3. d'Octobre 1741.

Salut, au cher Ami de lit,
De cœur, de plaiſirs & de table.
Dèpuis que j'ai quittè ton aimable rèduit,
Le Dieu d'Ennui cruellement m'accable.
Nous goûtions dans nos entretiens
De l'amitiè le plaiſir dèlectable,
L'eſtime en reſſerroit les liens;
C'eſt ce qui la rendra durable.
Nous partagions & peines & plaiſirs
Dans ce jardin, qui vaut Cypr.s, je penſe,
Où nous donnions l'eſſor à nos deſirs,
Sans nous embarraſſer de la dècence.

Oui, cher Ami, je n'oublierai jamais les charmes de ce jardin de délices. Appollon & l'Amour nous y diſpenſoient leurs faveurs & nous les goûtions avec reconnoiſſance....

Le

Le mal qu'ont fait ces faveurs, ces Iris,
C'est que, plongé dans un état de gêne,
Ce qui lors me rendoit de plaisirtout épris,
Devient l'instrument de ma peine.

Les regrets me suivent dans mon voyage & ma solitude me donne le loisir d'y songer. Je sens vivement le prix de tout ce que je viens de quitter.

Va, cher Ami, porter aux beaux genoux
De la charmante & divine Thémire (*).
Que j'ai senti (mais n'en sois point jaloux)
Ce que son air à tout le monde inspire.
Aux deux Beautés, (†) *que l'on tient en-*
cloîtrées,
Force salut & devoirs de ma part.
Si mal tu mets Jordan dans leurs pensées,
Je te tiendrai pour un fieffé Paillard.
A P.... donne leçon en Maître,
En lui faisant mon humble compliment,
S'il se met sur le pied d'être aussi médisant,
Le Sexe feminin l'enverra bientôt paître.
A V.... un baiser, s'il te plait,
Je le lui dois: je passe en sa voiture

Des

(*) Madame de C***.
(†) Les Demciselles de St.***.

Des doux momens, car n'étant point diſtrait,
Je lis, je dors, ſans que le tems me dure.

Je n'ai plus de quoi m'amuſer, (*)
Et je ſuis ſeul avec moi-même :
Quand on en eſt à cet extrême
Peut-on du ſommeil abuſer ?

De Grunberg je t'écris, cher Ami,
Quatre ſonnant, & du mois le troiſième,
Étant de faim preſque mort à demi,
N'ayant ni vin, ni mot qui rime en ième.

(*) Mon Livre eſt lû.





LET-

LETTRE LII.

REPONSE A M. JORDAN A LA LETTRE PRECEDENTE.

à Breslau le 12. *d'Octobre* 1741.

JE ne vous parlerai point, cher Frère, en Apollon, du chagrin sensible que m'a causé votre départ. Je me flatte que vous sentirez vous même la force des liens qui nous unissent dépuis si long tems, & que vous donnerez quelques regrets à notre séparation. En partant de Breslau votre voiture Russe, vos pélisses & votre bonnet fourré vous donnoient l'air d'un vénérable habitant des côtes de la mer glaciale; mais sous cette enveloppe laponne, sous ce masque emprunté de l'estampe de Maupertuis j'ai vu partir un cœur Germain & un esprit François, dont le premier faisoit toute ma consolation & le second tous mes délices. Mais comme ma tendre amitié vous est connue, permettez que je ne vous en parle plus ici, ayant à vous entretenir

de tant d'objets que vous ignorés, & que sans doute vous ferez charmé de savoir.

Dépuis votre départ nous avons vu arriver en foule toute la noblesse de Silésie, les Députés du Clergé & ceux des villes, qui ont été convoqués à Breslau pour y rendre hommage au Roi leur nouveau Souverain. Cette Capitale fourmille de beau monde, & je puis dire avec vérité qu'elle a pris un faux air de Paris, toute la Silésie y étant, pour ainsi dire, condensée. On ne voit qu'équipages à six, à quatre & à deux chevaux, que valets de pied de toutes les couleurs, qu'Heyducques & Coureurs chamarrés dépuis les pieds jusqu'à la tête. Les assemblées sont des cohues, on s'y tourne avec peine, & l'on est fort heureux d'obtenir une table de jeu. Comme les Seineurs Silésiens sont très polis & liants, ils ne manquent point de faire visite à ceux de la suite du Roi & dépuis huit heures du matin jusques vers le soir nos chambres ne désemplissent point.

Le Sénat & les Citoyens de Breslau ont été fort occupés de leur côté à faire les préparatifs nécessaires pour la réception du Roi. Dépuis l'Empereur Matthias la Silésie n'a pas eu la satisfaction de

de voir ses Souverains; ainsi l'on est fort peu stylé ici à de pareilles fêtes. La prise des hommages devant se faire dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, on a été fort embarrassé pour la meubler & l'orner à la hâte d'une maniére convenable à une cérémonie si auguste. Il s'est trouvé un trône avec son dais qui a servi autrefois à ce même Empereur Matthias, & il a fallu l'employer, faute de tems pour en préparer un autre. Mais malheureusement ce trône garni de velour étoit brodé en Aigles de l'Empire à deux têtes. On a donc coupé une tête à ces Aigles & cousu le chiffre du Roi sur leur poitrail, ce qui leur donne un air si Prussien qu'on les croiroit prédestinés à le dévenir. Le trône est à quatre marches & le fauteuil, destiné pour le Roi, fort beau; les murailles ont été tendues de tapisseries sur lesquelles on a appliqué de distance en distance les armoiries & le chiffre de sa Majesté.

Notre glorieux Maître, tout couvert des lauriers de sa campagne, arriva ici jeudi dernier aprés diner, & trouva une foule innombrable de peuple devant son Palais, & ses antichambres toutes remplies de Cavaliers Siléfiens, de Prélats,

ficiers & d'autres perſonnes de diſtinction. On en préſenta les principaux à Sa Majeſté, qui leur fit un accueil des plus gracieux & s'entretint long tems avec eux. Elle ſe rétira enſuite dans ſon appartement, y fit exécuter un concert, joua Elle-même de la flûte, ſoupa à petit couvert & ſe coucha de bonne heure, fort fatiguée de ſa journée.

Le lendemain le Roi, après avoir tenu conférence avec M. de Podewils, M. de Munchow & M. de Reinhardt, fit appeller le Baron de Pöllnitz & lui dit: *Baron, j'ai rêvé cette nuit que je faiſois des Princes: vous qui connoiſſez la Siléſie, propoſez moi des ſujets dignes de porter ce titre.* Monſieur de Pöllnitz nomma les Seigneurs les plus conſidérables par leur naiſſance, leurs dignités, leurs biens & leur mérite, & Sa Majeſté ayant fait tomber ſon choix ſur M. le Comte de Schöneich, Seigneur de Beuthen & de Carolath, & ſur M. le Comte de Hartzfeldt, Elle ordonna au Baron de leur en porter la nouvelle. Elle créa outre cela quatre Comtes, quatre Barons & quatre Gentils-hommes. Elles décora de l'Ordre de l'Aigle noir ſix des prinpaux Seigneurs Siléſiens, & en reconnoiſſance

noiſſance des ſervices importans que lui avoit rendu dans cette guerre Monſieur de Podewils, Miniſtre des Affaires Étrangères, Elle l'éleva pareillement à la diggnité de Comte & le révêtit de ſon Ordre. Il y eut outre cela beaucoup de Clefs de Chambellan, de patentes de Conſeillers, de titres & de penſions diſtribuées. Monſieur de Munchow eſt deſtiné pour reſter à la tête des affaires & des finances de Siléſie, & pour lui donner plus d'autorité & de relief dans un pays nouvellement conquis, Sa Majeſté l'a auſſi élevé au rang de Comte & de Miniſtre d'Etat.

Voilà, cher Ami, les principales promotions qui ont été faites à Breſlau depuis votre départ. Elles ont ſervi de prélude au grand jour des hommages.

Mais, tandis que du nouveau trône,
Les graces couloient à grands flots,
Il pleuvoit ici des magots,
Des Campagnards, dont le bec jaune
S'ouvroit pour exhaler l'ennui.
Minces ſujets, en bel étui.

Tous ces gentilshommes de la campagne ſont dorés comme des calices: on

 peut

peut les appeller à la lettre *magnifiques Seigneurs*. Il faut convenir cependant que parmi cette grande & nombreuse noblesse de Silésie, il y a beaucoup de gens d'esprit & de mérite, mais ce sont ceux qui se répandent le moins, au lieu que les petits-Maîtres manqués s'introduisent par tout & se multiplient dans tous les cercles. Une chose qui me paroît assez extraordinaire c'est que je trouve ici une quantité surprenante de Poëtes ou plutôt de Rimeurs Allemands. Chaque Polisson qui se marie est élevé jusqu'aux nues. On lui fait accroire dans cinquante Epithalames qne tous les Dieux de l'Olympe se sont intéressés à ses chastes amours, & ont tissus les nœuds de son hymen. S'il meurt un honnête bourgeois, un membre ignoré & superflu de la société, une foule de Versificateurs se désespèrent autour de son tombeau. En un mot la plus mince occasion cause des débordemens de l'hypocrene. Le jour de votre départ nous dinâmes, M. de Podewils & moi, chez M. de R...

De trois beaux esprits Allemands,
Grands parleurs & grands gourmands,
Fut renforcée la compagnie.

Les

Les plats exquis qu'on nous servoit
Excitoient fort leur gloutonnie,
Mais le sel attique manquoit
A tous les plats de leur génie.

Que nous trouvâmes à dire à notre cher Ami Jordan ! Il semble que la privation des biens nous fasse sentir tout ce qu'ils valoient. Non que nous ayons été insensibles aux charmes de votre société tant que nous en avons jouis ; mais comme on juge presque de tout en ce monde par comparaison, nous n'avons pu nous rappeller les plaisirs passés sans prendre le verre en main & nous écrier.

Vive l'Ami Jordan, le Père des bons mots,
L'aimable épicurien & la terreur des sots !

Enfin pour dissiper un peu l'ennui qui se mit dans cette fête, notre cher hôte qui s'en apperçut jugea à propos de faire entrer une espèce de Danseuse de corde, la plus dévergondée de toutes les créatures.

Vous savez à quel point je hais
Les baisers d'une gourgandine,

Cependant je ne pus jamais
En éviter de cette balladine.

Elle me fit enrager. Mais n'importe je lui eus de l'obligation; car en feignant de m'échapper à ses caresses, je m'esquivai hors de la chambre & je quittai brusquement la Compagnie,

Pour voler vers certain azile,
Où, loin de craindre un seul baiser,
J'en voudrois oser offrir mille
A qui ne sait qu'en réfuser.

Je ne vous dirai point où je suis allé, mais je vous donne la permission de le deviner. Le même soir il y eut grande Compagnie chez Madame de Wargotsch.

Nous vîmes tous les campagnards,
En frisure à la parisienne,
Jetter force regards paillards
Sur votre blonde Egyptienne.

Vous sentez bien que c'est de votre charmante Brunette que je veux parler. Je ne crois pas que ce fut par hazard qu'el-

qu'elle avoit l'air trifte & le vifage défait. Auffi ne fut-elle pas mal raillée. Vous connoiffez l'agréable malice de M. le Marquis de V***, du jeune Comte de P*** & de M. de Königfdorff. Peut être avoua-t elle plus qu'elle n'avoit deffein d'avouer. Que ces aveux étoient flatteurs pour vous! Je ne faurois finir ma Lettre par un endroit qui doive vous faire plus de plaifir. Je vous ferai la pofte prochaine un détail circonftancié de ce qui s'eft paffé à la prife des hommages. Jufques là, ainfi qu'à jamais, je ne cefferai d'être &c.



LETTRE LIII.

AU MEME.

à Breslau le 15. *Octobre* 1741.

Depuis l'arrivée du Roi en cette Ville l'affluence de la Noblesse y a été si grande, que les appartemens des principaux hôtels se trouverent trop petits, pour contenir tout le monde qui venoit chaque fois aux Assemblées. Le Roi a donc jugé à propos de donner des Assemblées publiques dans la Maison de Locatelli où il y a des salles fort spacieuses. Sa Majesté les a honorées tous les soirs de sa présence, & a leur issue il y a eu grand souper chez le Roi, où les Dames les plus aimables ont été invitées. Enfin tous les apprêts ayant été faits, le jour si attendu des hommages arriva. Dès le matin toute la garnison se mit sous les armes & se posta en différens quartiers de la Ville, le premier bataillon des gardes à pied occupa la grande

pla-

place & environna l'Hôtel de Ville. Le Député du Cardinal de Sintzendorff, Evêque de Breslau, à la tête de tous les Prélats, des Chefs des Ordres religieux & des Députés du Clergé de Silésie s'y rendit le premier. La troupe ecclésiastique fut suivie par les Députés de toutes les Provinces & par le Corps de la noblesse. Après eux venoient le Magistrat de Breslau & enfin tous les Députés des villes indépendantes de ce Duché. Cette procession ne finissoit point. Les principaux Seigneurs arrivoient en carrosses à six chevaux & tous les équipages étoient d'un brillant qui éblouissoit la vue. Les livrées surtout étoient éclatante & le concours du peuple dans la grande place extraordinaire. Toutes les fenêtres des Maisons qui entourent cette place se trouvoient occupées par les Dames du premier rang, ce qui formoit un coup d'œil superbe d'autant plus qu'il faisoit le plus beau tems du monde. Chacun prit la place qui lui étoit destinée dans la salle. Peu d'instans après L. E. M. le Maréchal Comte de Schwerin, M. le Comte de Podewils Ministre du Cabinet, M. le Comte de Munchow, plusieurs

Officiers Généraux, & tout ce qui étoit à Breslau de la suite du Roi entrèrent dans cette même salle, mais par une autre porte & se rangèrent des deux côtés du trône faisants face aux Députés de la Silésie. J'eus l'honneur d'être du nombre des Prussiens. Vers midi on nous annonça l'arrivée du Monarque. S. M. s'étoit rendue à la Cérémonie dans son phaëton de campagne, attelé de 8. chevaux mais avec des cordages. Elle portoit son uniforme qui n'avoit pas même les graces de la nouveauté. Elle n'étoit pas trop bien frisée & rien n'annonçoit sur sa personne le faste de la parure. Dans cet équipage martial le Roi se plaça dans son fauteuil sur le trône. Le Prince de Prusse & tous les Princes de la Maison qui étoient présents se rangèrent autour d'Elle. Mr. le Maréchal de Schwerin se mit à sa droite; il devoit tenir l'épée de l'Etat mais on avoit oublié cette épée. Le Roi remédia bientôt à cette inadvertence en tirant sa propre épée, qui avoit conquis la Silésie, & la remit entre les mains du Maréchal. M. le Comte de Podewils, qui s'étoit placé à la gauche du Roi, ouvrit la solemnité par un fort beau discours

dans

dans lequel il développa aux Etats assemblés les motifs qui avoient engagé S. M. à les convoquer après qu'elle venoit d'achever si glorieusement la conquête de la Silésie; il les exhorta ensuite à prêter de bouche, mais plus encore de leur cœur, hommage à ce Monarque en qualité de leur nouveau Maître & Souverain, Duc de cette Province, & leur promit enfin que S. M. les honoreroit d'un amour vraiment paternel, d'une protection distinguée, & qu'elle croiroit perdu chaque jour de sa vie qu'elle passeroit sans leur donner des marques de sa clémence & de sa bonté royale. J'ai trouvé cette harangue très belle. Il y régnoit une éloquence mâle & naturelle, sans ornemens recherchés & une simplicité tout à fait noble.

M. Vockerodt lut ensuite le serment de fidélité, que tous les Députés & tous les Nobles répétérent à haute voix. Pendant cette Lecture le Roi étoit seul assis ayant son chapeau sur la tête, au lieu que pendant la harangue qui se faisoit en son nom il s'étoit tenu droit, la tête découverte. Les Nobles se tenoient de bout & les Députés du Cardinal, du Clergé, & des villes étoient à genoux.

Cé-

Ce ferment ayant été prêté tous les afsiſtans s'avancèrent l'un après l'autre & ſelon l'ordre de leur rang vers le trône, poſèrent leur main ſur la bible, & baiſèrent le pommeau de la garde de l'épée du Roi en guiſe d'hommage. Après cette proceſſion, qui dura long tems, M. le Comte de Podewils finit cette auguſte Cérémonie par un compliment fait au nom du Roi, dans lequel il témoignoit aux Etats de la Siléſie aſſemblés le contentement que ſa Majeſté reſſentoit de l'Acte ſolemnel qu'ils venoient de faire, & des engagemens qu'ils avoient contractés par là, & leur promit de ſa part la confirmation & le maintien de tous leurs droits & priviléges. Les États y répondirent par des acclamations & par un *vive le Roi de Pruſſe notre Souverain Duc.* Sa Majeſté alors ſalua l'Aſſemblée, deſcendit du trône & fut conduite juſqu'à la portiére du carroſſe par tous les Etats en corps.

Le midi il y eut un immenſe diner chez le Roi où tous les Etats furent invités. La table de S. M. étoit de 50. couverts. Il y en eut encore ſix autres toutes magnifiquement ſervies. J'eus ordre de faire les honneurs d'une de ces tables, & je m'évertuai de mon mieux

pour

pour y faire régner la gaieté. Le Roi vint très efficacément à mon secours en m'envoyant au dessert deux douzaines de bouteilles de vin d'Hongrie, & un grand plat d'argent couvert d'une serviette. Ce plat étoit rempli de médailles d'or & d'argent que S. M. avoit fait battre à l'occasion de cette solemnité, & Elle me fit ordonner de distribuer ces médailles parmi mes Convives en leur donnant à chacun une d'or & deux d'argent. Vous ne sauriez croire, mon cher Ami, combien les visages s'éclaircirent & les yeux s'animèrent à l'aspect de cet appas. Aussitôt que je découvris le plat toutes les bouches s'ouvroient pour mordre à cet hameçon. J'arrangeai vîte dans ma tête un petit compliment au nom du Roi, je fis remplir tous les verres, je distribuai mes médailles, & mes Convives burent avec le plus grand zèle & le plus parfait contentement du monde à la santé du Monarque, qui savoit si bien conquérir des Provinces & faire battre de si précieuses médailles. Notre gaieté devint même bruyante; Sa Majesté s'en apperçut dans l'autre appartement & en fut très satisfaite.

Dès que le jour commença à baisser

cha-

chacun ſe mit dans ſon carroſſe & chercha à s'y procurer bonne compagnie pour faire le tour de la Ville, & voir l'illumination que tous les Citoyens de Breſlau avoient fait devant leurs maiſons. A force de ſollicitations j'engageai Madame de C*** à ſe placer avec moi dans ma voiture. Nous trouvâmes bientôt tout Breſlau éclairé comme en plein jour par mille & mille lampions, dont toutes les maiſons étoient artiſtement décorées, depuis les fondemens juſqu'au comble. La variété des deſſeins, des emblêmes, des inſcriptions, des deviſes, des peintures & de toutes les inventions poſſibles, que les habitans de cette Capitale avoient mis en oeuvre pour exprimer leur joye & leur zèle, tout cela nous amuſa beaucoup, & nous mîmes près de deux heures à nous promener ainſi par la Ville, & à nous arrêter aux endroits les plus remarquables. Le Jéſuites, les Récollets & les Capucins avoient fait de grandes dépenſes pour orner magnifiquement leurs couvents, mais ſans goût & ſans génie. Leurs emblêmes & leurs Inſcriptions étoient de vraies Capucinades. Mais en revanche l'illumination de la grande place & de l'Hôtel de Ville fai-

foit un effet fuperbe, & l'idée en étoit charmante. Devant la maifon qui fait face à cet Hotel de Ville on tiroit un feu d'artifice admirable. Notre Ami le Libraire Corn, qui comme vous favez démeure à cette place, avoit fait peindre fur du papier transparent la Carte Géographique de la Siléfie, au deffus de laquelle on voyoit planer l'Aigle de Pruffe avec ces mots en Allemand: *Propriété fondée en Droit*, ce qui formoit précifément le titre du célèbre Manifefte que le Roi a publié contre la Cour de Vienne, pour conftater la juftice de fes prétentions. On voyoit par ci par là des idées tantôt comiques, tantôt plaifantes, tantôt plates, & tantôt ingénieufes, mais le tout enfemble formoit un fpectacle très amufant. L'embarras des carroffes étoit fi grand que nous n'arrivâmes, qu'avec beaucoup de peine à l'Hôtel de Locatelli, où S. M. donnoit un grand bal en mafque avec un beau fouper à plufieurs tables. Il m'en a coûté l'emplette d'un fort beau Domino qui figurera encore long-tems à Berlin On danfa beaucoup, & long-tems, & il étoit quatre heures du matin lorfque je me retirai très fatigué de cette mémorable journée.

Tous

Tous les jours ſuivans ont été marqués, & par de nouveaux bienfaits que le Roi a répandu ſur ſes nouveaux ſujets, & par des feſtins différens. Je vous avoue, mon cher Ami, que je ſuis encore tout étourdi de ces fêtes. Convenez que la Siléſie, cette grande & belle Province, qui vaut plus d'un Royaume, que je connois en Europe, a paſſé bien gaiement entre les mains du Roi. Dieu veuille que la conſervation ne lui en coûte pas plus que la conquête.

Sa Majeſté vient d'ordonner que la plus grande partie de ſa ſuite retournera à Berlin en prenant le chemin par delà l'Oder, parce qu'il faudroit trop de chevaux à chaque ſtation ſi tous alloient par la même route; ce qui incommoderoit fort les payſans qui ſont obligés de fournir les relais. Le Baron de Pöllnitz & moi nous avons reçu ordre de ſuivre Sa Majeſté par la route ordinaire, & de partir avec Elle après demain matin.

Que je crains la journée de demain! Quel congé faudrà-t-il prendre! Peut-être ne reverrai-je de ma vie la perſonne qui en fait tout le bonheur. Si quelque choſe eſt capable de me conſoler de cette cruelle ſéparation, c'eſt cher Ami, l'eſ-

l'efpoir de vous retrouver à Berlin & de diminuer dans les bras de l'amitié, le chagrin cruel que me caufe l'amour. A Dieu donc jufqu'au revoir!



LET-

LETTRE LIV.

A MADAME DE C***. A BRESLAU.

à Berlin le 25. *Novembre* 1741.

J'Ai longtems balancé, Madame, ſi je devois vous écrire ou non. La correspondance forme à la vérité une eſpèce de dédommagement de l'abſence mais que ce dédommagement eſt foible pour un cœur qui aime auſſi tendrement que le mien. Vous ſavez qu'à Breslau je n'ai pu me paſſer quelques heures du plaiſir de vous voir : & maintenant il ne me reſte pour toute conſolation que la poſſibilité de pouvoir vous écrire deux fois par ſemaine. Chaque Lettre n'eſt même qu'un renouvellement de douleur. Chaque trait de plume déchire mon ame & fait ſaigner mes bleſſures. Ma paſſion pour vous eſt moins fondée ſur les charmes de votre figure & ſur les graces de votre eſprit, que ſur la perfection de votre caractère. On admire une belle femme, on eſt enchanté d'u-

ne femme ſpirituelle, on ſent des deſirs pour l'une, on prend du goût pour l'autre, mais l'honnête homme, l'homme ſenſé n'eſt jamais véritablement amoureux que d'une femme à ſentimens. Je ſai que vous ne m'avez fait l'aveu des vôtres, que lorsqu'ils étoient ſincéres, & que notre tendreſſe réciproque a été auſſi vive que pure. Fondé ſur cette perſuaſion j'ai voulu réduire ma paſſion au ſilence, & ne point irriter votre chagrin en vous retraçant tout mon déſespoir. Mais, Madame, on vient de m'apprendre que le régiment où ſe trouve M. votre Epoux n'eſt pas deſtiné à demeurer en Siléſie, qu'il eſt ſur le point de retourner dans ſon ancienne garniſon, & que non ſeulement vous paſſerez à Berlin, mais qu'auſſi déſormais nous ne vivrons plus dans un éloignement aſſez grand, pour ne pas pouvoir nous rejoindre de tems à autre ſous les auſpices de l'amour. Que cette nouvelle a verſé de joie dans mon cœur! Avec combien d'empreſſement n'ai-je pas ſaiſi la plume, dès qu'elle a pu être guidée par l'eſpérance! Revenez donc bientôt dans ces contrées; volez dans les bras de vos parens; c'eſt un motif bien beau,
ou

ou du moins un prétexte bien naturel. Et au ſurplus . . . .
. . . .

Je ſai, Madame, & je ſerois ingrat ſi j'affectois de l'ignorer, que vous prenez un intérêt trop tendre à ce qui me regarde, pour ne pas deſirer de ſavoir ce qui m'eſt arrivé dépuis notre ſéparation. Nous avons fait, Mr. de Pöllnitz & moi, à la ſuite du Roi un voyage fort brillant, fort heureux, mais en même tems très fatigant, & nous ſommes revenus en deux jours & demi à Berlin accablés de laſſitude. Nous ne nous ſommes arrêtés en route que quelques heures à Frankfort ſur l'Oder, où la foire ſe tenoit juſtement. En approchant de cette Ville nous trouvâmes la grande chauſſée qui y conduit, bordée des deux côtés d'une foule innombrable de marchands & autres étrangers de toutes ſortes de nations qui, attirés par la curioſité de voir le Conquérant de la Siléſie, s'étoient rangés en haie ſur ce chemin. Cependant l'entrée que le Roi fit à Franckfort, quoi que très triomphante, n'avoit rien de faſtueux. Nous paſſions comme un éclair devant les yeux des ſpectateurs, & nous étions ſi couverts
de

de boue & de poussière qu'on ne distinguoit qu'à peine la couleur de nos surtouts & les traits de notre visage. Nous fîmes quelques emplettes à Franckfort, & arrivâmes enfin heureusement dans la Capitale où le Roi fut reçu aux acclamations du Peuple.

Je couchai la première nuit chez M. le Baron de Pöllnitz, & le lendemain j'eus le bonheur de trouver un logement très joli & très commode au coin des Arcades, vis à vis du Château. J'ai cinq pièces de plein pied, cuisine, écurie, remises &c. J'y fis transporter mon bagage & tous les meubles que j'avois laissé ici, &, hors le tems consacré à faire ma cour au Roi & à la Famille Royale, j'ai été occupé à m'arranger dans cette nouvelle demeure, où selon toutes les apparences je passerai tranquillement quelques années, Sa Majesté ayant jugé à propos de me placer en qualité de Conseiller des Légations au Département des Affaires Etrangères.

Après le genre de vie orageux que j'ai mené, je commence à goûter avec sensualité le calme. Je dine régulièrement chez moi. J'étudie & je travaille tous les matins jusqu'à l'heure de la

Cour. L'après dinée je fais quelques visites, je passe bien des heures dans la Bibliothèque de mon savant Ami Jordan. Vers le soir je monte au Château, j'entre chez le Roi, ou je vais faire ma cour à S. M. la Reine régnante, ou à S. M. la Reine Mère. Leurs Altesses Royales, Madame la Marckgrave Albert, la Marckgrave Henry & le Prince son Epoux me comblent de graces & de bontés. Je soupe ou chez Elles, ou à la Cour, ou en Ville. Je ne saurois assez me louer de toutes les politesses que me font leurs Excellences Messieurs le Comte de Podewils & de Borck, Ministres du Cabinet; ainsi que tous les autres Ministres d'Etat, les Généraux & en général les personnes de la première qualité qui tiennent Maison à Berlin. Ils me traitent non pas en étranger, mais comme si j'avois vécu toute ma vie avec eux. Je sens tout mon bonheur, mais je sens aussi qu'il ne sauroit être complet sans la satisfaction de vous revoir. Il y a dans mon cœur un vuide affreux que vous seule pouvez remplir. Toutes les dissipations ne sauroient m'étourdir sur le malheur que j'ai d'être éloigné de vous. Votre image me suit à la Cour com-

comme dans ma retraite, & je ne goûterai de vraie félicité que lors que je pourrai vous dire de vive voix à quel point j'ai l'honneur d'être.



LETTRE LV.

A Mr. de M*** a Hannovre.

à Berlin le 1. *Decembre* 1741.

Qu'eſt-ce que la vie, mon très cher Ami, ſans occupations ſérieuſes & ſans études? Il m'en faut: mon ame a beſoin de cet aliment. Notre Département des Affaires Étrangères, auquel je ſuis aggrégé, ne me fournit pas aſſez de travail, ſoit qu'il y ait déjà un trop grand nombre de Conſeillers laborieux qui s'emparent de l'ouvrage, ſoit que ma façon d'écrire & de préſenter les objets paroiſſe ou trop bonne ou trop imparfaite. L'un & l'autre peut avoir lieu. On a voulu me faire croire que je n'écrivois pas mal, & d'un autre côté je ſens qu'il me manque encore une infinité de connoiſſances pour rendre mes travaux véritablement utiles, & pour pouvoir me repoſer avec confiance ſur ma propre habileté. Cette réflexion m'a fait naître

l'idée

l'idée de profiter de l'oubli même que le Roi femble faire de moi, pour acquérir le favoir que je n'ai pas, & tournant ainfi le mal à mon avantage, je me livre dépuis quelque tems fans réferve à l'étude. J'ai rencontré ici mon ancien Ami & compatriote M. *Lamprecht*. Nous faifons un cours de Belles Lettres & de Rhétorique enfemble. Mon étoile heureufe m'a fait faire auffi la connoiffance d'un favant, nommé *Uhl*. C'eft un grand Littérateur & il poffède à fond le Droit public & l'Hiftoire de l'Empire. Je l'ai engagé à venir tous les matins chez moi pour me communiquer fes lumières dans ces fciences. Indépendamment de ces heures réglées je fais journellement de bonnes lectures, relatives aux objets que j'étudie. C'eft ainfi que j'efpère de me rendre au bout d'une couple d'années capable de m'acquitter plus dignement des emplois, auxquels le Roi pourroit me deftiner dans la fuite. J'ajoute à cette étude néceffaire celle des objets d'agrément, comme la poéfie, le théatre, les meilleurs romans, les ouvrages de pur génie, & tout ce qui peut fervir à m'orner l'efprit. Ces lectures forment mon amufement, & je crois devoir me les per-

mettre. Mais ne croyez pas, cher Ami, que cette application, quelque assidue qu'elle soit, me fasse négliger la Cour & le Monde. Non, ce sont des Ecoles que je fréquente sans rélache & en qualité d'Ecoles. Je les crois plus utiles à mon but que toutes les autres. J'y vois comme dans un tableau mouvant mille objets animés qui varient sans cesse, qui m'instruisent, qui multiplient mes connoissances & me fournissent chaque jour de nouvelles idées. Heureusement pour moi on daigne m'y admettre, & l'on ne m'y donne pas la dernière place. Vous, mon cher Ami, qui joignez l'usage du grand monde à la plus belle érudition, dites-moi, de grace, si vous approuvez mon plan, & si vous croyez que j'y puisse réussir encore. Vous me voyez au pied du Parnasse, pensez-vous qu'en faisant des efforts pour y grimper je parvienne à y atteindre une certaine hauteur. Je n'aspire plus à m'élever jusqu'au sommet, mais je ne voudrois pas non plus ramper dans la fange. Le desir extrême de bien faire me tient lieu de forces & m'inspire au moins du courage: j'ai quelque confiance au proverbe qui dit.

Nil

Nil volentibus arduum.

Guidez mes pas dans cette nouvelle carrière par vos ſages conſeils, & ſoyez auſſi ſûr de ma docilité que des ſentimens de reconnoiſſance, d'eſtime & de conſidération avec leſquels j'ai l'honneur d'être.



LETTRE LVI.

A MADAME DE C***. A D...

à Berlin le 10 *Janvier* 1742.

MADAME,

POur qui ferois-je à l'occaſion de la nouvelle année des vœux, ſi ce n'eſt pour vous? J'aimerois mieux ſouffrir les infirmités, l'infortune, la mort même que de ne pas vous voir jouir de la vie, de la ſanté & de tout le bonheur poſſible. Si jamais il pouvoit être queſtion d'opter entre votre proſpérité & la mienne, j'implore la Providence de vous accorder la préférence, puis qu'auſſi bien il ne pourroit y avoir de félicité pour moi, ſi je ſavois que vous ne fuſſiez pas heureuſe. Ce ſont des ſentimens qui occupent mon cœur non pas le jour de l'an, mais tous les jours de la vie. Ce ſont des penſées qui naiſſent dans mon ame au moment de mon réveil, & avec les quelles je m'endors tous les ſoirs en fermant la paupière. La mode m'auroit cependant fer-

ſervi d'occaſion pour vous écrire & vous préſenter exactement au premier de Janvier mes vœux & mes hommages, n'étoit que nous avons été depuis une quinzaine de jours enveloppés dans un tourbillon de fêtes, & de diſtractions, où les nôces de S. A. Royale, Monſeigneur le Prince de Pruſſe & de la Princeſſe de Brunswick nous ont jettés. Il a fallu ſuivre le torrent des plaiſirs, ſe faire habiller & penſer à ſa parure, ce qui eſt un *Opéra* pour moi. Mais ce qui vous étonnera d'avantage c'eſt que le lendemain de ces nôces moi chétif j'ai été, après le Prince nouveau marié, le plus fatigué de toute la Cour. Pour expliquer cette énigme je vais, Madame, vous donner une petite deſcription des ſolemnités qui ſe ſont faites à cette occaſion.

Je ſai que dans les Provinces on eſt friand de ces ſortes de relations, & qu'on n'eſt pas fâché de pouvoir montrer à ſes amis qu'on a des Correſpondans en Cour.

Déjà depuis les fêtes de Noël Berlin fourmilloit d'Etrangers de la première diſtinction, parmi leſquels on comptoit 14. tant Souverains que Princes & Princeſſes. Le Roi fit tout au monde pour

leur rendre le séjour d'ici agréable, & chaque jour fut varié par quelque fête ou quelque nouveau genre de divertissement. C'étoit le prélude du grand jour des nôces. La veille de ce jour S. M. se souvint que c'est une Etiquette établie dans la Maison de Brandebourg, comme à plusieurs autres Cours d'Allemagne, de faire présenter à la nouvelle Epouse, le lendemain de son mariage par un des Courtisans, une couronne de paille que l'on accompagne d'un discours ou compliment un peu gaillard, au nom de toute la Cour, sur l'état dans lequel elle vient d'entrer. Aux mariages des Princesses, filles du feu Roi, c'étoit tantôt Mr. le grand Ecuyer de Schwerin, tantôt un autre Seigneur qui avoit été chargé de faire cette fonction singulière: mais cette fois-ci S. M. daigna jetter les yeux sur moi, & ordonna au Baron de Pöllnitz de m'envoyer chercher. On eut beaucoup de peine à me trouver, & M. de Pöllnitz fit même présent d'un Ducat à mon domestique pour me déterrer. Je crus qu'il s'agissoit du salut de l'Etat ou de ma fortune, je courus au Château & je reçus à mon grand étonnement les instructions de la bouche de Roi pour mon em-

emploi de Harangueur. La première idée qui me vint en sortant de chez Sa Majesté, fut celle de me pourvoir d'un habit plus éclatant que celui que j'avois destiné pour le jour des nôces, puis que le lendemain toute la Cour & tous les spectateurs devoient naturellement fixer les yeux sur moi, & que je ne pouvois plus passer dans la foule. Le tems pressoit, cependant je trouvai & de l'étoffe & une broderie à la main très belle pour l'y appliquer. Mon tailleur me promit l'habit pour le surlendemain & me tint parole. Ces arrangemens faits je me rendis chez moi, & après avoir invoqué Apollon & les Muses, je me mis à composer mon discours. La tâche me parut difficile. J'avois à parler devant des Personnes Augustes & respectables, il falloit ménager les oreilles délicates des Reines & des Princesses en traitant un sujet scabreux, & qu'on m'avoit fort recommandé d'égaier par des gravelures bien gazées. A neuf heures du soir j'eus achevé, revu & limé ma pièce tant bien que mal. Je soupai avec une couple d'amis, l'esprit libre, & avant de me coucher je commençai à apprendre ce discours par cœur.

Le lendemain, jour de mariage, je reſtai toute la matinée chez moi, & après avoir diné ſeul je m'habillai pour me rendre vers cinq heures du ſoir au Château. A ſix toute la Cour fut aſſemblée dans les appartemens de parade qui, comme vous ſavez, Madame, ſont fort richement meublés, ſurtout en vaiſſelle. Tous ces appartemens étoient très bien éclairés, & dans la grande ſalle qui les termine, & qu'on nomme la ſalle blanche, on avoit dreſſé, ſous un dais de velour cramoiſi, gallonné d'or, l'autel devant lequel l'Auguſte Couple devoit ſe tenir pour recevoir la bénédiction nuptiale. Toutes les Dames étoient en robes de Cour, & les Cavaliers en habits de Gala ſuperbes. On voyoit briller de tout côté l'argent, l'or, les perles & les diamans. Les trois jeunes Princes de Wirtemberg étoient ſurtout habillés avec autant de goût que de magnificence.

Vers ſept heures le Roi entra dans la ſalle ſuivi des deux jeunes Princes Henry & Ferdinand, de quelques Chambellans, de ſes Aides de Camp & de pluſieurs autres Officiers de diſtinction tous en habits riches à la Françoiſe. Celui de S. M. étoit d'un tiſſu d'argent avec un nœud d'é-

d'épaule, une veste & des parremens d'une étoffe en or & argent superbe. Tout cela étoit relevé par le cordon jaune & l'étoile, & donnoit à ce Monarque un air si jeune, si paré, si élégant à mes yeux, que je n'aurois pu me défendre de l'aimer si j'avois été d'un sexe différent. Nous avons une espèce de proverbe Allemand dont le sens est, *quelle femme pourroit résister à un homme qui seroit beau, spirituel & Prince?* Mais je demanderois à plus forte raison, *quelle femme résisteroit au plus aimable des mortels pour la figure, au plus grand génie du monde & qui est Roi?*

La Reine arriva un moment après. Elle avoit une robe de Cour de velours verd, toute parsemée de bouquets de brillans, une queue traînante également couverte de pierreries. Les graces sembloient avoir présidé à sa toilette. Toute sa coëffure étoit ornée d'aigrettes de brillans & le petit Sanci, la troisième pierre de l'Europe, s'élevoit sur sa tête comme un Soleil au milieu des astres. Quatre Dames d'atour portoient sa queue traînante.

Elle étoit suivie par S. M. la Reine Mère, habillée en robe de velours noir,

garnie d'hermines. Tout cela étoit relevé par une quantité immenſe de diamans, de perles & de ſuperbes dentelles, & donnoit un air tout à fait auguſte à cette grande & reſpectable Princeſſe. Ses deux filles, Meſdames les Princeſſes Ulrique & Amélie, l'accompagnoient & avoient mis également toute la magnificence poſſible dans leur parure.

Enfin, nous vîmes paroître le Couple Illuſtre dont l'heureuſe union occaſionnoit cette fête brillante. S. A. R. le Prince de Pruſſe conduiſoit la Princeſſe qui lui étoit promiſe par la main. L'un & l'autre étoient habillés d'une étoffe ou tiſſu blanc & argent. L'habit du Prince étoit galonné en points d'Eſpagne d'or ſur toutes les coutures. Les diamans étinceloient partout, où il avoit été poſſible d'en placer. Tous deux étoient coëffés comme par les mains des fées. La queue de la Princeſſe étoit portée par quatre Dames d'honneur de la Reine, & ils étoient ſuivis par tous les Courtiſans qui compoſoient leur Cour.

Dès que toute l'Aſſemblée eut formé le grand cercle, le Prince & la Princeſſe ne tardèrent point à s'approcher de l'autel. Le Roi, les Reines,

les

les Princes & Princeſſes les y accompagnérent, & ils y reçurent la bénédiction nuptiale des mains de M. Sack, premier Aumonier du Roi, qui fit à cette occaſion un diſcours fort beau quoi qu'aſſez court. Au moment qu'il leur impoſa les mains, on entendit le bruit des canons, placés dans le jardin du Château, & bientôt après cette cérémonie fut annoncée aux citoyens de Berlin par une triple décharge des canons du rempart.

Après que les nouveaux mariés eurent reçu les complimens du Roi, des Reines & des principaux Aſſiſtans, on ſervit cinq grandes tables dans différens appartemens. La première de 24 Couverts n'étoit occupée que par le Roi, les Reines, les nouveaux Epoux, les Princes & Princeſſes, tant de la maiſon qu'étrangers. M. le Comte de Podewils tenoit la ſeconde & y invita tous les Miniſtres étrangers. Le reſte de la Cour ſe plaça indifféramment aux trois autres tables. On fit une chère vraiment royale, & on y reſta fort long-tems.

Auſſi tôt que Leurs Majeſtés ſe furent levées de table, toute la Compagnie repaſſa dans la ſalle blanche, où l'on avoit en-

enlevé l'autel & renouvellé les bougies. Les muficiens étoient placés fur une tribune d'argent maffif. Six Lieutenants Généraux & fix Miniftres d'Etat fe tenoient tout prêts, chacun un flambeau de cire blanche à la main pour éclairer une cérémonie ufitée aux Cours d'Allemagne, qu'on appelle *la Danfe aux torches*, & par laquelle on prétend faire allufion aux flambeaux de l'hymen. Les nouveaux mariés ouvrirent cette danfe & firent un tour de la falle en faluant le Roi & les Affiftans. Ils étoient précédés par les Miniftres & les Généraux marchants deux à deux avec leurs flambeaux allumés. La Princeffe prit enfuite le Roi, & le Prince la Reine. Le Roi prit après la Reine Mère, la Reine régnante le Prince Henry, & en continuant de la même manière, tous les Princes & toutes les Princeffes qui étoient préfens à la fête furent pris felon leur rang, & firent le tour de la falle en imitant une efpèce de pas de danfe polonois. La nouveauté du fpectacle & les Perfonnes Auguftes qui en étoient les Acteurs rendoient cette cérémonie fupportable, mais d'ailleurs la gravité bizarre de la danfe même, ces tours en
rond,

rond, formés languissamment par les illustres Danseurs, ces flambeaux qui précédoient chaque fois, ces trompettes qui écorchoient les oreilles, tout cela rappelloit un peu trop l'image des danses que les Sarmates font faire par fois dans nos contrées aux habitans de leurs vastes forêts.

Quand le dernier Prince eut fait son tour, la musique & la danse cessèrent, Sa Majesté la Reine Mère se retira, le Roi conduisit le Prince de Prusse, & la Reine Madame la Princesse dans leurs appartemens, où ces jeunes époux prirent un négligé fort propre & fort raffiné, pour mettre la dernière main à leur union. Aussi-tôt qu'ils eurent changé d'habillement les portes de leur chambre de lit s'ouvrirent, nous y entrâmes tous l'un après l'autre, & nous trouvâmes Madame la Princesse couchée sur un lit de velour cramoisi, tout brodé en perles fines. Monseigneur le Prince se tenoit au chevet de ce lit en robe de chambre & en bonnet frisé de dentelles. Les mauvais plaisans qui osérent donner carrière à leur imagination, badinérent beaucoup le Prince, qui s'en tira par quelques saillies fort agréables

&

& comiques, qui prit les jarretières de la Princeſſe les coupa par petits bouts & les diſtribua aux Aſſiſtans, & finit enfin par embraſſer le Roi, & par congédier l'Aſſemblée, en fermant au verrouil ſa porte qui étoit gardée par l'hymen, auquel l'amour avoit remis ſon flambeau.

Leurs Majeſtés & les Princes & Princeſſes s'étant auſſi rétirés, nous rentrâmes tous dans la ſalle à manger, où nous trouvâmes une eſpèce de réveillon & des vins exquis. On en goûta & l'on but plus d'une raſade à la proſpérité des armes des nouveaux Epoux. Enfin je rentrai chez moi à trois heures du matin.

Le lendemain, vers les ſix heures du ſoir, toute la Cour ſe raſſembla dans la grande Galerie. Leurs Majeſtés, les nouveaux mariés, les Princes, les Princeſſes, les Dames & les Cavaliers y parurent en *Domino*, mais ſans masques ſur le viſage. J'étois ſeul en habit riche & cet habit fut fort admiré. On ſe mit à danſer & à jouer juſqu'à neuf heures, que le Roi me fit dire de me préparer à faire ma harangue, & qu'il alloit pour cet effet paſſer avec toute la Cour dans

la

la grande salle à manger. Je me rendis vîte dans la première Antichambre où je trouvai tout préparé pour ma cérémonie. Douze jeunes Cavaliers me précédoient, tenans chacun une torche allumée à la main. M. le Baron de Modrach, Seigneur Silésien, fort aimable, marchoit immédiatement devant moi & portoit sur un plat d'or une couronne de paille, artistement faite & ornée de plusieurs petits enfans de cire. Une foule immense de spectateurs me suivoit. J'en étois tout étourdi, & il faut bien que j'aye eu l'air fort embarrassé puisque M. le Baron de Plotho, qui se tenoit sous la porte de la salle lorsque je la traversois, me dit en passant: *mon Ami, ne vous décontenancez point, vous êtes pâle comme la mort.* Je trouvai toute la Cour rangée en demi cercle, le jeune couple au milieu, le Roi & les Reines à leur côté & 22 Princes & Princesses qui les environnoient. Les douze Cavaliers se mîrent à chercher aux flambeaux ce qu'on supposoit avoir été perdu la dernière nuit. Vous sentez bien, Madame, que la plus grande clarté ne fait pas retrouver des Etres de raison, mais quoi qu'il en soit, dès que cette

cette ſcène pantomine fut finie, je me mis en devoir de commencer mon diſcours. Les Spectateurs faiſoient un bruit ſi horrible que je ne pus m'entendre moi-même, & que je fus obligé de prier le Roi de leur faire impoſer ſilence. Le tems qu'on mit à les calmer me ſervit à revenir de mon étourdiſſement, & je prononçai mon diſcours avec la plus noble effronterie du monde. Le Roi en fut content & on battit beaucoup des mains. Après que j'eus achevé de parler, le Baron de Modrach s'avança & mit la couronne de paille ſur la tête de la Princeſſe, mais qui ne voulut pas la garder longtems, & qui la remit entre les mains du Prince ſon Epoux. Je ſortis avec les mêmes cérémonies que j'étois entré, & après avoir congédié mes Cavaliers, je rentrai ſeul dans la ſalle où je trouvai toute la Cour à cinq tables comme la veille.

Je vous envoye, Madame, la Traduction Françoiſe qu'on a fait de mon diſcours. Peut-être l'avez vous déjà lu en Allemand, car on l'a imprimé deux fois & il ſe vend comme du pain chaud, non pas parce qu'il eſt bon, mais parce qu'il tient aux ſolemnités du jour.

Après

Après ſouper on tira un fort beau feu d'Artifice dans la grande Place qu'on appelle le jardin du Roi. La Cour le vit des fenêtres du Château. Mais le froid exceſſif qu'il faiſoit éteignit beaucoup de lampions, deſtinés à éclairer des pyramides & d'autres ornemens de cette Place. Enfin on reprit la danſe & le bal fut pouſſé jusques fort avant dans la nuit.

Le troiſième jour le Prince & la Princeſſe ſe rendirent au Palais du Prince Royal, qui doit déſormais leur ſervir de demeure, & dont le Roi a fait préſent à ſon Frère avec tous les meubles. Le même ſoir il y eut Opéra & grand ſouper à la Cour.

Le quatrième jour Mgr. le Prince de Pruſſe me fit inviter à diner, & avant de nous mettre à table S. A. R. après m'avoir fait un compliment très gracieux ſur mon diſcours & la manière dont je m'en étois acquitté, me gratifia d'une fort belle montre d'or, en me diſant que je devois la conſerver en mémoire de cette journée & comme un gage de ſes bontés.

C'eſt ainſi, Madame, qu'ont fini toutes ces rejouiſſances. Je ferai le plus

phes de l'Amour même ſont inſéparables de certaines pertes douloureuſes, mais ſi honorables que l'on ne craint point de les couronner. Vous paroiſſez ici, Illuſtre Princeſſe, & comme vaincue & comme vainqueur. Votre victoire conſiſte dans la gloire d'avoir rangé ſous vos loix le cœur d'un ſi grand Prince, & c'eſt ce qui vous éleve au rang des héroïnes en vous aſſociant aux héros. Mais la couronne que je prends la liberté de vous préſenter, n'eſt pas le prix de votre triomphe, elle eſt la récompenſe de votre défaite. Une défaite de cette nature & que l'on honore aſſez pour la couronner, doit-elle exciter les moindres regrets & ne ſert-elle pas plutôt d'acheminement à une gloire immortelle?

Ce fut le défaut de cette gloire qui fit couler les larmes de la fille de Jephté & d'Iphigénie. L'une & l'autre de ces vierges infortunées regrettoient une perte deſtituée de tout avantage, l'une & l'autre pleuroient une mort qui leur paroiſſoit d'autant plus amère, qu'elle les mettoit dans l'impoſſibilité de mériter jamais une couronne ſemblable à celle que je vous préſente. La Reine Eſther au contraire, l'heureuſe Eſther, fut immo-

ler

ler un bien imaginaire à un bien réel, & obtenir par là la glorieuſe prérogative que le ſceptre d'un grand Roi ſe baiſſât humblement devant elle.

Mais, Madame, que la vue d'une ſimple couronne champêtre ne vous révolte point, & ne l'enviſagez pas comme un préſent mépriſable. Cette couronne eſt le ſigne de la nouvelle dignité que vous venez d'acquérir & la preuve éclatante de votre entrée dans un ordre très reſpectable, & qui excite l'envie de toutes les perſonnes qui n'y ſont pas encore initiées. Chez les Romains une couronne chétive formoit la récompenſe des plus belles actions, & n'en étoit pas moins un puiſſant aiguillon aux entrepriſes les plus héroïques.

Je ne doute pas non plus, Monſeigneur, que vous ne voyiez avec un plaiſir extrême ce ſimple chaulme couronner le front de votre illuſtre Epouſe, & ſervir de trophée à votre victoire, ni qu'il ne vous fourniſſe un nouvel encouragement à réitérer ſouvent le triomphe qui lui a mérité ce Diadéme.

Toute la Gréce ſe réjouit autrefois de l'himénée du Prince Télémaque & de

de la vertueuſe Antiope, & à ſon exemple tous les peuples ſoumis au ſceptre pruſſien célèbrent aujourd'hui la fête de votre union, Illuſtre Couple, avec cette Allegreſſe que leur cauſe toujours la proſpérité de la maiſon Royale. Que cette joie eſt juſte, qu'elle eſt naturelle! Ces peuples ſont les heureux témoins d'une alliance qui va réunir pour toujours le premier de leurs Princes, le Prince le plus digne de la vénération de la poſtérité la plus réculée avec une Princeſſe qui, malgré les avantages de la plus illuſtre naiſſance, ne poſſède pas de prérogative plus grande ni de tréſor plus précieux que ſon cœur & ſes vertus.

Puiſſe à jamais ton ſort, ta Gloire & ta Puiſſance,
Couple Illuſtre! égaler l'éclat de ta naiſſance!
Du plus beau des deſtins jouis ſans changement!
A la poſtérité ſers de parfait modèle,
Et faiſant le bonheur du Pruſſien fidèle
Mérite qu'on t'élève un jour des monumens!
Le ſang de tes Ayeux, qui coule dans tes veines,

Eſt

Est le sang de Héros fameux par leur valeur.
Ce même sang, Grand Prince, enflamme aussi ton Cœur,
A chercher sur leurs pas des victoires certaines,
Pour acquérir un nom aussi beau que le leur.
Ton hymen va produire une lignée entière
De Héros, appellés dans la même carrière,
Par l'exemple & la voix des Augustes Parens.
Vivez, Heureux Epoux, & voyez dans vingt ans
De dignes Rejettons qui signalent leur vie,
A se couvrir de Gloire *en servant la Patrie* (*).

(*) Ceci fait allusion à la Devise du Roi, qui est *Pro Patria & pro Gloria.*



LETTRE LVII.

A Mr. de M*** a Hannovre.

à Berlin le 6. Decembre. 1742.

LA guerre a recommencé, mon très cher Ami, le Roi est entré en Moravie, & l'on prétend même que S. M. a pénétré jusqu'à Znaim, qui n'est qu'à cinq Milles d'Allemagne de Vienne, & que nos Houzards du Régiment de Ziethen vont faire la patrouille jusqu'aux Fauxbourgs de cette Capitale, d'où ils rapportent des légumes & des provisions dans le Camp. Pardonnez-moi ce petit mot de nouvelles. Il m'échappe malgré notre convention de ne jamais parler ni de guerre ni de paix, ni de tout ce qui peut intéresser les Souverains. C'est le moyen de vivre heureux & tranquille au milieu des Cours les plus orageuses; sort dont ne jouissent pas les nouvellistes.

Un de mes plus grands Protecteurs & de mes meilleurs Amis m'avoit parlé, il

y a quelques tems, d'une jeune Demoiselle domiciliée à Halle, fort bien née & qui se voit maîtresse d'un bien considérable, ayant perdu son pere & sa mère presque au sortir du berceau. Vous voyez que ces parens ont eu de très bons procédés pour leur Enfant. Or mon ami vouloit que je profitasse de ces avantages, & conçût le projet de nous unir par le mariage. Mais comme il faut se connoître pour s'aimer, il me pressoit de faire un voyage à Halle pour lier connoissance avec cette heureuse Orpheline. J'ai employé le tems de l'absence du Roi pour faire cette équipée, & la veille de son départ pour l'armée je lui en demandai la permission. S. M. me l'accorda fort gracieusement, & peu de jours après je partis sur les ailes de l'amour, mais guidé par la raison. Je m'étois muni de bonnes Lettres de recommandation pour M. de S.. .. Beaufrère & Tuteur de la Demoiselle, d'une garderobe & d'un équipage honnête, ainsi que d'une bourse bien garnie. J'arrivai en bonne santé à Halle & me logeai au Lion d'or, où je trouvai un bel appartement préparé. Je commençai mes opérations amoureuses par une visite au Beaufrère, qui me reçut

 fort

fort poliment, comme on reçoit à l'ordinaire en Province un homme qui appartient à la Cour, & qui a l'honneur de parler au Roi. Je fus invité à diner pour le lendemain. Le hazard voulut que ce fut le jour de naiſſance de M. de S..... & qu'il donnât une eſpèce de fête à ſes amis & aux Dames les plus qualifiées de la Ville. J'employai la matinée à faire une toilette fort réguliére & fort raffinée, & vers l'heure du diner je me rendis à l'invitation en brillant équipage. Je trouvai la compagnie aſſemblée. Les Dames fort parées, mais ſans goût, formoient un cercle. Je cherchai des yeux l'objet dont il étoit écrit dans les aſtres que je devois devenir amoureux. Je ne ſentis point dans mon cœur cette ſympathie ſoudaine, ce coup d'éclair qui y allume, à ce qu'on prétend, le feu de la belle paſſion, à la première vue d'une perſonne qui doit nous charmer dans la ſuite. On me préſenta aux Dames & ſurtout à Mademoiſelle de Reich, ma curioſité fut ſatisfaite, & la tranquillité ne ſortit point de mon ame. Le diner fut ſplendide, long & pourtant gai On fit des parties, & j'eus l'honneur de jouer a-

vec

vec celle que je couchois en joue. Au lieu de ſoupé on ſervit une eſpèce d'ambigu, & je reſtai juſqu'après minuit dans cette maiſon. Autant que je pus démêler, dans cette première converſation, le caractère de Mlle de R.... me parut excellent. C'eſt la candeur, l'honnêteté, & la douceur même. Elle a un air de jeuneſſe qui lui va bien, & rien de déſagréable dans la phyſionomie. Elle me traita avec politeſſe, mais ſans préférence, quoi que je la cruſſe inſtruite de mes vues.

Le ſecond jour je fis pluſieurs viſites en Ville, à des perſonnes auxquelles j'avois été recommandé; on me fit un accueil fort gracieux, on m'invitoit tous les jours à diner ou à ſouper, & dans la plupart des maiſons je rencontrois Mlle. de R....

Lorſque je crus avoir approfondi un peu mieux le cœur & l'eſprit de cette Dame, je fis ouverture de mes deſſeins au Beaufrère, qui ne témoigna aucune répugnance à les favoriſer, mais qui cependant, au bout de quelques jours de réflexions, me parla de cette affaire dans des termes ſi ambigus, & m'en fit voir le ſuccès ſi fort en perſpective & ſi éloigné,

que je ne jugeai pas à propos d'employer plus de tems & de dépense à mon séjour de Halle, mais que je résolus de partir, quitte à reprendre cette négociation par la voie de la correspondance, & de la faire appuyer par mes amis.

J'avois été voir à Halle l'Université, & ses plus célèbres Professeurs, la Bibliothéque publique, la fameuse maison des Orphelins, fondée par le feu Docteur Francke, les Salines, le Château de Giebichenstein & toutes les curiosités de la Ville & des environs. J'y avois rencontré plusieurs jeunes Hambourgeois, mes compatriotes & anciens amis, qui y vaquoient aux études. Ces derniers me proposérent de passer par Leipzick pour retourner à Berlin. Le mauvais succès de mes projets matrimoniaux me mettoit dans la nécessité d'égaier mon esprit par quelques distractions. Je me déterminai donc sans peine à ce voyage & je l'entrepris après avoir fait mes adieux à tous mes bienfaiteurs de Halle. En prenant congé de Mlle. de R. en présence de sa sœur & de son Beaufrère, je la trouvai singuliérement embarrassée; elle me jetta quelques regards, tendres, mais à la dérobée, enfin je vis ou crus voir couler deux

deux larmes de ſes yeux. Je ſentis qu'elle étoit gênée, qu'elle vivoit dans la contrainte, & j'en augurai favorablement pour l'avenir.

Mon ſéjour à Leipzick ne fut pas long. J'y trouvai quelques anciennes connoiſſances de ma patrie, & j'y fis le métier de ſimple voyageur, c'eſt-à-dire, je vis rapidement les choſes les plus remarquables, & retournai le plutôt poſſible à Berlin.

J'eus bien de la peine à paſſer l'Elbe à Wittemberg. Elle charrioit des glaces conſidérables, & comme j'arrivai de nuit ſur ſes bords, il fallut me réſoudre à coucher dans un très mauvais gîte, ſur la paille & au milieu d'une vingtaine de charretiers. C'eſt-là que je fis de triſtes réflexions ſur mon voyage perdu, & ſur la mauvaiſe réuſſite de mes amoureux projets. Mais bientôt je me rappellai les beaux vers qui commencent le ſeptième Chant de la Henriade.

Du Dieu qui nous créa, la Clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux Etres bienfaiſans,
De la Terre à jamais aimables habitans,

Soutiens dans les revers, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux Sommeil *& l'autre est* l'Espérance.

Ils me consolèrent, je m'endormis tranquillement, l'aurore & mes turbulents compagnons me réveillèrent; je m'embarquai dans le bac, les vents, emportérent mes chagrins amoureux, je gagnai heureusement l'autre rive, & je poursuivis avec le même bonheur ma route jusqu'à Berlin.

Là je commençai par me tranquilliser une couple de jours. J'écrivis ensuite à M. de S.... à Halle une Lettre très honnête, pour le remercier de toutes ses politesses; je lui parlai, mais comme accidentellement, de la continuation de mes sentimens pour Mademoiselle de R... & au moyen de quelques expressions ambiguës, je me conservai les moyens de renouer cette affaire à un tems plus propice, si elle & moi conservions chacun notre liberté. Mais bientôt divers incidents firent diversion à toutes ces idées, & suspendirent pour quelque tems mes projets de mariage.

Peu

Peu de jours après mon retour je sortis pour aller à la Comédie Allemande, le seul spectacle qui subsistoit alors à Berlin. En entrant dans la salle j'y remarquai d'abord Madame la Duchesse Douariére de Wurtemberg, qui comme vous savez, est née Princesse de la Tour & Taxis. Elle étoit venue pendant mon absence à Berlin avec une suite nombreuse & brillante, tant pour y saluer le Roi & les Reines, & se lier plus intimément avec notre Cour, que pour voir les trois Princes ses Enfans, qu'elle y faisoit élever du consentement des Etats du Wurtemberg. Comme je n'avois pu me faire présenter encore à cette Princesse, je crus qu'il seroit irrespectueux de m'en approcher de trop près, & je montai au théatre. Mais elle m'apperçut entre les coulisses, & ayant demandé mon nom elle me fit ordonner de venir lui faire ma cour sur le champ. J'obéis, & elle reçut mes hommages avec bonté, en me faisant un accueil des plus gracieux. Le lendemain je ne tardai point à lui payer le tribut de mon respect dans son Palais. Le Grand-Maître de la Maison de S. A. S. m'avoit donné l'heure du midi pour me procurer cette audience. On m'intro-

troduifit; mais quel fut mon étonnement lors que je trouvai cette Princeſſe au lit, dans un négligé le plus propre & le plus galant que l'art peut imaginer. Au doſſier de ce lit je remarquai d'abord un petit ſeau de vermeil, rempli d'eau bénite. Le reſte étoit décoré de reliques très précieuſes, de crucifix & d'un chapelet de criſtal de roche. L'habillement de la Ducheſſe, les couſſins, la courte-pointe, tout étoit de toile de marſeille, garni de dentelles ſuperbes. Elle avoit des cornettes de nuit de point d'alençon, nouées avec un ruban verd & or. Repréſentez-vous dans ce déshabillé galant une Princeſſe charmante, qui poſſède tout l'eſprit, tout l'uſage poſſible du grand monde, & qui a conſervé plus de la moitié de ſa beauté autrefois parfaite, & vous ne trouverez pas extraordinaire qu'un pareil ſpectacle ait réveillé des idées bien délicieuſes dans l'eſprit d'un homme de 26. ans. C'eſt une belle choſe que le reſpect dû à une Princeſſe Souveraine! Heureuſe eſt la prudence de celui qui le fait garder! mais plus heureuſe encore la folie audacieuſe de celui auquel on permet de le perdre! Le lit étoit environné des trois jeunes Princes & de

leurs

leurs Gouverneurs, de quelques Miniſtres & Courtiſans, de deux Aumoniers, de deux Medecins & d'une fille d'honneur, qui avoit l'air de s'ennuyer de ſon état. La foule illuſtre s'écarta, on me fit approcher, j'eus l'honneur de baiſer la belle main de la Ducheſſe, avec un embarras dont elle devina je crois la cauſe ſecrette. Je revins peu à peu de mon trouble, les Princes ſe retirèrent, les Prêtres & les Medecins diſparurent & la converſation s'anima. Après qu'elle eut duré une heure, Madame la Ducheſſe m'ordonna de reſter à diner avec elle, & daigna ajouter. *Mais vous me permettrez de paroître en négligé à table; car je ne m'habille que pour aller ſouper chez la Reine Mère.* Je fus enchanté d'un ordre ſi gracieux. Un moment après la Ducheſſe ſonna à ſes femmes de chambre, tout le monde fut éconduit, & je reſtai dans l'antichambre avec les Cavaliers de la Cour juſqu'à ce que S A S. vint nous y joindre. On paſſa bientôt dans la Salle à manger, le diner fût fort gai, on ſe leva aſſez tard de table, on prit le caffé & j'aſſiſtai encore pendant quelque tems aux préliminaires de la toilette. En me retirant S. A. S. eut la bonté de me di-

re, *Monsieur, vous reviendrez diner & souper ici toutes les fois que vous ne serez point engagé à la Cour.* J'ai obéi à un ordre si gracieux, & en profitant des bontés de Madame la Duchesse, je me suis tellement attaché à sa Cour, que j'y passe pour ainsi dire ma vie. Je tâche de lui rendre tous les petits services qui dépendent de moi, j'ai applani bien des difficultés j'ai moyenné plusieurs raccommodemens, dont elle m'a su gré, & en lui donnant en toute occasion des marques de mon profond respect, je cherche à contribuer de tout mon possible à lui rendre le séjour de Berlin agréable.

Parmi les Courtisans qui composent la suite de cette Princesse, le plus remarquable est sans doute M. le Marquis d'Argens Auteur des *Lettres Juives, Chinoises & Cabalistiques, de la Philosophie du Bon sens*, des *Mémoires secrets de la République des Lettres*, & de plusieurs autres Ouvrages fort estimés. La célébrité de cet illustre Savant vous rendra vraisemblablement curieux de le connoître, & je vois d'ici que vous me demandez l'esquisse de son portrait. Il faut, Monsieur, vous satisfaire, & vous dire que c'est un tout aussi aimable homme dans la société

qu'il

qu'il eſt agréable & inſtructif dans ſes livres. Il eſt grand, bienfait, d'une figure fort revenante, & a tout à fait l'air d'un homme de qualité, qui allie a l'uſage du grand monde, la negligence dans ſa Parure. Dans ſon lit où il paſſe la moitié de ſa vie à étudier & à écrire, il a un flegme plus que Germain; dans la ſociété une vivacité plus que Provençale. Figurez vous au reſte le génie d'une Poëte, l'eſprit d'une Philoſophe, la mémoire d'un Littérateur, le cœur d'un parfaitement honnête homme, & l'humeur d'un très aimable débauché, & vous connoîtrez M. le Marquis d'Argens.

Madame la Ducheſſe qui ſoutient fort plaiſamment qu'elle n'a de l'eſprit qu'à la bougie, nous donne ſouvent des ſoupers délicieux en tout ſens. S. A. S. qui ordinairement ſe couche, fait placer une eſpèce de table de confidence devant ſon lit. La compagnie roule preſque toujours ſur M. le Baron de Montolieux, un Grand-Maître de la Maiſon, le Marquis d'Argens, le Baron de Pöllnitz, M. Jordan & moi. La bonne chère fait le corps de ces feſtins & la gaieté l'ame. Au chevet du lit de Madame la Ducheſ-

se sont deux sonnettes, dont l'une avertit le sommelier d'apporter du vin de Champagne & l'autre du vin d'Hongrie. Dès que le premier service est posé sur la table, les Pages & Lacquais sont renvoyés, & on ne les fait rentrer que pour relever les plats. Aussitôt qu'on est seul la gêne disparoit. La petite Bande joyeuse ne croit plus se trouver dans la Capitale d'un Monarque, & à la table d'une Princesse Souveraine: on s'imagine être dans une République où préside la liberté. Chacun cherche à payer son écot en bonne humeur. On rit, on chante, on badine, & si quelques fois une petite poignée de sel caustique assaisonne la conversation, on fait passer le vin de Champagne par dessus, qui a la vertu d'en émousser les pointes dangereuses, & l'on s'est fait une loi d'oublier en sortant tout ce qui a été dit aux petits soupers de Madame la Duchesse.

Voilà, cher Ami, le genre de vie que je mêne dépuis quelque tems, & qui ne finira que trop tôt, vu que S. A. S. se dispose à retourner dans le Wurtemberg. Comme vous aimez a lire dans l'avenir, & que vous vous intéressez au bonheur des peuples, je vous dirai, pour

votre consolation, que les trois jeunes Princes de Wurtemberg sont charmans, qu'on leur donne ici une excellente éducation & qu'ils promettent beaucoup. Vous savez que le cœur humain accorde toujours de petites préférences. Le mien s'est déclaré pour le Prince Louis. Je ne connois rien de plus aimable.

Adieu, mon cher Ami, continuez à jouir d'une santé parfaite & donnez-moi amplement de vos nouvelles. J'attends un paroli à cette longue Épitre.



LETTRE LVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS, A STUTTGARD.

à Berlin le 12. *d'Avril* 1743.

JE ne puis, cher Marquis, vous exprimer qu'imparfaitement tout le plaisir que m'a fait votre Lettre. Rien n'est plus divertissant que la relation du voyage que vous venez de faire avec M. le Grand Maréchal Comte de Gotter, de Berlin jusqu'à Stuttgard. Convenez que vous étiez deux Compagnons de voyage bien mal associés. Il se couche ordinairement à 10. heures du soir, & vous à 3. heures du matin; il se lève avec l'aurore, & vous quand le soleil est au midi. Il pouvoit donc vous dire bon jour quand vous lui disiez bon soir. Il craint la chaleur, vous craignez le froid, il est naturel qu'il ait souhaité d'avoir les glaces du carrosse baissées & vous de les avoir levées. Je trouve votre accord sur ce différent fort plaisant. Son Excellence payoit sa respira-

piration bien cher, en vous donnant une bouteille de vin d'Hongrie pour chaque heure que vous souffriez les glaces baissées: mais sans vous flatter, cher Ami, les charmes de votre conversation étoient impayables pour lui en route, & il les aura sans doute fait entrer dans le marché. Je suis sûr que vous aurez mis souvent de la partie votre Ami commun Horace. M. le Grand Maréchal le sait par cœur, & vous le possedez très bien. Quoi que je ne sois pas admirateur aussi universel de ce Poëte que vous autres, je sens cependant qu'il est de très bonne compagnie en voyage. Ses peintures sont naives & belles; on croit voir sous ses yeux les objets que tracent ses crayons. Avec quelle vérité, par exemple, ne représente-t-il pas les inconvéniens attachés à la littérature? Mais, mon cher Marquis, ces inconvéniens ne sont pas diminués dépuis les tems d'Horace. Au contraire, je les reconnois encore tous aujourd'hui, & les mœurs du siécle présent, les maximes des gouvernemens modernes y en ont ajouté de nouveaux que le Poëte ne connoissoit pas. Les Philosophes & les beaux-esprits du siècle poli d'Auguste, se seroient-ils imaginés que

XVIII. Siècles après l'esprit philosophique auroit fait encore si peu de progrès, que dans les Etats les plus policés de l'Europe on noteroit d'infamie, & feroit brûler par la main du bourreau des ouvrages de leurs successeurs, parce qu'ils renferment tout au plus quelques hypothèses erronées de métaphysique. Si les Cicerons, les Lucreces, avoient eu l'esprit de prophétie, ils auroient sûrement bien ri de notre grossièreté. Je cherche, cher Ami, à vous préparer, par ces réflexions préliminaires, à recevoir d'une ame ferme & tranquille la nouvelle qui est venue de Rome, que la sainte Inquisition y a fait lacérer & brûler vos Lettres Juives & la plupart de vos autres Ouvrages. Dites-moi, de grace, si vous souffriez beaucoup lorsque votre esprit fut mis si cruellement sur le bucher, si vos douleurs étoient aiguës, si vous jettiez les hauts cris, si vous faisiez de vilaines grimaces, & ainsi du reste? J'imagine que non, & je crois plutôt que, dans ces momens de votre martyre, vous étiez à la table d'une illustre & aimable Souveraine, d'une Princesse Catholique, qui est plus capable que Messieurs les Inquisiteurs de reconnoître vo-

votre mérite, qui vous honore de ses bontés, & dont peut-être vous faisiez dans ce même instant les délices par quelque saillie vive & enjouée.

Badinage à part, cher Ami, l'abus qu'on fait aujourd'hui en Europe de cette invention singulière de faire brûler les écrits me révolte horriblement. Qu'on livre aux flammes, qu'on mette au pilon un ouvrage téméraire, par lequel un sujet attaque directement le Gouvernement du pays qu'il habite, la religion qui y domine, la pureté des mœurs qui y régnent, la sagesse des loix qui sont la baze de la félicité publique ou bien la réputation de quelque vertueux concitoyen: à la bonne heure! une pareille rigueur peut-être juste en elle même & produire des effets utiles; mais étendre cette sévérité sur des ouvrages philosophiques, qui ont pour objet la recherche de la vérité, qui sont écrits dans des pays souvent très éloignés, dont les Auteurs ne sont pas nos sujets, c'est le comble du ridicule & en même tems la plus criante injustice. Voici mes raisons. En faisant brûler un livre par la main du bourreau, on cherche à noter d'infamie (du moins aux yeux de la Canaille) l'honnête homme

me

me qui en eſt l'Auteur, & qui ſouvent vaut mille fois mieux que ſes Juges. Un pareil châtiment, s'il pouvoit produire l'effet qu'on en attend dans l'eſprit des gens de bien & qui raiſonnent, ſeroit pour cet Auteur bien pire que la mort. Or, je vous prie, quel droit un Prêtre Romain, un Magiſtrat, un Souverain même, a t-il ſur l'honneur & ſur la perſonne du ſujet d'un autre Souverain pour oſer lui infliger une punition ſi rigoureuſe & ſi flétriſſante? Ne bleſſe-t-on pas par cette manie les droits les plus inviolables des autres Souverains? Car ſi le jugement qui condamne un livre au eu n'eſt pas un châtiment ignominieux pour l'Auteur, il faut avouer que c'eſt une mommerie ridicule, un vrai jeu d'enfants.

Mais il y a plus. Un Auteur Philoſophe, dont on envoye ainſi l'Ouvrage aux flammes pourroit dire à ſon Juge, ce que le Sauveur du monde diſoit à Pilate, *ſi j'ai erré, montres-moi mon erreur, & ſi j'ai dit la vérité pourquoi me frappes tu?* Il y a ſur tout parmi le Clergé Catholique des eſcouades innombrables d'Abbés de Moines, de Religieux & d'autres pieux fainéans. Pourquoi le Gouvernement, ne

ne les employe-t-il point à réfuter les livres dangereux qui paroissent, & à montrer l'inconséquence, la fausseté ou la futilité des raisonnemens qu'ils contiennent? Une pareille façon d'agir feroit bien plus d'effet sur les esprits qui pensent, que tous ces Actes de force qui ne sont fondés uniquement que sur la puissance que le Souverain & ses Magistrats ont en main; d'autant plus que tous les Actes de pure autorité que fait un Gouvernement quelconque, supposent nécessairement que ces actes ne sont pas fondés sur la justice & l'équité. Or, comme ce n'est pas la populace qui lit les Ouvrages philosophiques, qui peut en examiner les systêmes & être induite en erreur, parce qu'au fond elle n'a aucun systême à cet égard, mais uniquement les honnêtes gens qui sont susceptibles de raisonnement, je vous prie de me dire, si, en faisant brûler un livre qui, selon l'idée du Souverain, pourroit nuire à la religion, vous ne faites pas fonciérement par là le plus grand tort à cette religion même; vu que tout homme raisonnable dira, *il faut bien que ce livre contienne des argumens invincibles, puisque les Docteurs de notre loi n'ont pu les réfuter,*

mais

mais qu'il a fallu les ſupprimer, les dérober au grand jour par un Acte de violence. Vous voyez, Monſieur, combien, dans les pays les mieux policés de l'Europe, nos loix, & nos maximes ſont encore éloignées de la droite raiſon. Pour vous faire ſentir encore plus l'injuſtice de ce procédé, & les ſuites funeſtes qui ne peuvent qu'en réſulter, permettez moi d'ajouter, encore à tout ce que je viens de dire, les Réflexions ſuivantes. Quel eſt le Philoſophe aſſez préſomptueux, qui, en traitant des matiéres métaphyſiques, puiſſe prétendre d'avoir ſaiſi l'exacte vérité. C'eſt cette vérité que les Philoſophes ont cherché dépuis Ariſtote juſqu'à nos jours, & je ſerois fort obligé à Meſſieurs les Juges s'ils vouloient m'indiquer le lieu où elle a été trouvée. Il auroit donc fallu brûler tous les livres de métaphyſique, dépuis Ariſtote juſqu'à Wolff incluſivement, parce qu'ils contiennent tous quelque erreur dangereuſe. Dans cette ſcience ſublime il doit être permis à tout le monde de propoſer ſes doutes, ſes conjectures, ſes hypothèſes, qui ſont toutes des échaffaudages ſervants à l'édifice qu'on cherche à élever, échaffaudages qu'on pourra renverſer lorſqu'un jour

ce bâtiment ſera parvenu à ſon comble, ſi la Providence le permet. Il eſt affreux de rébuter les eſprits philoſophiques dans la recherche des vérités nouvelles. Quel eſt l'honnête homme qui voudra s'y livrer déſormais, s'il court riſque d'être déshonoré par la Police toutes les fois qu'il ſera tombé dans l'erreur? Et à quoi cela menera-t-il? A décourager les Philoſophes, gens de bien dans leurs travaux, à faire retomber les peuples dans l'abrutiſſement & dans l'aveugle crédulité, où ils étoient avant Luther & Calvin, à anéantir les ſciences & le raiſonnement & à rendre le Clergé triomphant, mais non pas l'Egliſe. Quelque Concile viendra un jour qui ordonnera aux Laïques de manger du foin & de la paille hachée en carême; le Philoſophe, qui ſoutiendra que cet Aliment n'eſt pas convenable aux humains, aura la mortification de voir ſans autre forme de procès ſon livre brûlé par la main du bourreau. Je détourne mes yeux d'une telle barbarie. Pour vous, cher Marquis, conſolez-vous de l'injuſtice des Inquiſiteurs Romains, cherchez & écrivez toujours des vérités nouvelles, & nourriſſez-vous à la table des Souverains d'Or-

tolans, de nids d'oiſeaux de Tunquin ou de Golconde, & de tous les délices que la nature ſage vous offre pour en jouir.

Préſentez mes hommages reſpectueux à votre incomparable Ducheſſe & revenez bientôt dans nos contrées. Je languis de pouvoir vous aſſurer de bouche des ſentimens avec les quels je ne ceſſerai d'être.



LETTRE LIX.

A MADAME DE C*** A D***.

à Berlin le 1. *Juin* 1743.

MADAME.

JAmais colère ne m'a tant fait de plaisir que la vôtre. Vous me paroissez fâchée de si bonne foi des liaisons que j'ai eues à la Cour de Mad. la Duchesse de W.... que vous méritez que je détruise vos soupçons & tranquillise votre délicatesse. J'ai prévu que des personnes intéressées à me nuire dans votre esprit, vous feroient des rapports empoisonnés sur mon sujet, & convertiroient en crimes mes démarches les plus innocentes. Je ne veux pas faire de ma Lettre un Plaidoyer, en vous détaillant tous les motifs qui m'ont fait agir comme j'ai fait, mais je vous conjure, ma tendre & incomparable Amie, de venir à Berlin

pour écouter ma justification. Le monde est plein de certains esprits bornés, qui prennent le change sur le fond des démarches des autres hommes, mais qui ont toujours assez de malice pour en altérer les circonstances, & pour les présenter dans un jour odieux. Je vois par votre Lettre que j'ai eu le malheur de tomber en pareilles mains. Encore un coup, Madame, tâchez de venir ici & mettez moi à même de confondre leurs calomnies. Une heure d'entretien me rendra blanc comme neige à vos yeux, & ma façon d'agir envers vous, vous convaincra plus que tous les sermens du monde de la vérité de mes paroles, & de la pureté des sentimens que je vous conserverai jusqu'au dernier soupir de ma ma vie. L'œil d'une Amante, & d'une Amante spirituelle ne se trompe jamais sur cet article. Je volerois à D*** si j'osois quitter sans permission la Capitale où je ne jouis pas d'un instant de bonheur ni de tranquillité, tant que vous n'y êtes point, & que vous continuez d'être fâchée contre moi. Vous avez mille prétextes pour vous rendre ici. En est-il un plus naturel que le desir de revoir Madame votre mere, & de passer quel-

quelque tems dans le ſein de votre famille? La paix d'ailleurs dont nous jouiſſons rend notre Cour extrêmement brillante. Vous en ferez pour moi le plus bel ornement, puiſque ſans vous rien n'eſt parfait en ce monde à mes yeux. Connoiſſant ma candeur, vous jugerez de la ſincérité de cet aveu; & vous ferez, j'eſpère, tous vos efforts pour abréger les inquiétudes & les langueurs de celui qui vous adore, & qui ne ceſſera d'être juſqu'au tombeau.



LETTRE LX.

A LA MÊME A D***.

à Berlin le ... d'Août 1743.

Dépuis qu'on a inventé l'art de peindre par des caractères les sentimens de l'ame, je ne crois pas qu'il soit sorti de la meilleure plume du monde une Lettre plus charmante que l'est celle que vous venez de m'écrire. Je défie le délicat Fontenelle de donner plus de grace à ses expressions. La tendresse la plus vive & la plus pure y est peinte avec des couleurs si brillantes & si vraies, que je crois voir votre cœur à découvert, & y trouver gravée la plus belle passion qui fut jamais. La mienne ne lui cède en rien pour le fond, mais, Madame, il s'en faut de beaucoup que je puisse l'exprimer aussi heureusement. Envoyez moi cet Amour habile qui vous guide si bien la main: le mien est un lourdeau très robuste, à la vérité, mais qui ne fait

ſait dire qu'à la groſſe morbleu ce qu'il ſent. Au reſte, Madame, c'eſt un drole fort carnacier, que cet Amour, & qui vous mangera de careſſes à votre arrivée. Vous ne ſauriez croire combien il a été charmé d'apprendre la réſolution où vous êtes de venir à Berlin. Il vous dévore déjà des yeux, & je ſens que ſon ardeur le fera voler au devant de vos pas. Oui, Madame, pourvu que vous vouliez me marquer le jour de votre départ, je viendrai juſqu'à .... vous témoigner l'empreſſement que j'ai de vous revoir. C'eſt là que nous ferons lutter nos Amours l'un contre l'autre. Comme je ſuis toujours dans l'opinion que le mien eſt le plus fort & le plus dodu, je crois qu'il fera ſuccomber le vôtre; mais n'en pleurez pas, Madame, ſa défaite ſera ſon plus grand triomphe. Je me repréſente bien vivement tout le plaiſir de ce combat. Mille idées délicieuſes rempliſſent mon ame en ce moment. J'ai coquetté juſqu'ici avec les Muſes, mais je vais leur déclarer qu'il eſt une Divinité qui efface tous leurs charmes, que je vais les quitter pour ne m'attacher déſormais qu'à elle. Adieu lyre, adieu compas, adieu pinceaux! Vous ne ſe-

rez pas maniez sitôt par mes mains. Mon Amante va m'occuper toute entière. Je ne vous reprendrai que sous ses auspices, pour peindre ses attraits & pour chanter mes amours. Hâtez vous donc, Madame, de m'arracher à vos rivales; ce sont les seules que vous aurez jamais. Répandu dans le grand monde, j'y vis à la vérité encore avec d'autres beautés, mais il semble qu'elles soient toutes de mon sexe, je leur dis & leur fais des politesses inanimées, je les envisage & les traite comme des amis estimables. Quelle différence en vous voyant! Qu'elle est donc cette émotion vive & tendre qui me saisit toutes les fois que j'approche de vous, que je reçois de vos Lettres, ou qu'on prononce votre nom? Pourquoi me voit-on rougir dans ces instans. D'où nait mon embarras & mon plaisir? Mais, Madame, devinez-en la cause bien vîte, ne perdez pas même de tems à lire trop attentivement cette Lettre, employez-le plutôt à faire les préparatifs pour votre voyage, aussi bien elle n'en vaut guère la peine, puisqu'elle exprime trop foiblement les sentimens avec lesquels je serai jusqu'au dernier soupir de ma vie.

MADAME,

P. S.

P. S. On vient de m'apporter votre seconde Lettre au moment que j'étois occupé à cacheter celle-ci. Vous êtes sur le point, dites-vous, de vous mettre en chemin pour venir à Berlin & moi, Madame, je m'apprête à courir à votre rencontre. Partez, volez, arrivez.



LETTRE LXI.

A M. DE HAGUEDORN A HAMBOURG,

à Berlin le 10. *Novembre* 1744.

Dépuis le règne de Fréderic premier, Roi de Pruſſe, il y a eu à Berlin une Société Royale des ſciences. Elle a été fondée & dotée par ce Monarque, dont il reſte encore tant de monumens de grandeur & de magnificence. Le célèbre Baron de Leibnitz, un des premiers génies qui ayent jamais exiſté, en traça le Plan & en dreſſa les Statuts. Il en fut nommé Préſident & en conſerva la direction juſqu'à ſa mort. Indépendamment des bienfaits accordés par le Roi même à ce nouvel établiſſement; M. de Leibnitz imagina des reſſources pour ſon entretien qui ſortoient, pour ainſi dire, de ſon propre fond, & il obtint de ſa Majeſté un privilège excluſif pour le débit des Almanacs dans tous les Etats Pruſſiens en faveur de la Société, à la char-

charge néanmoins, que cette Société devoit avoir soin de pourvoir le Public d'Almanacs en toutes sortes de formats faits avec exactitude, avec goût & réunissant l'agréable, le curieux, & l'utile. La Société tira tous les avantages possibles de cet Octroi, & ses Almanacs, les plus ingénieux de l'Europe, furent recherchés avidement, même dans les pays étrangers. Il en résulta un revenu assez considérable pour fournir non seulement à tous les faux frais, mais aussi pour procurer aux principaux Membres de la Société, domiciliés à Berlin & travaillants pour elle, des pensions fort honorables. Le Roi fit construire un Observatoire astronomique, beau & commode, ainsi que tous les autres bâtimens nécessaires à cet établissement. La Société fit peu à peu l'acquisition d'une belle Bibliothêque & d'un Cabinet pour l'Histoire naturelle. Il semble que M. de Leibnitz ait été doué d'un esprit prophétique, en chargeant la Société Royale de l'entretien d'un théatre anatomique, auquel les hopitaux fournissent pendant les mois d'hyver des cadavres, & où des Professeurs en chirurgie, fort habiles, font des cours complets d'anatomie, des dé-

monſtrations pour les opérations chirurgiques, & où ils enſeignent les meilleures méthodes de faire le bandages, l'art des accouchemens & ainſi du reſte. Quelque onéreux qu'ait été ce théatre pour la Société, quelque étranger qu'en puiſſe paroître l'objet pour une Académie des ſciences, il eſt certain cependant que celci dût dans la ſuite la conſervation de ſon exiſtence à ce ſage établiſſement, & qu'on peut dire à cet égard que le fondateur a preſque lu dans l'avenir.

M. de Leibnitz fit un choix d'habiles gens pour former le corps de la Société Royale, & il y aſſocia les plus célèbres Savans de l'Europe en qualité de Membres étrangers. La nouvelle Société entra dans la carrière des ſciences comme un Athlète vigoureux par lui même, & y brilla par ſes progrès. Elle publia des Mémoires ſous le titre de *Miſcellanea Berolinenſia*, qui méritèrent les applaudiſſemens de toute l'Europe ſavante. Tant que Fréderic I. & Leibnitz vécurent, ces Mémoires paroiſſoient régulièrement, & l'ardeur des Académiciens ne ſe ralentit en rien.

Fréderic Guillaume étant monté au trône y apporta des inclinations toutes guer-

guerrières, & une espèce de mépris pour les Lettres. Il joignoit à ces dispositions une antipathie pour la plupart des établissemens du Roi son Père. Presque tous les revenus de l'Etat furent tournés au militaire, & ceux de la Société coururent grand risque d'être entraînés par le torrent, & engloutis dans ce même gouffre. Les Académiciens tremblèrent, mais ce fut alors qu'ils reconnurent l'utilité du théatre anatomique, incorporé à leur établissement. Le nouveau Monarque crut avec raison que ce théatre étoit d'une nécessité indispensable pour les Chirurgiens de toute son armée, & la Société Littéraire subsista à l'ombre de l'anatomie. Elle essuya cependant quelques dégoûts, qui ne laissèrent pas que d'amortir son zèle pour l'avancement des Lettres. Le Roi assigna des pensions sur les fonds de la Société en faveur des Bouffons royaux, & l'un d'eux, qui, à la vérité, ne manquoit pas de connoissances, obtint même le titre de Vice-Président de la Société. C'étoit non seulement lui donner une espèce de flétrissure, mais rébuter aussi les savans étrangers, qui dès lors ne témoignèrent plus d'empressement pour obtenir une place dans un

corps, sur lequel le Souverain même répandoit du ridicule. Plusieurs des Membres ordinaires furent découragés dans leurs travaux, les Transactions parurent lentement & irrégulièrement, & les ouvrages des Muses dégénérerent en persifflage. Le Roi ne faisoit proposer de tems à autre que des plaisanteries à la Société, & celle-ci n'y répondoit guère sur un meilleur ton. Un jour, par exemple, S. M. lui fit demander *quelles peuvent être les causes physiques, pourquoi deux verres remplis de vin de Champagne & choqués l'un contre l'autre, ne rendent pas un son aussi aigu ni aussi clair, que quand ils sont remplis de tout autre vin, mais que leur choc ne les fait raisonner que d'un ton amorti & presque étouffé?* les Académiciens firent répondre que, n'étant pas à même de boire du vin de Champagne ils ignoroient cet effet. Le Roi leur en envoya une douzaine de bouteilles, pour les convaincre de la vérité du phénomene. Ils burent le vin & n'éclaircirent rien.

Enfin, quoi que cette Société eut toujours dans son sein des Membres distingués dans la République des Lettres, il régnoit cependant une grande indolence dans leurs travaux académiques & depuis l'an-

l'année 1710. jusqu'en 1740. elle n'avoit fait paroître en tout que six Volumes de *Miscellanea Berolinensia*, qui furent suivis en 1743 d'un septième & dernier Tome; mais les Mémoires, quelque irrégulièrement qu'ils parussent, n'en étoient pas moins estimés des Savans.

Telle étoit la situation de la Société de Berlin, lorsqu'au mois de May de l'année 1740. Fréderic second monta sur le trône de Prusse. C'étoit le Nourrisson & le favori des Muses; il étoit naturel qu'il devint leur Protecteur. Mais les travaux guerriers qui vinrent l'occuper dès le commencement de son règne, ne lui permirent point de donner des soins particuliers à l'encouragement des arts & des sciences. Les guerres & les paix se succedoient rapidement. Les intervalles n'étoient jamais assez longs pour penser à des établissemens considérables. Le nouveau Roi cependant rassembla, pour ainsi dire, au milieu de ses opérations militaires les matériaux pour cet édifice célèbre, qui devoit illustrer son règne pendant la paix. Il attira dans ses Etats plusieurs Savans qui s'étoient acquis une grande réputation dans le reste de l'Europe. l'Illustre Wolff avoit été rappel-

lé

lé & placé à Halle en qualité de Chancelier de cette Université. M. Euler, Mathématicien du premier ordre, & peut-être le plus grand calculateur qu'il y eut jamais, quitta St. Petersbourg pour venir s'établir à Berlin. M. de Maupertuis, M. le Comte d'Algarotti M. de Voltaire même venoient passer des années entières à la Cour de Fréderic, mais n'y fixerent pas d'abord leur domicile. La guerre de 1744. les en éloigna pour longtems.

Ce fut peu avant cette guerre, qui donna occasion au Roi de cueillir de nouveaux lauriers dans les plaines de Friedberg, de Sohr, de Hennersdorff & de Kesselsdorff, que ses Courtisans lettrés profitèrent de leur loisir pour se livrer avec ardeur aux études, & pour réunir leurs efforts en faveur de l'avancement des Lettres. Mr. le Maréchal, Comte de Schmettau, Grand Maître de l'artillerie & M. de Borcke, Ministre d'Etat & du Cabinet du Roi, convinrent entre eux d'établir une Société Littéraire dont les assemblées se tiendroient dans leurs hôtels, alternativement chez l'un ou chez l'autre. Ils nous communiquèrent leur dessein à M. Jordan, & à moi & nous en

en fumes enchantés. Chacun de fon côté chercha à enroler des recrues pour ce nouvel établiffement, & nous parvinmes en peu de tems à raffembler un nombre fuffifant de Savans habiles en tout genre de littérature, qui s'engagèrent comme Membres de cette Société. La première féance fe tint chez M. le Maréchal de Schmettau. Elle fut nombreufe. M. de Francheville en fit l'ouverture par la lecture d'une Ode fort belle fur cet établiffement. On fit enfuite quelques Statuts pour la Société, dans lefquels on ne perdit pas de vue qu'il n'y a point d'Empire ou de Royaume des Lettres, mais une République des Lettres, dont les citoyens doivent jouir d'une grande liberté, fi l'on veut attendre des fuccès brillans de leurs travaux, que l'efprit ne fouffre point de gêne, que des Académiciens ne font pas des écoliers, & que tous les Réglemens dont une pareille Société eft fufceptible, ne doivent avoir pour objet que le maintien de l'ordre en général, & de la liaifon entre les Membres. On me chargea de rédiger par écrit les Réglemens dont on étoit convenu, de tenir le protocole & de faire déformais les fonctions de Secretaire de cette Société.

Cet

Cet Institut particulier eut le bonheur de plaire à sa Majesté, au point qu'elle daigna s'en déclarer le Protecteur, & sa protection ne fut point stérile ni ne se réduisit pas simplement à l'honorable : au contraire ce Monarque commença par assigner un bel appartement du Château pour les assemblées, & prit occasion delà à penser à l'établissement d'une *Académie Royale des Sciences & des Belles Lettres*, en fondant, pour ainsi dire, ensemble l'ancienne Société Royale de Berlin & la nouvelle Société Littéraire. Par un ordre émané du trône le 13. Novembre 1743. sa Majesté nomma plusieurs Commissaires chargés du soin d'examiner l'état des fonds de l'ancienne Société, & de dresser le Réglement & les Statuts pour la nouvelle Académie. Ces Commissaires étoient M. le Maréchal, Comte de Schmettau, Mrs. de Viereck, Comte de Podewils, de Marschal, d'Arnim & de Borcke, Ministres d'Etat ; M. de Jariges, Conseiller privé (*) M. Eller, premier Médecin du Roi ; M. Jordan, Conseiller privé & moi.

Cer-

(*) Il a été elevé depuis à la charge éminente de Grand Chancelier.

Cette Commiſſion s'aſſembla pendant aſſez long tems, & eut aſſez de peine à défricher les comptes de l'état des fonds, & à convenir des arrangemens les plus convenables aux intentions du Roi, pour mettre ſa nouvelle Académie ſur un bon & grand pied. En revoyant tous ces anciens Régîtres je vous avoue que je n'ai pu lire ſans une mortification piquante, ſur l'état des penſions accordées par le feu Roi Fréderic Guillaume, des Articles qui portoient, *tant & tant pour les Bouffons de Sa Majeſté*; ces fous étoient le Vice-Préſident de la Société, avec un autre faquin qu'on appelloit l'Aſtralicus &c. Bel honneur pour les Lettres! Quelle différence entre la façon de penſer du Pére & du Fils! Enfin on parvint a dreſſer un Plan, qui, ayant été préſenté à S. M. fut approuvé en tous ſes points. En ſignant cette approbation, elle daigna confirmer à la Société le titre d'Académie Royale des Sciences, ainſi que tous ſes privilèges. Elle s'en déclara formellement le Protecteur, approuva les Statuts, & accorda à tous les Membres ordinaires les penſions qui avoient été propoſées par la Commiſſion.

Voi-

Voici donc, Monſieur, quel eſt aujourd'hui l'état de cette Académie & le Plan ſur le quel elle a été arrangée. Protecteur, *le Roi.*

Quatre Curateurs qui préſident par ſemeſtre, & qui ſont *Mrs. le Comte de Schmettau*, *Mr. de Viereck*, *Mr. le Comte de Gotter*, & *Mr. de Borcke*, Miniſtres d'Etat.

Vice-Préſident *M. Jordan*, Conſeiller privé.

Un nombre illimité de Membres honoraires, qui ne ſont point aſſujettis au travail, & qui en revanche ne participent point aux penſions.

Un nombre déterminé de Membres ordinaires, engagés par les Statuts à travailler, à aſſiſter aux aſſemblées & à fournir des Mémoires, mais auſſi tous penſionnés & réſidans à Berlin.

Le Secretaire perpétuel, Mr. *de Jariges*, Conſeiller privé.

L'Hiſtoriographe de l'Académie, *M. Formey*, Profeſſeur.

Un nombre indéterminé de Membres Aſſociés & répandus par toute l'Europe. Les Véterans, qui ſont des Membres ordinaires, domiciliés à Berlin, mais auxquels l'âge ne permet plus de vaquer aux travaux Académiques.

L'A-

L'Académie elle-même eſt partagée en quatre Claſſes, dont chacune a ſon Directeur & ſon Secretaire particulier. La premiere de ces Claſſes embraſſe toutes les *Mathématiques* dans leur plus grande étendue; la ſeconde *la Philoſophie Spéculative*, la Métaphiſique, la Morale, le Droit de Nature & des Gens &c; la troiſiéme *la Phyſique* & tout ce qui peut être compris ſous le nom de Philoſophie expérimentale, la Chimie. La quatrième *les Belles Lettres.*

L'Académie s'aſſemble tous les jeudis après diner. Chaque Claſſe y fait lire à tour de rôle un Mémoire, compoſé par un de ſes Membres ſur une matière des ſciences qui eſt du reſſort de ſa Claſſe. Le choix de la matière même eſt arbitraire, & dépend de l'Académicien qui lit. Dès que la lecture eſt finie le Secretaire perpétuel produit toutes les Lettres, Mémoires, ou autres pièces curieuſes & intéreſſantes qui ont été envoyées à l'Académie par les Aſſociés étrangers ou autres Correſpondans. Les Académiciens rendent compte des découvertes qu'ils ont faites, & l'on peut comparer ce bel Inſtitut à une ruche ou chaque Abeille dé-

dépose le miel distilé du suc le plus précieux des sciences.

Tous les Mémoires lus à l'Académie se conservent dans ses Archives, & au bout de l'année on fait choix de trois ou quatre des meilleures pièces dans chaque Classe, dont on forme le Corps du Volume des Mémoires pour la même année, en y ajoutant les Eloges des Membres décédés, & tout ce qui peut être intéressant au Public.

L'Académie tient aussi deux Séances publiques, fixées au 24. Janvier jour de la naissance du Roi, & au 31. de May Anniversaire de son avenement au trône. Elle y indique le sujet pour le prix annuel de 50 Ducats, & l'adjuge aux Savans étrangers qui y concourrent & dont elle couronne les pièces. Les Princes & Princesses de la Maison Royale, les Princes & Ministres étrangers, & une foule de personnes de distinction, honorent ces assemblées publiques de leur présence.

L'Académie a conservé les seaux & la devise que feu M. de Leibnitz avoit choisi pour la Société Royale, n'ayant pu trouver rien de plus ingénieux à y substituer. On y voit un Aigle qui en déployant

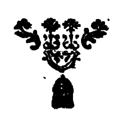
ses

ses ailes s'éleve vers le firmament, & fixe sa vue sur les Pleyades avec cette inscription:

Cognata ad Sidera tendit.

Voilà, cher Ami, quelle est l'histoire & l'état actuel de cette nouvelle Académie que vous desirez de connoître. Je sai que vous en formeriez un très digne Membre, & je m'offre de vous proposer. Quant à moi j'y ai pris la qualité de Membre honoraire, ne sachant point si S. M. ne me destine pas à quelque mission dans une Cour étrangère, & ne pouvant point non plus par la nature de mes occupations m'assujettir à un travail régulier.

J'ai l'honneur d'être.



LET-

LETTRE LXII.

A MADAME DE STÜVEN A BAREUTH.

à Berlin le 20. *d'Août* 1744.

VOus voulez donc, Ma très chère Soeur, que je vous faffe une relation complette des fêtes que notre Cour a donné, & de toutes les folemnités qui fe font paffées à l'occafion du mariage de S. A. R. Madame la Princeffe Ulrique & du Prince Succeffeur au trône de Suéde. Vous favez que c'eft ma marotte de faire ces fortes de defcriptions, quoi que je n'y réuffiffe pas toujours auffi bien que je le voudrois. Mais, quoi qu'il en foit, comme je n'ai rien à vous réfufer, j'effayerai de vous rendre un compte fidèle de tout ce dont j'ai été témoin oculaire.

Il en a coûté infiniment au Roi & à S. M. la Reine Mère, de confentir à l'éloignement d'une fœur & d'une fille auffi chérie

chérie que l'étoit Madame la Princeſſe Ulrique, qui réuniſſoit aux charmes de la figure tous les agrémens de l'eſprit, toute la grandeur de l'ame & toutes les vertus du cœur. On ſouhaitoit à la vérité de voir tant de mérite couronné, mais on ne pouvoit ſe réſoudre à s'en ſéparer pour jamais. Il ſe formoit dans le cœur de leurs Majeſtés & même dans celui de la Princeſſe, un combat violent entre la Politique & la tendreſſe. La Négociation fut miſe par la Cour de Suéde entre les mains d'un habile Miniſtre, qui eſt M. l'Envoyé de Rudenſchildt, & ce Miniſtre avoit de fort bonnes raiſons à faire valoir. Il propoſoit un Prince aimable & doué de mille vertus, un Succeſſeur nommé à la couronne pour Epoux d'une Princeſſe accomplie. Auſſi triompha-t-il enfin de tous les obſtacles, & ayant obtenu un matin une audience du Roi, il lui développa ſi bien tous les avantages de cette Alliance que S. M. lui dit d'un air fort gracieux, *Monſieur, revenez ici cet après diner; je vais parler à la Reine Mère & à la Princeſſe, & j'eſpère de vous donner une réponſe ſatisfaiſante.* En effet au ſortir de table M. de Rudenſchildt ſe rendit de nouveau chez

le Roi, & obtint de S. M. la permiſſion d'envoyer ſur le champ un Courier à Stockholm, pour y porter le conſentement de leurs Majeſtés & de la Princeſſe à cette heureuſe une union. Deux jours après le mariage fut déclaré à la Cour de Berlin, & on commença à faire les préparatifs pour le célébrer avec toute la ſplendeur & toute la magnificence poſſible.

Sa Majeſté m'accorda, preſque en même tems, la permiſſion de faire un petit voyage de trois ſemaines à Hambourg. J'eus l'honneur d'y faire ma cour à S. A. S. Madame la Ducheſſe Douairiére de Holſtein, Mère du Prince Succeſſeur de Suéde. Cette illuſtre & reſpectable Princeſſe étoit enchantée du mariage prochain du Prince ſon fils, & du choix qu'il venoit de faire. Elle étoit curieuſe de connoître le caractère de la Princeſſe promiſe, & je lui en crayonnai le portrait, d'autant plus volontiers qu'il n'avoit pas beſoin d'être flatté & que je n'avois qu'à exprimer tout ce que mon cœur ſentoit. Je retournai à Berlin comblé de graces & de faveurs, & à mon arrivée j'y trouvai toute la Cour de Pruſſe occupée aux apprêts de cet auguſte Hymen.

Tous

Tous les magazins des marchands furent épuisés d'étoffes, de broderies, de galons & de toutes les premières matières du luxe le plus raffiné. On prépara les plus beaux appartemens du Château de Berlin, de Charlottenbourg & de Monbijoux où devoient se donner les fêtes les plus brillantes. Le Roi ordonna un bel Opéra précédé d'un Prologue, & fit choix de plusieurs Comédies qui devoient être représentées durant ces réjouissances. Tous les Ministres étrangers faisoient des arrangemens pour leur garderobe & leurs équipages. Les Dames surtout rêvoient la nuit & travailloient le jour à leurs ajustemens. Les teints commençoient à se ressentir de ces travaux & de ces méditations, & la beauté naturelle courut risque de succomber sous les soins des ornemens recherchés.

La Cour de Suéde de son côté avoit nommé le célébre Comte de Tessin en qualité d'Ambassadeur, pour faire la demande solemnelle de la Princesse, & pour inviter S. A. R. Mgnr. le Prince de Prusse, à représenter par procuration la Personne du Prince Successeur de Suéde à la céremonie de la bénédiction nuptiale. Ce Seigneur, qui réunit à une figu-

re agréable, & aux qualités essentielles, les talens les plus agréables; la politesse la plus naturelle & l'usage du plus grand monde, arriva à Berlin avec un cortège des plus brillans. Il avoit à sa suite l'élite de la jeune noblesse Suédoise, parmi laquelle Mrs. les Comtes de Horn, de Fersen, de Taube, les Barons de Brahe, de Wrangel, & quantité d'autres se firent remarquer fort avantageusement. L'Entrée publique de cet Ambassadeur répondoit à l'objet de sa commission. Sa livrée & ses équipages étoient aussi magnifiques que galans. Six chevaux blancs, couverts de harnois bleumourants & argent étoient attelés à son premier carosse de parade, dont on ne pouvoit assez admirer le goût & la peinture. Il eut le même jour ses audiences du Roi, des deux Reines, de la Princesse promise, du Prince de Prusse, & des autres Princes & Princesses de la Maison Royale. Les discours qu'il prononça à cette occasion étoient éloquens, mais non pas guindés: il y régnoit un ton de Cour plus que le faste de l'art. Après avoir satisfait au Cérémonial & à tous les devoirs gênants la Cour aussi bien que M. l'Ambassadeur ne pensèrent qu'à ban-

nir

nir la contrainte & à se livrer aux plaisirs.

Madame la Comtesse de Tessin n'est plus dans sa première jeunesse, & ne sauroit former de prétentions à la beauté, mais elle est grande, bien faite, d'une phisionomie agréable, se présentant parfaitement bien, toujours mise de très bon goût, parlant avec esprit, s'exprimant avec grace & douceur, & ayant acquis pendant son long séjour à Paris, le ton & les manières tout à fait françoises. Elle est accompagnée par Mademoiselle de Sparre, jeune personne dont je balance de vous faire le portrait dans la crainte que vous ne me croyiez épris de ses charmes. Mais il vaut mieux avouer les choses naturellement & vous dire, ma chère Sœur, qu'il en pourroit bien être quelque chose, que je n'ai guère vu de Dame plus aimable, d'une figure plus piquante ni d'un esprit plus vif, plus fin & plus séduisant, que l'est celle dont je vous parle. Ses yeux sont si pleins de feu, si animés & en même tems si tendres.... non, ne m'en demandez pas d'avantage, car il est trop dangereux d'examiner ces yeux de trop près. Son cœur me paroit aussi beau que le reste de sa personne. Elle a beaucoup de talens,

danſe très bien & eſt d'une gaieté preſque toujours égale.

Mr. l'Ambaſſadeur s'eſt logé à l'hôtel de Schwerin dans la rue Guillaume, la plus belle de tout Berlin. Il a fait placer dans ſa chambre d'audience un dais de velour gros bleu, brodé aux armes de Suéde. Sous ce dais on voit le Portrait du Roi de Suéde en grandeur naturelle & fort bien peint. Il tient tous les midis table ouverte, mais il paſſe les ſoirées à la Cour, ou invite du monde chez lui. Depuis le moment de ſon arrivée juſqu'à celui du départ de la Princeſſe, tous les jours ont été marqués par quelque nouveau divertiſſement. Les feſtins, les bals, l'Opéra, les Comédies, les promenades & les parties de plaiſir ſe ſont ſuccedés ſans intervale.

Trois jour de ſuite le Trouſſeau de la Princeſſe a été expoſé à la vue de tout le monde dans un des appartemens du Château, & tous les curieux ſont convenus que le Roi n'a rien épargné, pour équiper une Sœur ſi chérie d'une manière convenable à ſa haute naiſſance, & au rang qui l'attend un jour en Suéde. Les cent mille écus de dot ont été remis, en beaux Ducats trébuchants, entre les mains

de

de M. l'Envoyé de Rudenſchildt, qui a-voit reçu une procuration pour les rece-voir. Enfin le grand jour des nôces poſ-tiches arriva. Dès le matin M. l'Ambaſ-ſadeur envoya quatre Cavaliers Suédois à la Princeſſe pour la ſervir, & pour com-poſer déſormais ſa Cour. Il en envoya autant à Mgr. le Prince de Pruſſe com-me devant repréſenter à la Cérémonie le Prince Succeſſeur de Suéde. On y a-jouta des Pages, des laquais &c. & la Princeſſe fit prendre à tous ſes domeſti-ques la livrée de Suéde. Le Roi de ſon côté avoit auſſi donné à la Princeſſe des Chambellans, des Cavaliers & des Do-meſtiques de ſa Cour pour la ſervir en qualité de Princeſſe étrangère.

Toute la Cour s'aſſembla l'après diner à 6 heures dans les appartemens de pa-rade du Château de Berlin. Elle étoit d'une magnificence éblouiſſante ; chacun ayant fait les derniers efforts pour paroî-tre avec éclat. Les jeunes Seigneurs Suédois au nombre de 36. étoient ha-billés ſuperbement & avec un goût infi-ni. Le Roi avoit un habit bleu-mou-rant, brodé d'argent en plein. La Prin-ceſſe parut la dernière. Elle étoit d'u-ne beauté raviſſante & toute couverte de

pierreries. La plupart de ces pierreries lui avoient été envoyées de Suéde, & présentées par M. le Comte de Teſſin. J'admirai ſurtout un collier & des bracelets de brillans, qui tous ont été trouvés ſucceſſivement dans le Royaume de Suéde, & qui font partie des Diamans de cette Couronne.

Le Prince & la Princeſſe, après avoir ſalué leurs Majeſtés, s'avancèrent vers l'Autel placé ſous un Dais, & y reçurent la bénédiction nuptiale des mains du Confeſſeur de la Reine Mère, qui eſt Luthérien. Une triple décharge des canons du rempart annonça cet Hymen aux habitans de Berlin, & la Princeſſe reçut les complimens de toute la Cour ſur la Cérémonie qui venoit de ſe paſſer, & ſur la réalité qui l'attendoit en Suéde.

Le Roi fit ſervir d'aſſez bonne heure: S. M. n'admit à ſa table de particuliers que Madame l'Ambaſſadrice. Les autres Convives étoient tous des Princes ou des Princeſſes. Tout le ſervice étoit d'or maſſif, de même que les girandoles, les couverts & généralement ce qui paroiſſoit ſur la table. Il y avoit encore outre cela quatre autres tables, ſplendidement ſervies dans les appartemens attenans la gran-

grande salle, en général ce festin auguste se passa avec une magnificence dont on n'avoit guère vu d'exemple à Berlin.

Après le souper on dansa, comme de coutume la Danse aux flambeaux, & cette danse fut suivie d'un bal qui dura jusqu'au grand jour.

Le lendemain, mercredi, il y eut Comédie & souper à la Cour; le jeudi S. M. la Reine régnante donna une superbe fête à Schonhausen, vendredi Opéra; samedi S. M. la Reine Mère donna une illumination, souper & bal à Monbijoux; le dimanche fut consacré au repos, il n'y eut que le Cercle ordinaire le matin chez le Roi & le soir chez la Reine Mère. Le lundi au sortir du diner toute la Cour & la Noblesse de la Ville des deux sexes se rendirent, dans leurs plus beaux équipages, à Charlottenbourg. Cette promenade même formoit un coup d'œil charmant & une partie du divertissement. La grande Allée qui conduit à travers du Parc, depuis Berlin jusqu'à ce Château de plaisance, fourmilloit de monde. On avoit dressé de distance en distance des tentes, où les citoyens de la Ville trouvoient des reposoirs & des raffraichissemens, & voyoient passer cette procession brillante

caroſſes à ſix & à deux Chevaux. En arrivant à Charlottenbourg on s'aſſembla dans la grande Orangerie, qui forme une galerie d'une longueur immenſe. Toute cette galerie étoit décorée de feſtons de fleurs naturelles, de lampions, de diverſes couleurs, & dans chacune des fenêtres cintrées on voyoit un Oranger en fleurs, ce qui non ſeulement faiſoit un effet admirable à la vue, mais répandoit auſſi une odeur des plus agréables dans tout ce grand vaiſſeau. A un des bouts de la galerie étoit dreſſé un joli petit théatre, ſur lequel le Roi fit repréſenter une Operette ou Paſtorale Italiènne, entremêlée de danſes charmantes. L'incomparable *Salimbeny* s'y ſurpaſſa. Vous ſavez, ma chère ſœur, qu'en fait de muſique, je ne juge par tout à fait ſans connoiſſance de cauſe, & que j'ai entendu à Londres *Mrs. Farinelli, Senoſini, Mlle. Strada, Mlle. Cuzzoni & Ghigiello* &c. mais je vous proteſte que je donne la pomme à notre *Salimbeny*. Je conviens que *Farinelli*, par exemple, a une plus grande étendue de voix, & qu'il fait des choſes qui me ſurprennent & me raviſſent; mais *Salimbeny* me touche & me flatte plus. L'un chante pour l'oreille, l'autre pour le cœur.

Lors-

Lorſque l'Opéra fut fini, toute la Cour paſſa ſur la grande terraſſe, d'où nous découvrîmes tout le jardin illuminé, & après une demi heure de promenade on ſe mit à ſouper. Jamais je ne mangeai, ni vraiſemblablement ne mangerai à une auſſi grande table. Elle étoit de 300. couverts, & occupoit l'Orangerie preſque d'un bout à l'autre. Toutes les perſonnes de qualité y furent admiſes ſans diſtinction. Le Roi, les Reines, les Princes & les Princeſſes étoient placés au milieu de cette table ſous une eſpèce de dôme, à leurs côtés les Miniſtres du Cabinet, les Miniſtres étrangers & les Dames du premier rang, & enſuite tous les Cavaliers & les Dames indiſtinctement, ſelon que chacun avoit trouvé à ſe placer. Le ſouper fut ſuperbe & la chère excellente. Rien ne manquoit, & l'on fut ſervi avec autant d'ordre que de promptitude par toute la livrée du Roi, & une centaine de Chaſſeurs rangés autour de la table. Pour plus de commodité, on avoit dreſſé dans toutes les niches de cette galerie, des buffets, où les domeſtiques trouvoient ſous leur main tous les beſoins pour la table. Figurez vous, ma chère Sœur, combien il faut de vaiſſelle plat-

te pour un souper de 300 personnes. Aussi avoit-on tiré du trésor plusieurs services d'Argent, que les Rois Frederic I. & Frederic-Guillaume ont fait faire, & qui y ont été déposés. Enfin je puis vous protester que rien ne manqua, & qu'on se leva fort tard & fort enchanté de s'être trouvé à ce festin, que le Roi seul pouvoit donner.

Après le souper on rentra dans le jardin. Sa Majesté fit tirer un très beau feu d'Artifice sur la Sprée qui baigne ces jardins. Tandis que ce feu d'Artifice duroit, Mr. Frederstorff avoit eu soin de faire enlever les tables de l'Orangerie, & d'y tout préparer pour le bal. On fut surpris en y rentrant de trouver un changement de décoration qui sembloit avoir été fait par l'art des machines, ou par une espèce d'enchantement. Le Roi ouvrit le bal avec Madame la Princesse Royale de Suéde, & toute la Cour dansa jusqu'au grand jour. On rentra ensuite à Berlin & nous trouvâmes le chemin encore rempli de monde. Le lendemain, mardi, fut un jour de repos, & franchement on en avoit grand besoin. Mercredi le Roi donna un grand diner dans les appartemens de S. M. la Reine régnan-

régnante. L'après diner il y eut Opéra, qui commença de fort bonne heure, & à l'issue du quel toute la Cour & la Noblesse se rendit à l'Hôtel de M. l'Ambassadeur de Suéde. Nous trouvâmes ce palais illuminé en déhors par des lampions, & en dedans par des bougies blanches. Beaucoup de goût régnoit dans cette illumination. Les armes de Suéde & de Prusse, les Chiffres du Prince & de la Princesse entrelassés par les Amours, les emblêmes, les devises, tout étoit ingénieux. Le souper fut non seulement splendide & somptueux, mais aussi très fin & délicat, ce qui étoit d'autant plus surprenant que la chaleur excessive qu'il faisoit, sembloit y porter un grand obstacle. On avoit été obligé de faire venir de Hambourg la marée & quelque volailles, dans des caissons à double fond & entourées de glaces. Tous les Cavaliers Suédois faisoient les honneurs des différentes tables, & y faisoient régner l'ordre & la politesse. Mademoiselle de Sparre me fit l'honneur de me choisir pour sa moitié, & nous tâchâmes d'égaier la table dont elle faisoit l'hôtesse. Après souper M. le Comte de Tessin donna à ses Augustes & illustres Convives le spec-

tacle d'un beau feu d'Artifie qui fut tiré dans le jardin, & un bal finit cette brillante fête.

Depuis ce jour jusqu'à celui du départ de la Princesse la joie continua a régner dans Berlin, & quoi qu'il n'y eut plus de ces fêtes fastueuses, les plaisirs n'en étoient pas pour cela moins piquans. Mais enfin le jour du départ arriva. Le Roi avoit nommé Mr. le Grand Maréchal, Comte de Gotter, pour accompagner Madame la Princesse jusqu'à Stralsund, où deux Sénateurs Suédois, divers Seigneurs & quelques Dames & Cavaliers de la Cour l'attendoient. Sa Majesté qui, sur les mouvemens de son propre cœur, jugeoit que le moment de la séparation produiroit une scène extraordinairement attendrissante, avoit ordonné l'Opéra pour faire diversion au chagrin, & fait préparer au lieu de souper une superbe collation en ambigu dans la grande salle du Château. Le Plan étoit qu'au sortir de l'Opéra la Princesse devoit presque en volant goûter un morceau, prendre son équipage de voyage, embrasser ses parens, se mettre précipitamment dans le carosse & partir comme un éclair. M. le Comte de Gotter fut chargé de l'exé-

cu-

cution de ce dessein & de presser le départ. Mais tous ces soins furent inutiles. L'incomparable Ulrique étoit trop chère à sa famille & à sa patrie, pour ne pas leur arracher des larmes dans ces instans cruels, où il s'agissoit de la perdre pour jamais. En entrant à l'Opéra j'y vis régner un air morne & mélancholique. La Princesse y parut en habit d'Amazone couleur de roze & argent, avec une petite veste, des paremens & un collet céladon, un petit bonnet à l'Angloise de velour noir, orné d'une plume blanche sur la tête, les cheveux flottans & noués d'un ruban couleur de rose. Elle étoit belle comme l'Amour, mais cet habillement si élégant & qui relevoit si bien ses charmes, nous en faisoit d'autant plus sensiblement regretter la perte, & nous annonçoit que l'heure étoit venue où nous allions les voir pour la dernière fois. Au second Acte le jeune Prince Ferdinand, frère du Roi, entra dans la grande loge, & s'étant jetté au col de la Princesse lui dit en pleurant. *Ah ma chère Ulrique, c'en est fait, je ne vous reverrai donc plus!* Ces paroles furent un signal donné à la douleur qui étoit renfermée dans tous les cœurs, pour éclater avec la plus grande

vé-

véhémence. La Princeſſe ne répondit que par des ſanglots en tenant ſon frère dans ſes bras. Les deux Reines ne purent retenir leurs pleurs, les Princes & les Princeſſes ſuivirent cet exemple; des cœurs bienfaits ne ſauroient voir pleurer leurs Maîtres ſans en être ému, la douleur eſt épidémique, & elle gagna en un inſtant toutes les loges du premier rang, où ſe trouvoit la Cour & la Nobleſſe. Chacun avoit des motifs particuliers de regrets & chacun fondoit en larmes, perſonne ne prêtoit plus la moindre attention à l'Opéra, & en mon particulier, je me ſentis le cœur ſi ſerré & ſi ému que je fus charmé de voir la fin du ſpectacle. Un mouvement involontaire m'entraîna vers le Château. J'entrai dans les appartemens du Roi, & j'y trouvai la Famille Royale & une partie de la Cour aſſemblée. La douleur y étoit parvenue à ſon comble, tout le monde avoit le mouchoir à la main, & j'y vis à chaque inſtant des ſituations d'autant plus attendriſſantes, qu'elles étoient produites par la nature même, & qu'elles avoient un air de vérité que l'art le plus parfait ne ſauroit imiter ſur la ſcène. Le Roi avoit compoſé une Ode ſur le départ de la Princeſſe, dans la quelle il lui
fai-

faisoit ses derniers adieux de la manière la plus tendre & la plus touchante. Elle commence par ces mots.

Partez, ma Sœur, partez,
La Suède vous attend, la Suède vous desire,

Sa Majesté la lui remit au moment qu'elle alloit prendre congé des Reines. La Princesse y jetta les yeux & tomba évanouie. Peu s'en fallut que le même accident n'arrivât au Roi. Ses larmes coulèrent abondamment. Les Princes & Princesses succomboient sous la tristesse. Enfin M. le Comte de Gotter jugea qu'il étoit tems de faire diversion à cette scène tragique. Il entra dans la salle à peu près comme Borée dans le ballet de la Rose, c'est à dire avec un bruit & un fracas épouvantable. Il fit quelques tourbillons, fendit la presse, & enleva tout d'un coup la Princesse d'entre les bras de la Reine Mère, la prit dans les siens & la transporta hors de la salle. Tout le monde suivit, les voitures attendoient dans la Cour, & la Princesse se trouva en un moment dans son carosse. J'avois presque perdu l'usage de mes sens, & je ne sai plus comment nous descendîmes l'escalier, mais je me rapelle que ce fut au milieu d'un con-

concert de sanglots très lugubres. Madame la Comtesse de Schwerin, qui avoit été nommée pour accompagner la Princesse jusqu'à Stralsund, Mademoiselle de Knesebeck & Mlle. de Sparre se mirent avec S. A. R. dans le même carosse, la portière fut fermée avec précipitation, le cocher fouetta, & le carosse en partant plus vîte que l'éclair déroba l'adorable Ulrique aux yeux du Roi & de la Cour, qui restèrent consternés & immobiles pendant quelques minutes.

Pardonnez, ma chère Sœur, si je finis ici ma relation. Cet endroit réveille en moi des idées si tristes & si accablantes, qu'il reste à mon esprit à peine la faculté de vous assurer de toute ma tendresse.



LET-

LETTRE LXIII.

A Mr. DE M*** A HANNOVRE.

à Berlin le .... d'Octobre 1744.

Peu de jours après le départ de Madame la Princeſſe Royale de Suéde, je fis une viſite à mon digne & reſpectable Ami Jordan, dont je trouvai la ſanté extraordinairement dérangée. Il touſſoit violemment & ſa poitrine me parut attaquée. Nous étions ſeuls. Après quelques momens d'entretien, il me dit d'un air & d'un ton extrêmement touchant: *Mon cher Ami, je prévois que ceci ne finera pas ſitôt, je crains une maladie de langueur, j'avance d'ailleurs en âge & je me trouve comme iſolé dans Berlin, mes filles ſont en penſion & tous mes parens occupés à leurs affaires. Venez habiter avec moi, il y a un bel appartement libre dans cette maiſon, vous aurez l'uſage de ma ſuperbe Bibliothèque, nous étudierons enſemble, vous mangerez à ma table, & j'aurai la con-*

ſo-

solation d'avoir sans cesse un ami sûr à mes côtés.

Quand même cette proposition ne m'auroit pas été agréable par elle-même, j'étois incapable de réfuser quelque chose à un homme de mérite, qui m'avoit tenu lieu de père dans un pays & à une Cour où j'étois si étranger. Je consentis donc à ses desirs & je lui donnai ma parole sur le champ. On fit monter l'hôtesse, nous convinmes du prix du logement, on les prépara dès le lendemain, j'y fis transporter mes meubles & mes effets & j'y entrai au bout de quelques jours.

J'ai été d'autant plus charmé d'avoir pris cette résolution, qu'on s'apperçut peu après d'une certaine fermentation à la Cour, & dans tout l'Etat qui nous annonçoit une nouvelle guerre. En effet les armes Autrichiennes & les Flottes Angloise se rendoient redoutables à toute la terre. l'Empereur Charles VII. le plus digne Prince qui fut jamais, chanceloit sur le Trône Impérial, sa puissance n'étoit plus qu'un fantôme, & il vivoit en chambre garnie à Franckfort sur le Mein. Ses Etats étoient envahis. Le Prince Charles de Lorraine avoit passé le Rhin, forcé les lignes de Weissenbourg en Alsace, & s'a-

s'avançoit vers la Saverne pour pénétrer, par la Champagne au cœur de la France. Louis XV. étoit mourrant à Metz. M. le Comte de Rothenbourg avoit été envoyé à Paris, & après son retour M. le Maréchal de Schmettau faisoit les fonctions de Ministre du Roi auprès de S. M. T. C. Le Landgrave Guillaume de Hesse avoit été l'hyver passé à Berlin pour engager le Roi a entrer dans l'union de Franckfort, projettée dès lors par la plupart des Princes de l'Empire, & dont l'objet étoit de maintenir Charles VII. sur le Trône Impérial, de soutenir son élection & les Libertés Germaniques. Toute l'Armée Prussienne eut ordre de se tenir prête à marcher, on prépara une Altillerie immense, on sortit même les canons de l'arsenal de Berlin, tout enfin nous présageoit une guerre terrible. En effet nos soupçons se confirmèrent bien tôt, S. M. fit paroître un espèce de manifeste ou de déclaration, l'Armée se mit en marche, ayant le Roi a sa tête, traversa la Saxe, entra en Bohème, forma le siège de Prague & prit bientôt cette Capitale.

L'absence du Roi, des Princes & de la garnison rend Berlin fort tranquille & quel-

quelques fois ennuyeux. Je me trouve fort heureux aujourd'hui de vivre avec mon Ami Jordan, qui malgré ses infirmités est toujours d'une humeur charmante & d'un commerce aussi agréable qu'instructif: l'Étude fait notre principal objet. Nous croyons les heures matinales les plus propres à nous entretenir avec les Muses. Nous déjeunons, nous lisons, nous travaillons ensemble. Vers onze heures nous recevons les visites du Médecin & de nos amis; nous prenons nos habits & nous dinons frugalement. Au sortir de diner nous faisons une promenade en carosse pour peu que le tems soit beau, nous rentrons, nous reprenons nos occupations, nous jouons une partie au billard; vers le soir il nous vient ordinairement compagnie, & quelques Dames des plus qualifiées de la Ville nous honorent souvent de leur présence, nos soupers sont gais sans aller trop avant dans la nuit. Mais malgré l'attention que j'ai de tenir le plus que je peux compagnie à mon Ami, je ne rénonce pas entièrement au Monde & à la Cour. Une retraite trop austère ne conviendroit ni avec mon âge, ni avec mes vues. J'ai une fortune à acquérir, & M. Jordan est trop raison-

na-

mables pour ne pas fentir que je ne puis efperer de la faire en me confinant dans une chambre de malade. Cependant tous mes foins lui font confacrés, & il ne m'en coûte que le déplaifir de voir décliner tous les jours une fanté qui m'eft fi précieufe.

Nous étions l'autre jour (*) M. Jordan & moi affis tranquillement dans fa Bibliothèque, lors que tout à coup notre lecture fut interrompue par le bruit du canon des ramparts, dont il fe fit une triple décharge, qui nous annonça l'accouchement de S. A. R. Madame la Princeffe de Pruffe d'un Prince. Nous courumes vers la fenêtre, & nous vîmes les rues & la place du Château fort animées. l'Allegreffe fembloit éclater de tout côté, & tous les paffans avoient la joie peinte fur le vifage. Un moment après nous vîmes paffer M. de Schwerin, Écuyer du Roi, qui partoit en courier pour porter cette grande nouvelle au Roi & au Prince de Pruffe à l'Armée. En effet il ne pouvoit guère arriver d'évenement plus heureux & plus intéreffant pour l'E-
tat

(*) C'étoit le 25. Septembre de l'année 1744. vers midi.

cat que celui-ci. Cet Enfant eſt le premier mâle qui nait de tous les Princes vivans de la Maiſon Royale de Pruſſe & de Brandebourg, & la Patrie ne ſauroit faire aſſez de vœux pour la conſervation de ce précieux Réjetton d'une tige auſſi auguſte. Le Roi a ſouhaité vivement que Madame la Princeſſe accouchât d'un Fils, ſes deſirs ſont accomplis, il eſt heureux en tout, & en ſuivant les traces de la Providence je crois remarquer qu'elle concourt, par toutes ſortes de voies, à l'accroiſſement & à la grandeur de la Monarchie Pruſſienne.

Au reſte, cher Ami, j'ai été occupé dépuis un mois à faire, par ordre du Département des Affaires Etrangères, la traduction d'un petit Ouvrage ſur les affaires du tems, qui vient de paroître en Angleterre & qui contient beaucoup de réflexion auſſi juſtes que favorables au ſyſtême du Roi mon Maître. Il a pour titre. *Natural réflexions upon the Conduct of Great-Britain on the preſent War.* Après avoir rendu en François le mieux qu'il m'a été poſſible la force & l'énergie des expreſſions Angloiſes, je viens de faire imprimer cette brochure in quarto en deux colonnes, le texte original à côté.

té. Je prens la liberté de vous en envoyer un exemplaire, pour vous faire juger & de la fidélité de ma Verſion & des progrès de nos imprimeries; le Libraire Haude n'ayant rien épargné pour en faire une édition brillante. Faites-moi la grace de m'en dire ſans flatterie votre ſentiment, & croyez au reſte que perſonne au monde n'eſt plus parfaitement que moi.



LETTRE LXIV.

A MADAME DE C***. A R...

à Berlin le 10 *d'Octobre* 1745.

MADAME,

Dans le tems que vous jouissez à la Campagne des plaisirs de la vendange, je me consume à Berlin en regrets de ne pas pouvoir vous y joindre. J'éprouve tous les jours combien il m'est difficile de vivre éloigné de vous. Mais vous m'avez ordonné de vous écrire, & cet ordre est une vraie consolation pour moi. Vous ne voulez point de nouvelles, point de Lettre qui ressemble à une Gazette, point de relation satyrique de ce qui se passe à la Cour & dans la Ville, mais vous desirez que je pense tout haut vis à vis de vous sur des objets qui vous intéressent d'avantage; que je raisonne avec vous, & qu'enfin notre correspondance prenne un air de conversation.

Tout

Tout cela eſt aſſez de mon goût, pourvu que le vôtre s'accommode de mes raiſonnemens, & qu'en faiſant le faux moraliſte, je ne perde point la bonne opinion que vous avez de moi. Pour eſſayer je vais continuer, Madame, le dernier entretien que nous eumes enſemble chez Madame votre mère. Vous ſavez qu'on ne tarit point ſur les coquettes, & qu'elles fourniſſent matière à mille réflexions. Je ne vous parlerois pas auſſi librement ſur leur ſujet, ſi je croyois que, dans la compoſition de votre ame, il put entrer un ſeul grain de cette vilaine coquetterie.

Je partage le Sexe feminin en quatre Claſſes, & je range dans la première les *femmes ſimples*, qui manquant ou d'attraits ou d'eſprit ou de ſentiment; végétent dans le monde comme des automates, mettent leur ſouverain bonheur dans leurs Epoux, reproduiſent mauſſadement leurs ſemblables, & meurent en emportant le titre de braves & honnêtes femmes, qui leur eſt décerné par le vulgaire.

Les femmes ſenſibles forment ma ſeconde Claſſe. Elles ont de l'eſprit &, qui

plus eſt, un cœur qui ſe fait ſentir. Elles conçoivent, qu'outre leur mari il eſt encore des hommes dans le monde qui ont du mérite, & qui ſont dignes d'être aimés. Elles font un choix, ſont lentes à ſe déterminer, approfondiſſent le caractère de l'objet auquel elles veulent s'attacher, & ſe piquent de ſincérité & de conſtance après avoir choiſi. Elles ménagent leurs faveurs, mais elles ſentent auſſi que l'amour veut un ſalaire, & que tout meurt dans la nature ſans aliment. Elles ſavent enfin obſerver les bienſéances extérieures, & ménager avec leur propre réputation l'honneur & le repos de leurs Epoux.

Dans ma troiſième Claſſe ſe placent *les Femmes galantes*. qui ſe plaiſent à avoir des Amans, avec plus ou moins de précautions aux yeux du public, qui en changent même de tems en tems, mais qui cependant n'en ont qu'un à la fois, & ne lui font point d'infidélité tant que dure ſon règne.

Les Coquettes enfin ſont dans ma quatrième & dernière Claſſe. Ce ſont des girouettes qui ne ſe fixent que lorſqu'elles commencent à s'enrouiller. Tant qu'elles conſervent leurs charmes, elles

ne

ne cherchent qu'à multiplier leurs conquêtes, & mettent tout en œuvre pour y réussir. Il n'est pas décidé si elles sont plus méprisables en rendant leurs Amans heureux, ou en les leurrant par de vaines espérances. Ce qu'il y a de certain, c'est que la coquetterie est une dupperie perpétuelle, & l'appanage d'une ame fausse & double. Une pareille femme veut nécessairement tromper ou l'Amant qu'elle a, ou celui qu'elle cherche à captiver: il n'y a point de milieu entre ces alternatives. Tout son objet est d'ailleurs fondé sur un jugement très faux. Son but est de plaire & de s'acquérir au moins une sorte de considération. Elle manque totalement l'un & l'autre. Son jeu la trahit nécessairement: il dégoûte les gens d'esprit & elle ne séduit que des imbéciles, ou de ces hommes destitués de mérite, qui sont, pour ainsi dire, toujours sur le pavé. La glorieuse conquête!

Sur ce tableau, qui est tiré d'après nature, dans quelle Classe croyez-vous, Madame, qu'une femme aimable & spirituelle voulut se ranger? Je vous en laisse le choix; mais après la place que vous occupez dans mon cœur, je sai bien

quel rang je vous aſſigne parmi les Belles eſtimables.

Si j'avois une fille je lui paſſerois d'être ou ſimple, ou ſenſible, ou même galante, mais je ne lui pardonnerois jamais la coquetterie. C'eſt mon averſion, parce que rien n'eſt ſi contraire à la candeur. Ne me répondez point, Madame, que la jalouſie des hommes groſſit ſouvent les objets & fait prendre pour un jeu de coquetterie les actions les plus innocentes. Non, ma chère Amie, l'œil d'un homme raiſonnable ne ſe trompe jamais ſi groſſièrement. Les coquettes ſe récrient toujours ſur l'humeur jalouſe de leurs maris ou de leurs Amans. C'eſt le refrain ordinaire. Les clameurs contre la jalouſie ſe ſont même aſſez généralement répandues dans le monde. On fronde, on blâme les jaloux & on cherche à les couvrir de ridicule. C'eſt une étrange choſe que l'eſprit humain. Nos loix ſont pleines de contradiction, nos mœurs, notre morale, nos opinions le ſont auſſi. Si l'homme de naiſſance outragé cherche ſa vengeance dans un duel, & en défendant ſa vie tue ſon adverſaire, le Souverain le condamne au der-

dernier ſupplice; s'il ſe plaint de la même offence, & a recours à l'autorité des loix en réfuſant d'y contrevenir par un combat ſingulier, le Souverain le caſſe comme un lâche, & ſes compagnons le jugent indignes de ſervir avec eux. Si l'Epoux ou l'Amant eſſuye des infidélités de ſa femme ou de ſa maitreſſe, on l'accable de mépris, de railleries, on lui donne les noms les plus choquants & les plus odieux; ſon honneur y eſt attaché. Si l'Amant ou l'Epoux ſe croit trahi, s'il veille à la conduite de l'Epouſe ou de l'Amante, s'il ouvre des yeux d'Argus ſur elle, s'il cherche à prévenir ſes écarts en la gênant, tout le monde crie haro ſur lui, c'eſt un bourru, un vilain jaloux qui mérite d'être trompé.

Et d'où nait cette contradiction? Les hommes frondent & blâment un jaloux, premièrement par un intérêt direct, parce qu'il ſe trouve dans leur chemin, qu'il prévient l'accompliſſement de leurs deſirs & qu'ils les empêche de faire les agréables, & ſecondement parce qu'ils veulent faire accroire aux femmes qu'ils ſont eux mêmes tout à fait exempts & ennemis de la jalouſie. Les femmes au contraire ſe récrient contre ce vice af-

freux, parce qu'elles se croyent toutes offensées par la contrainte qu'un Epoux fait souffrir à sa femme, tout le Sexe paroît blessé par là, elles prennent fait & cause pour la partie souffrante, l'exemple pourroit gagner, la tyrannie des hommes n'est déja que trop cruelle, il est prudent d'opposer la raillerie à ses progrès, & de répandre sur la jalousie le ridicule à pleines mains.

Permettez, Madame, que j'ajoute encore une réflexion à toutes celles que je viens de faire. Les coquettes reprochent à leurs maris ou à leurs Amans jaloux qu'ils poussent le soupçon trop loin, qu'ils prennent des mouches pour des élephants, & que le moindre geste, le moindre coup d'œil les effarouche. Mais c'est précisément ce geste, ce coup d'œil qui porte le poignard dans le cœur d'un homme qui aime véritablement & délicatement. Si vous étiez Amant que préfereriez vous? ou que votre maîtresse tombât entre les mains de six houzards, qui lui arracheroient par la violence des faveurs essentielles, mais très involontaires, ou qu'elle prit du goût pour un rival, & qu'elle poussât un seul soupir pour lui ? Il me semble qu'il n'y auroit pas

pas à balancer. L'un feroit un malheur fortuit, l'autre un mal réel.

Il y a plus enfin. Les petites préférences, les attentions, les regards dérobés qu'une femme donne même au milieu du grand monde à celui qui l'aime, font une bonne partie de la récompence de fon attachement pour elle. Mais la valeur de toutes ces faveurs légères devient égale à zéro dès que d'autres en jouiffent auffi, & un feul coup d'œil tendre & animé, jetté à un autre homme, eft une vraie infidélité. J'aimerois mieux qu'une femme me dit tout naturellement comme Ninon de l'Enclos à font Amant: *Monfieur, il m'eft arrivé un grand malheur cette nuit, j'ai ceffé de vous aimer*, que de voir qu'elle voulut me tromper en cherchant à faire une autre conquête oûtre la mienne. En blâmant fa légèreté, il me refteroit au moins l'eftime pour fa franchife & fa candeur.

Ne croyez pas, Madame, que je prêche ici pour ma propre paroiffe. Dépuis plufieurs années que je vous adore, vous favez qu'il ne m'eft pas échappé le moindre reproche, ni le moindre

ſoupçon contre la ſincérité de vos ſentimens pour moi. La diſette des Amantes fidèles vous rend tous les jours plus précieuſe & plus chère à mon cœur, & tant qu'un ſouffle de vie m'animera, je ne ceſſerai de vous porter l'amour le plus pur, fondé ſur l'eſtime la plus parfaite. Faites moi la grace de me communiquer vos idées ſur ces réflexions générales & daignez les rectifier ſi vous me croyez dans l'erreur.

Je ſuis avec une paſſion plus forte que je ne puis l'exprimer.



LETTRE LXV.

A M. DE STUVEN A CHRISTIAN-ERLANG.

à Berlin le .... 1745.

MON TRÈS CHER FRÈRE.

LA mort fut toujours ma plus cruelle ennemie: elle vient de m'enlever mon meilleur ami, mon protecteur, mon guide, & mon second père. C'est Mr. Jordan, Conseiller privé du Roi, Curateur de toutes les Universités de S. M. Directeur des Hopitaux, Vice-Président de l'Académie Royale des sciences de Berlin. Sa maladie étoit une pulmonie très décidée & très violente vers la fin. Après avoir langui depuis onze mois, il est expiré cette nuit, dans la 45me. année de son âge, entre les bras de sa famille & surtout de Mr. Gualthieri, Ministre François, parent du défunct & Ecclésiastique

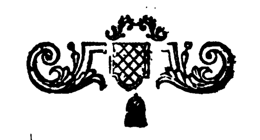
respectable par son savoir, son cœur, sa façon de penser & ses mœurs. Que de sciences, que d'esprit, que de vertus enterrés avec mon aimable Jordan! Que n'a-t-il pu, en s'élevant vers le Ciel, comme un autre Elie, faire tomber sur moi son manteau! Que n'a-t il pu me faire héritier de ses connoissances & de ses lumiéres! Un pareil legs m'eut été plus précieux que celui de tous les trésors du Perou. Le Public est souvent très prévenu & très injuste, & ceux qui jouissent de la faveur particuliére des Rois sont ordinairement en butte à l'envie, à la critique, & à la médisance. Cette derniére ne trouvant point à mordre ni sur le mérite essentiel, ni sur la conduite extérieure du Défunt, jetta des soupçons odieux sur ses sentimens à l'égard du Christianisme & le taxa d'irréligion. Comme elle est adroite à tirer du poison des actions souvent les plus naturelles & les plus innocentes, elle fit envisager le parti que M. Jordan avoit pris de quitter la chaire & sa cure de Prentzlow, comme un indice & une preuve de son incrédulité aux mystéres de l'Evangile. Les dévots disoient sourdement aux gens de bien qu'il adhéroit aux opinions de Spinosa, de Hobbes, de

To-

Toland, de Tindal & ceux-ci, séduits par leurs calomnies téméraires, crurent qu'en effet il avoit été trop honnête homme pour prêcher plus long tems une religion à laquelle il ne croyoit point. La vérité est que M. Jordan avoit senti, depuis long tems, les atteintes de la maladie qui vient de le mettre au tombeau, qu'il avoit la poitrine perdue, & que ses fréquens crachement de sang ne lui avoient plus permis de fatiguer ses poulmons en prêchant. Il n'avoit pas d'ailleurs les talens de la chaire, & faisoit un fort médiocre prédicateur. Sa Cure lui rapportoit à peine les intérêts de sa Bibliothèque, & il ne voyoit aucune apparence de s'avancer dans le Sacerdoce Réformé. Enfin, il eut le malheur de perdre son Epouse qu'il adoroit, & dont la mort pensa lui coûter la raison. Ce fut à cette époque cruelle que sa protectrice, Madame la Baronne de Knyphausen, lui proposa de rénoncer à un emploi qui lui convenoit si peu, & d'accompagner M. son Fils ainé dans un voyage en Hollande, en Angleterre & en France qu'elle avoit dessein de lui faire entreprendre. Quel Ecclésiastique à sa place n'auroit pas topé à cette proposition? J'ose le leur deman-

père, bon ami & en général excellent citoyen.

Vous concevrez facilement, Monsieur, que la perte d'un tel Ami m'est sensible, au delà de toute expression, & que sa mort va changer tout le plan de ma vie. Je m'ennuye dans la maison que j'habite, & je ne passe jamais devant son appartement sans sentir un renouvellement de douleur. Que ne suis-je à portée de vous? Votre présence feroit ma plus grande consolation.



LET-



LETTRE LXVI.

A MA MÈRE A HAMBOURG.

à Berlin le 10. *d'Avril* 1745.

LE vif & tendre intérêt que vous daignez prendre, ma très chère Mère, aux progrès de ma fortune, engage ma juſte reconnoiſſance à vous communiquer inceſſamment tout le bien qui m'arrive, & que j'attribue en grande partie aux vœux ardens que vous adreſſez à la Providence divine en ma faveur.

J'étois encore plongé dans la plus grande affliction de la mort de mon ami & protecteur Jordan, quand M. le Comte de Podewils, premier Miniſtre du Cabinet, m'envoya inviter chez lui, & me déclara que le Roi, au milieu des travaux d'une pénible campagne, avoit ſongé à pourvoir ſon Frére Cadet, Monſeigneur le Prince Ferdinand, d'un ſecond Gouverneur, & que ſa Majeſté, de concert avec la Reine Mère, avoient jettés les yeux

ſur

ſur moi pour remplir ce poſte de confiance, qu'il avoit ordre de m'en faire la propoſition, qu'il me donnoit trois jours de tems pour y réfléchir, & que je pourrois porter aux pieds de S. M. la Reine Mère ma réponſe.

Je vous avoue, Madame, que cette offre toute gracieuſe qu'elle eſt, m'a fait faire des réflexions très ſérieuſes. Je ſens que cet emploi m'ouvre une brillante perſpective en me liant plus intimément avec la Cour. Mais à mon âge, entreprendre le métier de Gouverneur d'un jeune Prince vif & pétillant! Moi, prétendre lui enſeigner des ſciences que je ſuis occupé à étudier moi-même! Enfin l'ambition fortifiée d'un peu d'audace l'a emporté. J'ai repréſenté à la Reine, que je me ſentois plus propre à faire de ſon auguſte fils un Prince vertueux & humain, qu'un Prince habile, que cependant je mettrois toute mon application à l'un & à l'autre de ces objets, & que j'acceptois cette charge avec la plus reſpectueuſe reconnoiſſance, & le deſir le plus vif de m'en acquiter dignement; mais que je commençois dès à préſent à implorer l'indulgence de leurs Majeſtés.

La Reine eut la bonté de me la promettre

mettre & de me dire, que dans quelques jours Elle me donneroit de la part du Roi mes Instructions avec ma Patente, que je pouvois en attendant me préparer à mon nouvel emploi, & à venir occuper au Château l'appartement qu'Elle me feroit assigner attenant celui du Prince.

Me voilà donc, ma très chère Mère, dans une carriére toute nouvelle. Je ferai tous les efforts possibles pour la remplir à la satisfaction de leurs Majestés, de la Cour & du Public. Mon zéle me tiendra lieu de talens. J'ai cru cette révolution dans ma fortune assez importantante pour vous en donner la nouvelle, mais je suis si occupé de toutes sortes d'arrangemens, que je ne saurois entrer dans aucun détail. Daignez accepter mes respects avec votre bonté ordinaire, & soyez persuadée que je ne cesserai d'être jusqu'au dernier de mes jours...

LET-

LETTRE LXVII.

A M. DE STUVEN A ERLANG.

à Berlin le 4. Juin 1745.

VOus avez bien raison, mon cher Frère, de me croire embarrassé sur les moyens de remplir tous les devoirs de ma nouvelle charge, & principalement sur le Plan des études du jeune Prince qui m'a été confié. Mais le Roi vient de me faire remettre une Instruction fort détaillée qui me guide beaucoup dans ce labyrinthe. Comme S. A. Royale a fait quelques progrès dans la Langue Latine, S. M. me dispense de la lui enseigner. Mr. le Major d'Humbert continuera à l'instruire sous mes yeux dans les Mathématiques, & surtout dans la partie des Fortifications, Mr. Sack, premier Aumonier de la Cour, dans les principes de la Religion Chrétienne & Mr. Jean des Champs dans la Philosophie. Quant à moi je m'occupe avec lui, pendant trois

trois heures de la matinée & deux heures l'après-midi. J'ai fait une répartition de ces cinq heures consacrées aux études par jour, & je lui enseigne.

L'Histoire, dont je viens de lui tracer un petit Canevas, auquel j'ai donné le titre *d'Enchaînure chronologique de l'Histoire universelle, sacrée & profane*. La *première* partie contient une explication des principes sur lesquels se fonde la Chronologie; des termes techniques qu'elle employe &c. La *seconde* forme un abrégé fort court de l'Histoire des Juifs, depuis la création jusqu'à la destruction de Jérusalem, des quatre Monarchies anciennes, depuis leur origine jusqu'au partage de l'Empire Romain, & même jusqu'à la translation du Siége de cet Empire à Constantinople. J'ai ajouté à cette seconde partie quelques sections qui comprennent l'Histoire ancienne des autres Peuples, qui habitoient la terre dans ces tems reculés, comme les Celtes, les Scythes, les Chinois, les Egyptiens, les Pheniciens, les Carthaginois, les Germains &c. Autant qu'il en a pu parvenir de particularités à notre connoissance. La *troisiéme* partie contient l'Histoire du moyen âge sous l'Empire d'Orient & d'Occident,

celle

celle des Califes, des Sarrasins, des Mahométans & de leurs progrés, &c. depuis le règne de Constantin le Grand, le rétablissement de l'Empire d'Occident par Charlemagne &c. jusqu'à l'extinction de la Famille Carolovingienne. La *quatrième* partie comprend l'Histoire des Etats, Royaumes, & Républiques modernes avec leurs différentes révolutions. La *cinquiéme* partie est consacrée à l'Histoire de l'Empire d'Allemagne. La *sixiéme* partie à l'Histoire de la maison de Brandebourg & la *septième* à l'Histoire de l'Eglise. Vous sentez bien que tout cela ne forme qu'un squélette fort décharné, auquel je tâche de donner du corps, & que j'anime tant que je puis dans les leçons mêmes.

2. La Géographie que je combine avec la connoissance du Blazon.

3. La Généalogie que je traite fort en abrégé pour ne pas trop fatiguer sa mémoire.

4. Le Droit de la Nature & des Gens, dont je lui explique les principes sur le petit Traité de Puffendorff des Devoirs de l'homme & du citoyen.

5. La Politique ou l'art de régner, dont je lui dicte les Elémens en abrégé.

6. Les Principes fort abrégés du Droit

public

public de l'Allemagne, sur un petit Traité de Mascow, intitulé *Mascovii principia juris publici.*

7. La Rhétorique avec laquelle je combine l'art de bien écrire, & surtout le style épistolaire François & Allemand.

Dans les heures de récréation, ou quand je m'apperçois que le Prince n'est pas bien disposé à l'étude, nous lisons ensemble les meilleurs Poëtes & Orateurs anciens ou modernes. Je tâche de lui en faire sentir les beautés & quelque fois les défauts, pour tâcher de lui perfectionner le goût. De tems à autre je m'applique aussi à lui donner quelque teinture des antiquités, des médailles, & des beaux arts, pour ne pas du moins le laisser dans une entière ignorance sur ces objets,

Quelque prévenu que ce jeune Prince ait été d'abord contre moi, je m'apperçois cependant avec une satisfaction sans égale, qu'il commence à goûter mes instructions, & qu'il prend beaucoup de confiance en moi, Je porte une grande attention à ne pas trop fatiguer sa mémoire en lui faisant beaucoup apprendre par cœur, ni à le forcer au travail. Lors que j'entrai chez lui, il avoit une espèce d'a-

d'averſion pour l'étude, & ne reſpiroit que le militaire & la chaſſe : aujourd'hui il me demande lui-même des leçons & les écoute avec une attention qui me charme. L'Hiſtoire paroit être ſa ſcience favorite, & je vous aſſure qu'il s'applique beaucoup à épurer ſon ſtyle, & commence à écrire fort joliment. Autant que j'ai pu développer ſon caractère il poſſéde un grand fond de bon ſens & même d'eſprit, avec un cœur excellent. Son éducation me paroit un peu négligée, & ſes Gouverneurs ne l'ont pas aſſez accoutumé à la générofité, & à un ton de politeſſe convenable à ſa haute naiſſance. Si je parviens, comme je m'en flatte, à changer quelques unes de ſes inclinations, & à corriger la rudeſſe de ſes manières, je m'en applaudirai dans le fond de mon cœur, & j'eſpère en quittant mon emploi de préſenter au Roi un Prince charmant, & qui plus eſt un bon rince. Je n'épargne ni ſoins ni peines pour cela, toutes mes converſations à table., dans nos promenades & même dans nos heures de récréation, tendent à ce but, mais je m'étudie à ne pas faire le Sermonneur perpétuel & à cacher ma morale, tantôt ſous le voile de l'amitié & tantôt ſous
lé

le voile de l'amitié & tantôt ſous le maſque de l'enjouement.

Je vous prie de me dire ſans flatterie ce que vous penſez de ce Plan, & je ſuis prêt à le rectifier ſur votre meilleur avis, n'étant nullement entêté de mes idées. Embraſſez ma chère ſœur, & croyez moi plus que perſonne au monde.



LETTRE LXVIII.

A MON FRÈRE A HAMBOURG.

à Berlin le 1. Decembre 1745.

ENtre nous soit dit, mon cher Frère, nous avons été ici dépuis environ trois semaines dans de grandes allarmes. Quelle terrible chose que la guerre ! Si elle procure aux héros les moyens de cueillir des lauriers, ces lauriers sont toujours arrosés de sang humain, & c'est ce qui en efface tout le prix à mes yeux. Dans quelles funestes situations ne met-elle pas d'ailleurs les autres citoyens ! Si j'avois aujourd'hui un Dictionnaire à faire, je vous reponds que le mot de guerre n'y entreroit pas. Voici en raccourci ce que j'ai vu arriver à Berlin, pendant cette époque que je n'oublierai jamais.

Après les journées mémorables de Friedberg & de Sohr, le Roi étoit fondé à croire ses ennemis si affoiblis & la

saison

si avancée, que S. M. jugea à propos de mettre son armée en quartiers d'hyver, & de venir Elle même à Berlin pour s'y délasser pendant quelques mois de ses immenses travaux. Quelques régimens d'Infanterie entrérent dans la Capitale pour en former la garnison, & entre autres celui de S. A. R. Mgnr. le Prince Ferdinand, mon illustre Elève. Le Roi se fit suivre par ses Gardes du Corps, qui firent une espèce d'entrée triomphale. Ils escortoient les Canons pris sur les ennemis pendant la dernière campagne, & chacun de ces cavaliers, qui marchoient deux à deux, tenoit en main un Drapeau ou Etendart des Autrichiens, dont soixante quatre leur avoient été enlevés à la Bataille de Hohen-Friedberg & une vingtaine à celle de Sohr. La file étoit longue, & ce spectacle terrible, mais beau en lui-même, remplissoit le peuple & tous les citoyens de Berlin d'une joie inexprimable. J'avois fait placer mon Prince sur un balcon au dessus du portail du Château, d'où nous vîmes passer cette procession triomphale, qui portoit tous les Drapeaux à l'Église de la garnison, où l'on en fit des trophées dédiés au Dieu des armées. Tandis que, placé

ſur ce balçon derrière le Prince je prenois part à l'alegreſſe publique, M. de Borcke, Miniſtre du Cabinet, vint me frapper ſur l'épaule & me dit tout bas, *Ah! mon cher Ami, la paix vaudroit mieux que tout cela.* L'inquiétude étoit peinte ſur ſon viſage. J'en fus conſterné auſſi bien que de ſon diſcours, & je lui en demandai la cauſe. Il me repondit, *vous ne la ſaurez que trop tôt*, me quitta & me laiſſa dans une aſſez grande perpléxité. Le ſoir il y eut un grand ſouper chez S. M. la Reine Mère. Toute la Cour étoit brillante, gaie & tranquille; le Roi paroiſſoit l'être auſſi, mais comme j'étois prévenu & que je l'obſervois attentivement, je crus remarquer que ſon ame n'étoit pas auſſi calme que ſon viſage, & qu'il ſe paſſoit une ſcène au dedans de lui. Cependant je me mis tranquillement au lit, je n'y reſtai pas long tems; à 4 heures du matin, je fus reveillé par M. le Colonel de Quadt, Commandant du régiment du Prince Ferdinand qui frappoit à ma porte. Je me précipitai hors du lit, pris ma robe de chambre & me hàtai d'ouvrir. Il entra d'un air fort inquiet, & comme tous les domeſtiques du Château étoient encore enſevelis dans un pro-

profond ſommeil, nous parvinmes à l'aide de la ſentinelle, qui étoit à ma porte, à allumer du feu dans ma cheminée. Lorſque nous fûmes ſeuls, il me dit: *Monſieur, il y a une très grande expédition ſur le tapis; j'ai reçu cette nuit un ordre du Roi de me mettre demain matin en marche avec le régiment, & de prendre la route de Croſſen. Toute la garniſon de Berlin vient de recevoir le même ordre, & le Roi lui-même nous ſuivra au bout de trois jours. Je viens en rendre compte au Prince, & comme j'ai une infinité d'arrangemens à prendre avec S. A. R. je vous prie de l'éveiller le plutôt que poſſible.*

Je ne fis que m'habiller autant qu'il étoit néceſſaire pour paroître en état décent & j'entrai chez le Prince. Je l'éveilla le plus doucement qu'il me fut poſſible, & l'informai en peu de mots des raiſons qui m'y engageoient. Il vint nous joindre ſur le champ, & après avoir réglé avec M. de Quadt tout ce qui regardoit le détail du régiment, nous déjeunâmes enſemble, nous prîmes chacun nos habits & nous montâmes chez le Roi. Là nous trouvâmes l'Antichambre dans la plus grande agitation. Elle étoit remplie de Miniſtres d'Etat, de

Généraux, d'Officiers, d'Aides de Camp, d'Ingénieurs, & de toutes les personnes dont la présence si matinale pouvoit me faire croire qu'Annibal étoit aux portes. J'y remarquai surtout le vieux Prince régnant d'Anhalt-Dessau, & comme à travers de son abord austère & souvent brutal, il avoit beaucoup de bontés pour moi, je l'accostai & lui demandai tout bas la cause d'une émotion si grande & si soudaine. Il me dit que le Roi venoit
„ de découvrir un plan d'Opérations con-
„ certé entre ses Ennemis, pour l'attaquer
„ pendant l'hyver par cinq côtés diffé-
„ rens, & l'accabler s'il étoit possible.
„ Que la plus considérable de ces cinq
„ armées viendroit pénétrer dans les
„ Etats du Roi du côté de Crossen, &
„ couperoit ainsi S. M. de la Silésie,
„ qu'un autre corps paroitroit dans la
„ Haute Silésie, un troisième dans la Bas-
„ se Lusace, un quatrième vers Leipzic
„ pour tomber sur Halle & inquiéter
„ Magdebourg, & enfin que le cinquiè-
„ me fort de 20 mille hommes, arrive-
„ roit par le Cercle des mines pour pé-
„ nétrer droit à Berlin, s'emparer de cet-
„ te Capitale, & porter le coup mor-
„ tel à la Puissance du Roi.

Ce

Ce projet me parut plus effrayant que terrible; plus fastueux que solide & trop composé pour être dangereux. Je répondis au Prince d'Anhalt „qu'il falloit
„ néceſſairement que les ennemis euſſent
„ oublié qu'ils avoient à faire à un Roi
„ éclairé & actif, qui ne manqueroit
„ pas de raſſembler en un inſtant ſes
„ troupes, d'en former une ou deux
„ armées formidables, avec les quelles
„ il fondroit ſur un de ces cinq corps,
„ que probablement il écraſeroit, &
„ qu'un ſeul de ces corps battu, feroit
„ fuir tous les autres, que cet éparpil-
„ lement de forces ne pouvoit tourner
„ qu'à l'avantage de nos affaires, & que
„ Sa Majeſté, en attaquant toutes ces
„ pièces détachées l'une après l'autre,
„ donneroit toujours *échec au Roi*, *échec*
„ *au Roi*, juſqu'à ce que l'ennemi ſeroit
„ *mat* au centre de ſes propres Etats.

Le vieux Prince ſe mit à ſourire & me repliqua. „ Eh voilà auſſi comme
„ nous l'entendons le Roi & moi, &
„ c'eſt la raiſon pour quoi vous voyez
„ ici tous ces mouvemens.

En effet dès le lendemain le Prince d'Anhalt partit pour Halle, où il raſſembla une armée, & deux jours après le

Roi quitta Berlin pour se rendre à Crossen, où Mgnr. le Prince Henry étoit malade de la petite vérole. La veille du départ S. M. soupa chez la Reine Sa Mère avec la Reine régnante & purement en famille. Il n'y avoit de particuliers à table que les Grandes Gouvernantes & le Comte de Podewils. Nous autres Courtisans nous soupions avec les Dames d'honneur à une seconde table, où la gaieté ne règnoit pas comme à l'ordinaire. Aussitôt que Leurs Majestés furent levées nous entrâmes dans leur salle à manger, & là je fus témoin du congé tendre & touchant que le Roi prit des Reines, de sa Sœur & de son Frère. En sortant il trouva près de la porte M. le Comte de Podewils, qui se préparoit à lui baiser la main. S. M. l'embrassa & lui dit. Adieu, *mon cher Comte, prenez soin de tout, & s'il m'arrivoit quelque malheur, souvenez-vous que vous perdriez un bon ami.* J'entendis ces mots & ils me percérent le cœur; je m'avançai tristement pour prendre congé du Roi & S. M. reçut mes vœux & mes hommages avec bonté. Monseigneur le Prince de Prusse & M. le Comte de Rothembourg étoient nommés pour accompagner le Roi

Roi, & pour faire le voyage dans son carosse. Lorsque que le Roi fut sorti, S. A. R. me dit: *Il est tard, & nous partirons à la pointe du jour, je ne veux pas me coucher, mais j'ai envie de passer la nuit chez mon Frère Ferdinand. Faites nous faire un bon feu, & donner des cartes.* Je descendis vîte dans l'appartement de mon Prince, j'y fis tout préparer & bientôt j'y vis entrer leurs Altesses Royales, accompagnées de M. de Rothembourg & du Colonel de Kreytzen. Nous nous mîmes à jouer, mais presque machinalement. Notre attention étoit interrompue à tout moment, par des réflexions que chacun faisoit sur l'état des affaires publiques & sur la crise où nous nous trouvions. Enfin cette triste nuit n'étoit passée qu'à moitié quand on vint nous avertir que le Roi étoit levé. Les Princes se préparérent à monter dans son appartement & nous à les y suivre. En sortant Mgnr. le Prince de Prusse nous dit, à M. de Kreytzen & à moi, qu'il avoit encore au Château de Wusterhausen un trésor en vieux vins de Rhin, qui lui venoient de la succession du feu Roi son Père, qu'il n'aimeroit pas que ces vins fussent bus par les Pandoures,

& il nous commanda d'écrire au baillif de nous envoyer les tonneaux à Berlin à l'approche du moindre danger.

Nous ne trouvâmes que peu de monde dans l'Antichambre du Roi, mais un ami me dit à l'oreille que S. M. faisoit tenir 500 chevaux prêts, pour transporter la Cour à Stettin au cas que le Général Gruhn vint se présenter aux environs de la Capitale. Le Roi ne tarda pas à paroître. Je ne lui ai jamais vu l'air plus fraix, le visage plus serein ni l'humeur plus gaie. Il badina, se mit en voiture avec son Frère & le Général C. de Rothembourg, & partit comme l'éclair accompagné de nos vœux.

Dès que S. M. fut partie la Cour & la Ville de Berlin prirent un air languissant, inquiet & sérieux. Bientôt cet air devint tout à fait militaire. On recevoit de tout côté des nouvelles de l'approche des Ennemis. Ces nouvelles toujours exagérées grossissoient le danger & notre peur acheva le reste. Nous avions dans la Ville quatre Bataillons de garnison, environ deux mille récrues, déjà habillées & exercées, dont on forma deux autres Bataillons, l'un, commandé par M. le Colonel de Kreytzen & l'au-

tre par M. le Major de Jarriges des Cadets, un bon Bataillon de miliciens du Général de Kratſch; environ trois ou quatre Eſcadrons de Cavallerie & de Chaſſeurs.. Et enfin le Corps des Cadets, avec quelques Canoniers. Dans un beſoin le Roi avoit permis de tirer de Potsdam le premier Bataillon de ſes Gardes & les Surnumeraires ou Nonrangés qui y étoient en garniſon. Mais, pour ſe mettre encore plus en état de défenſe & ſoulager la garniſon, nos Généraux jugérent à propos d'armer 16 mille Bourgeois partagés en différentes Compagnies. Leurs armes furent tirées de l'Arſenal, on les exerçoit tous les jours, & ces citoyens de la Capitale d'un état militaire, nés pour ainſi dire au ſein de la guerre, ſe prêtérent à ces exercices avec une ardeur, une bonne volonté & un ſuccès qui ſurpaſſe toute croyance. Mr. le Général, Comte de Haack, étoit Commandant de la Ville; mais nous avions outre cela Mr. le Maréchal de Schmettau, Grand-Maître de l'Artillerie, S. A. R. Mgnr. le Marckgrave Henry, Mr. le Colonel de Reiſewitz & pluſieurs anciens Officiers expérimentés. On fit un Plan de défenſe,

on partagea la Ville en quatre Quartiers, on indiqua des places de Rendez-vous à la première allarme, & on remit à chaque troupe une instruction sur ce qu'elle auroit à faire au besoin.

La Ville de Berlin est, comme vous savez, d'une grandeur immense; elle est entourée à moitié d'une haute muraille de briques & à moitié de bonnes palissades. On commença par élever devant chaque porte une espèce de Redoute ou de Flêche, qu'on garnit de canons. On plaça encore une autre bonne Redoute sur une hauteur qui se trouve dans l'enceinte de la Ville & qui commande la plaine des environs. On dressa de distance en distance des échafauds de charpente, derrière les murailles de la Ville, & on les y appuya, pour y faire monter les Soldats & les Bourgeois, afin de pouvoir tirer par dessus ces murailles. Du côté extérieur des pallissades on creusa un large fossé sec, en jettant la terre par dessus ces palissades en dedans, ce qui formoit en même tems un bon parapet. Tout cela étoit garni par ci par là de canons, & tous ces travaux se firent avec tant de vivacité qu'ils furent achevés au bout de quinze jours. J'y conduisois très souvent mon Prince qui en é-

toit

toit fort curieux. Nous y rencontrâmes un jour vers l'heure du diner Mr. le Marquis de V... Miniſtre de France, qui aborda le Prince en lui demandant ce qu'il alloit faire? *Fortifier*, lui répondit S. A. Royale, & vous Monſieur le Marquis quel eſt votre deſſein? *De fortifier mon eſtomac*, Monſeigneur, répliqua le Marquis en riant & en prenant congé du Prince. Il n'avoit pas trop bonne opinion de cette défenſe, & en effet la choſe me parut fort problématique. La Ville étoit trop grande, trop peu fortifiée, & la garniſon trop foible pour la défendre contre une armée & une attaque tant ſoit peu régulière. Tous ces préparatifs pouvoient aboutir tout au plus à nous mettre à l'abri d'une ſurpriſe, ou à parer un affront de la part de quelques troupes irrégulières, comme auſſi à calmer l'eſprit des citoyens & à les raſſurer. Auſſi tout fut fort tranquille pendant trois ſemaines; nos Chaſſeurs & nos Dragons, faiſoient des patrouilles, battoient la campagne des environs & n'appercevoient rien. Mais nous ne recevions pas un mot de nouvelles du Roi, & ce ſilence nous inquiétoit extraordinairement. Enfin, un ſoir en rentrant au Château, je vis beau-

coup d'agitation dans les rues, & je trouvai le Prince dans sa chambre qui me dit qu'il y avoit de très mauvaises nouvelles, que le Général Gruhn s'avançoit à grands pas, & qu'il seroit dans peu de jours devant Berlin. Ce discours me frappa, mais j'affectois de n'en rien croire, & nous nous mîmes assez tranquillement au lit. A quatre heures du matin on frappa avec violence à ma porte, & m'étant levé en sursaut, je fus fort consterné de recevoir une Lettre du baillif de Wusterhausen, qui me marquoit qu'on y préparoit les Quartiers pour l'armée Autrichienne, & qu'il m'envoyoit les vins. Ce qui redoubla mes allarmes fut qu'en passant sous le grand portail du Château, j'y trouvai un grand nombre de chariots, sur lesquels on chargeoit les Archives de l'Etat pour les transporter en lieu de sûreté. Enfin le vieux Libraire & Gazettier Haude acheva de me déconcerter, en venant à moi en robe de chambre me disant que tout étoit perdu, & que l'ennemi n'avoit plus qu'une marche ou deux à faire. Je m'habillai vîte & me rendis chez M. le Comte de Haack, qui ayant reçu à peu près les mêmes nouvelles, n'avoit pas l'esprit aussi tranquille

quille que je l'eusse souhaité pour me rassurer. Je retournai donc promptement au Château, je fis éveiller mon Prince je lui rendis compte de l'état des choses & nous commençâmes à nous préparer de loin au départ. Cette journée fut terrible. La plupart des habitans des Fauxbourgs vinrent se réfugier au centre de la Ville; les Grands, les Riches, les personnes aisées se hâtoient de mettre leurs richesses & leurs meilleurs effets en sûreté; d'autres sortoient de la Ville, d'autres vouloient les suivre & ne trouvoient plus de chevaux. On ne voyoit dans les rues que carosses de voyage, charrettes, voitures, charriots de bagage &c. chargés de ballots. Tous les visages étoient allongés, la consternation éclatoit de tout côté, & dans l'intérieur des maisons on ne voyoit que des objets tristes. on n'entendoit que des lamentations.

Cet état dura trois jours, les plus désolés que j'aie passé en ma vie; les nouvelles empiroient toujours & le danger semble croître à chaque instant. Pour comblois de malheur nous avions dans la Ville un Ministre, envoyé à la Cour de Prusse de la part d'une Puissance neutre,

mais

mais qui ne l'étoit nullement en son particulier. Il augmentoit nos allarmes, & tandis que toute la Ville étoit dans la plus grande affliction, il se présentoit & se répandoit partout, à la Cour, au spectacle, dans les maisons, il se rengorgeoit, se pavanoit & se repaissoit de la consternation générale, en débitant sans cesse les nouvelles les plus funestes.

Si nos Généraux avoient été bien informés de la force réelle de l'armée de Mr. le Comte de Gruhn, il ne nous auroit sûrement pas inspiré la moindre crainte. Notre garnison se seroit fortifiée de celle de Potsdam & de Spendau, on seroit marché à sa rencontre, on auroit choisi un bon poste, & en l'attendant de pied ferme, on lui auroit bien vîte fait rebrousser chemin. Car il n'avoit que 8. ou 9. mille combattans sous ses ordres la plupart troupes irrégulières, tandis qu'on nous le débitoit fort de 20. mille hommes.

Nous restâmes dans cette perpléxité trois jours & trois nuits, qui nous parurent des années. Nos inquiétudes pour le Roi n'étant pas moindres que pour nous mêmes. Mais, mon cher Frère, je m'apperçois que ma Lettre n'est déjà que

trop

trop longue; d'ailleurs le ſouvenir de cette triſte époque me remet dans une eſpèce d'agitation qui m'empêche de continuer. Je vous marquerai par la poſte prochaine les principales circonſtances du dénouement heureux de cette tragédie. En attendant permettez-moi de reſpirer & de vous embraſſer tendrement.



LET.



LETTRE LXIX.

AU MÊME A HAMBOURG.

à Berlin le 10. *Decembre* 1745.

MON TRÈS CHER FRÈRE,

Ce fut un vendredi au ſoir, & dans le plus fort de nos allarmes, & tandis que l'émigration des principaux citoyens de Berlin continuoit toujours, que Mr. le Comte de Podewils, Miniſtre du Cabinet, reçut un Courier portant la nouvelle de la défaite totale de l'avant-garde ennemie à Hennersdorff. Je ne vous dirai rien des particularités de cette affaire: vous en aurez vu les détails dans les Gazettes, le Mercure & les autres écrits de cette eſpèce, & mon deſſein n'eſt pas d'empiéter ſur le terrein des papiers publics. Il y avoit Cour ce ſoir là chez S. M. la Reine régnante, cette Cour étoit montée ſur un ton fort

fort mélancholique, & perſonne ne comptoit d'en ſortir avec un viſage triomphant. Cependant M. le Comte de Podewils s'y rendit inceſſamment, & en y entrant il trouva dans l'Antichambre le Miniſtre mal-intentionné, dont je vous ai parlé dans ma précédente, qui l'aborda tout de ſuite & lui demanda d'un air gai s'il n'étoit point arrivé de nouvelles. M. le Comte compoſa ſon viſage & lui répondit d'un ton plaintif, pardonnez-moi, Monſieur l'Envoyé.... ſont-elle favorables, interrompit celui-ci avec agitation? .... Vous en jugerez en liſant cette Lettre, lui repliqua le Comte, en lui donnant la relation. L'Envoyé s'approcha d'une table de jeu & déploya le papier. A peine eut-il lu quelques lignes que nous vîmes changer tous ſes traits, il pâlit, des eſpèces de mouvemens convulſifs mettoient ſon menton & tous les muſcles de ſon viſage dans une étrange agitation, ſa voix fut preſque étouffée & il eut à peine la force de demander un crayon & du papier. M. le Comte lui en donna, il ſe mit en devoir de copier les dates & les circonſtances principales de la victoire, ſa main trembloit & jamais homme ne me parut

plus

plus interdit. Décontenancé comme il l'étoit il ne put ſaluer S. M. la Reine qu'en paſſant, il ſortit un moment après & s'en fut ſouper chez Madame la Princeſſe de.... où j'ai ſu après qu'il fit toutes les démonſtrations d'un déſesperé & ne put goûter d'un morceau. Mais tandis que la honte & la rage le faiſoient fuir, M. le Comte de Podewils entra chez la Reine & lui communiqua ſa nouvelle, qui ſe répandit en un inſtant par toute la Cour, & fut publiée encore le même ſoir dans la Ville, pour raſſurer les eſprits. La joie qu'elle cauſa dans tous les cœurs, eſt inexprimable. Les habitans de Berlin, ſemblables aux mariniers qui ont eſſuyé une longue & violente tempête, voyoient un horizon ſerein qui leur annonçoit le calme. L'orage alloit s'éloigner deux, ils n'entendoient plus gronder le tonnère que dans le lointain, les nuages étoient ſur le point de diſparoître, ils jouiroient déſormais de jours purs & tranquilles, & en effet leur eſpérance ne fut point trompée; car dépuis ce moment les nouvelles heureuſes ſe ſuccéderent avec une rapidité étonnante, & la paix vient enfin de mettre le ſceau à leur bonheur.

Le

Le lendemain nous reçumes la confirmation de la bataille de Hennersdorff, deux jours après la nouvelle de la prise de Bautzen, où le Roi avoit trouvé un magazin considérable & fait quelques prisonniers; encore quelques jours après une relation des progrès ultérieurs du Roi, & de la marche rétrograde du Prince Charles de Lorraine qui se retira vers la Bohème; un autre Courier nous apporta la nouvelle de l'entrée du vieux Prince d'Anhalt-Dessau en Saxe, où il avoit pénétré du côté de Halle & par le Cercle de la Sahle; un autre la prise de Leipzick, dont les Magistrats étoient venus présenter les clefs au vieux Prince & se rendre à discretion. Enfin nous concevions chaque jour de plus belles espérances, & l'arrivée de S. A. R. Mg. le Prince Henry, qui revint de Crossen parfaitement guéri de sa petite vérole, acheva de répandre la joie dans tous les cœurs. Quelques fuyards revinrent dans la Capitale, d'autres restèrent dans leurs aziles pour y attendre la fin de cette scène intéressante.

Nous avions été quelques jours sans apprendre de nouvelle considérable. J'étois allé souper chez une Dame de ma

con-

connoiſſance qui demeuroit à la Villeneuve, & je me retirai de fort bonne heure. Pour retourner au Château je paſſai par la belle promenade qu'on appelle ici *ſous les tilleuls*. Mon caroſſe étoit déjà avancé juſqu'à la moitié de l'allée, lorsque j'apperçus de loin la clarté d'une cinquantaine de flambeaux, qui paſſoient par le pont des Cavaliers & qui ſembloient venir à moi. Je crus d'abord que c'étoit un convoi funèbre; mais ces flambeaux alloient vîte comme l'éclair & vaſcilloient comme des feux-folets. J'ordonnai au cocher de doubler le pas. A meſure que j'approchai j'entendis le ſon d'une quantité de cornets de poſte, bientôt je vis toute cette proceſſion s'arrêter devant le Palais de Mgnr. le Marckgrave Henry, j'y mis pied à terre & j'y entrai pour voir ce que pouvoit ſignifier une apparition ſi ſingulière. Je trouvai tout le Palais en rumeur, & j'appris que c'étoit Mr. le Marquis Deſcouville, Chambellan de la Reine & qui faiſoit la Campagne en qualité de Volontaire, que le Roi venoit d'envoyer en Courier pour porter à Berlin la nouvelle d'une victoire ſignalée, que les trouppes de S. M. ſous les ordres du Prince d'Anhalt-Deſ-
ſau

ſau venoient de remporter ſur l'armée Saxone, près d'un village nommé Keſſelsdorff. Le Marquis n'avoit pu arriver aux portes de Berlin qu'à 8. du ſoir, & comme il faiſoit nuit, il envoya en Ville pour demander une quarantaine de poſtillons & autant de flambeaux de cire blanche. Le bureau général des poſtes lui envoya ſur le champ ce qu'il exigeoit, & dès que tout fut arrivé il ſe remit à cheval & fit ſon entrée dons la Capitale, ſuivi de tous ces poſtillons tenans leurs flambeaux allumés dans la main. En attendant le bruit de ſon arrivée s'étoit déjà répandu dans la Ville, & les habitans des rues par les quelles il devoit paſſer pour ſe rendre au Château, avoient allumé des feux devant leurs portes, & mis des chandelles à leurs fenêtres; ce qui forma une brillante illumination. Après avoir rendu compte de ſa commiſſion aux deux Reines, aux Princes & aux Princeſſes, il crut que ſon devoir exigeoit de porter avec tout ſon cortége cette grande nouvelle à Leurs Alteſſes Royales, le Marggrave & la Marggrave Henry, gendre & fille du vieux Prince d'Anhalt, qui venoit de remporter la victoire. Ce fut donc à leur Palais que je le rencontrai,

&

& que j'appris de ſa bouche les principaux détails de cet évenement. Je courus vîte au Château pour en faire mon compliment à Leurs Majeſtés, aux Princes & aux Princeſſes, & je trouvai encore toute la Cour aſſemblée, dans les transports de la première alegreſſe.

Le lendemain un ſecond Courier nous apporta la confirmation de cette nouvelle avec les détails plus circonſtanciés de la bataille, & la liſte des morts & priſonniers. Le jour ſuivant nous apprîmes la priſe de Dreſde, que le Roi de Pologne avoit quitté pour ſe rendre à Prague. Peu après nous ſûmes que le Roi notre Maître étoit entré lui-même dans Dreſde, que S. M. s'y délaſſoit de tant de travaux, qu'elle y faiſoit chanter le Te Deum & repréſenter l'Opéra. Enfin M. le Comte de Podewils eut ordre de s'y rendre, & nous conjecturâmes bientôt qu'on y traitoit de la paix. En effet nos eſpérances ont été bien fondées, & cette paix ſi deſirée & ſi néceſſaire vient d'être conclue dans la Capitale de la Saxe, ſous les auſpices du Roi de Pruſſe, & par l'entremiſe de Mr. le Comte de Podewils, Miniſtre du Cabinet, de Mr. le Comte de Kaunitz, Miniſtre de Vienne, de

M.

M. Villiers, Miniſtre d'Angleterre, & de Mr. de Bulau, Miniſtre de Saxe.

Je n'entre point dans aucune des particularités de cette paix. Les papiers publics vous en inſtruiront. Nous attendons en peu le retour de Sa Majeſté à Berlin, & nos cœurs volent déjà à ſa rencontre.

Voila, mon cher Frère, l'hiſtoire abrégée de nos dangers, de nos inquiétudes, de notre délivrance & de notre alegreſſe. Je me flatte que ces détails ne vous auront point ennuyé. On n'eſt pas fâché de ſavoir les particularités des grands évenemens qui arrivent dans le monde, & qui en changent pour ainſi dire la face. Je vous ai racconté le tout avec la plus grande ſimplicité qu'il m'a été poſſible. Votre imagination ne manquera point d'orner ce récit par des réflexions ingénieuſes. Adieu!



LETTRE LXX.

A MADEMOISELLE DE S... A BRESLAU.

à Berlin le 1. Janvier 1746.

MADEMOISELLE.

Je suis enchanté de voir que vous rendiez justice à ma façon de penser. Ce ne fut que le sentiment de votre mérite, de vos vertus, de votre excellent caractère qui alluma il y a quelques années dans mon cœur cette passion pure & sincère dont je vous fis l'aveu alors. Le sort en nous séparant, sans doute pour jamais, n'a pas voulu qu'elle conservât toute sa vivacité. Il va vous unir à un Époux aimable, & il m'a attaché à la Cour de Berlin. L'absence a rompu les liens qui nous unissoient. La grande passion des Amans, qui vivent dans un long éloignement, ne subsiste que dans les Romans. Le flambeau de leur amour s'éteint dans le trajet; mais les sentimens d'u-

d'une tendre eſtime & d'une amitié ſincère peuvent durer juſqu'au tombeau. Ce ſont ces ſentimens, Mademoiſelle, que je vous conſacre & dont j'oſe vous demander le retour. Pour notre tranquillité mutuelle je ne deſire pas de vous revoir bientôt, & je ſouhaite que Monſieur votre Epoux faſſe tout votre bonheur; mais je ſerai charmé de reſſerrer les nœuds de notre amitié, en entretenant avec vous le Commerce de Lettres que vous me propoſez, & pour vous donner une première preuve de mon zèle & de mon obéiſſance à cet égard, je vous ferai la relation que vous me demandez des réjouiſſance publiques que la paix & le retour du Roi ont occaſionnés à Berlin.

Dès qu'on fut inſtruit dans cette Capitale du jour que ſa Majeſté avoit fixé pour ſon retour, on commença les apprêts pour ſa réception. Tout les habitans ſe préparérent à illuminer leurs maiſons, & beaucoup de citoyens zélés à aller au devant d'un Maître, qui après avoir combattu *pour la gloire & pour la Patrie* rentroit dans ſa Capitale couvert de lauriers immortels.

Le jour étant venu on entendit dès le

matin ſonner toutes les cloches de la Ville. Vers midi les Compagnies Bourgeoiſes s'aſſemblèrent devant les maiſons de leurs Capitaines, & marchèrent enſuite à leurs poſtes aſſignés en ſe rangeant en double haie, depuis la porte de la Ville jusqu'au grand portail du Château. Tous ces Bourgeois s'étoient vêtus de leurs plus beaux habits. Leurs chapeaux & leurs armes étoient uniformes, leurs Officiers habillés de bleu, ils marchoient tambour battant & drapeau déployé. Tout près du Château étoit poſtée une Compagnie franche de jeunes Négocians, qui avoient choiſi le Libraire & Marchand Fromeri pour leur Capitaine. Leur drapeau étoit blanc. On y voyoit un Cœur enflammé avec la deviſe, *Sic ardet pro Rege*. Ces haies de la Milice Bourgeoiſe formoient d'abord le plus beau coup d'œil du monde. S. A. R. Mgnr. le Prince Henry étoit ſorti dès le grand matin hors de la Ville, pour aller à la rencontre du Roi jusqu'à l'endroit où S. M. avoit fait commander ſon diner. Il eut la ſatisfaction d'y embraſſer ce Monarque, ce Héros & ce Frère ſi chèri & ſi cher à la Patrie, & de le trouver parfaitement bien portant & de la meilleu-

re

re humeur du monde. Le diner ne fut pas long, Sa Majesté se mit en voiture avant trois heures & s'avança doucement vers la Ville. Cependant les Dames & les principaux citoyens se rendoient en foule dans les maisons devant lesquelles le Roi alloit passer, & le peuple accouroit dans les rues. Jamais de ma vie je ne vis tant de monde rassemblé. Toutes les fenêtres étoient occupées depuis le faîte des maisons jusqu'aux souterrains, les tuiles enlevées & les toîts remplis de spectateurs ; on étouffoit dans les rues.

Lorsque le Roi arriva à deux lieues de Berlin, Sa Majesté y trouva déjà quantité de ses fidèles sujets qui sembloient ne pas pouvoir le voir assez tôt. Un peu plus loin se tenoient rangés tous les différens corps, qui étoient venus à cheval à sa rencontre pour l'escorter jusqu'au Château, & dont Sa Majesté reçut le zèle avec les marques les plus vraies & les plus touchantes de contentement, & de bonté. Le Roi étoit dans un phaëton ouvert accompagné de ses deux Frères, Mgnrs: les Princes de Prusse & Henry, La foule immense qui l'environnoit l'obligea à marcher pas à pas, & c'est ce qui

rendit cette entrée triomphale plus belle & plus pompeuse. Voici l'ordre de la marche.

D'abord on voyoit paroître le Maître des postes de la Cour, suivi de quelques centaines de postillons tous habillés de bleu, & ayant leurs cornets de poste, dont ils sonnoient continuellement, attachés à des cordons couleur d'orange. Après eux venoient tous les bouchers de la Ville & des environs à cheval. Ils avoient formé un Escadron, s'étoient habillés de brun avec des chapeaux à bords d'or & des coquardes bleues, leurs chevaux étoient harnachés superbement, & ils étoient très bien montés.

Ils étoient suivis par le Grand Maître des forêts à la tête de tous les Officiers de la Vénerie, & de tout les chasseurs des environs de Berlin. Leurs habits étoient verds. Après eux venoit un détachement du régiment des Chasseurs du Roi, & à la suite de ce détachement un Escadron nombreux de Volontaires, composé des principaux citoyens de Berlin, tous habillés d'uniforme bleu de Roi & montants des chevaux superbes. Ils environnoient précisément le phaéton du

Roi.

Roi. Plusieurs Pages de S. M. & des Princes suivoient à cheval, & un détachement des Gardes du Corps fermoit la marche, sans compter une longue file de carosses dont les propriétaires avoient été au devant de Sa Majesté & qui la suivoient. A mesure que le Roi passoit les Bourgeois rangés en haies présentoient les armes, leurs Officiers saluoient de l'esponton & du drapeau, les tambours battoient aux champs, le Peuple crioit, *vive le Roi*, *vive Frederic le Grand*, les femmes & les jeunes filles venoient répandre des fleurs sur son passage; du faîte des maisons & des fenêtres on voyoit à tout moment voler des petites couronnes de lauriers, que les citoyens & les Dames jettoient sur la voiture du Roi. Jamais je ne vis de spectacle plus beau ni plus touchant. Le faste des Cours, les Cérémonies pompeuses qui se font par ordre des Souverains en imposent souvent par un éclat éblouissant; mais ici rien n'avoit été ordonné. C'étoit l'admiration, le zèle & l'amour des sujets qui avoient tout réglé, tout préparé. La nature même agissoit & d'une manière qui faisoit honneur à l'humanité. Ces réflexions remplirent tout à

coup mon ame, & j'en fus si attendri que je ne pus retenir mes larmes, mais des larmes que la joie assaisonnoit & rendoit délicieuses. La contenance du Roi dans une occasion si solemnelle & si propre à allumer les grandes passions dans le cœur d'un Monarque, concourut même à me toucher vivement. Le contentement, la bonté, le sentiment de sa grandeur & la tendresse pour son peuple étoient peints sur son visage. Il saluoit à droite & à gauche, il disoit à la foule qui se pressoit pour le voir, *mes Enfans ne vous étouffez point, prenez garde que les chevaux ne vous blessent, qu'il ne vous arrive point de malheur!* il sourioit aux uns, il disoit un mot gracieux aux autres, enfin il acheva de rendre l'alegresse universelle.

J'avois placé mon Prince sur un des balcons du Château. Lorsque je vis le carosse du Roi s'approcher je conduisis S. A. R. sous le portail du Château. J'eus toutes les peines du monde à y parvenir tant le grand escalier étoit rempli de monde, & je pensai plus d'une fois perdre la respiration. Lorsque Sa Majesté descendit de carosse, Elle embrassa tendrement son Frère, nous fit un compliment

pliment gracieux à tous, & nous eumes la satisfaction de l'accompagner jusques dans son appartement. Ce fut alors que les Compagnies Bourgeoises firent une triple décharge de leurs fusils, & qu'elles défilèrent ensuite tambour battant & drapeaux déployés sous les fenêtres du Roi.

Il semble que les évenemens les plus grands & les plus fortunés de la vie soient toujours mêlés d'amertume, & que les Rois, au milieu de leurs succès les plus brillans, ne soient pas exempts de chagrin. A peine Sa Majesté s'étoit-Elle tranquillisée un moment dans sa chambre, qu'on vint lui annoncer que son ancien Gouverneur, M. Duhan de Jandun, se mourroit. Comme Elle avoit pour ce vieillard une tendresse extrême, fondée sur l'habitude & la reconnoissance, cette nouvelle lui causa le plus violent chagrin, & Elle voulut non seulement le voir, mais aussi lui donner la plus grande consolation qu'il pouvoit espérer encore dans ce monde, étant si près des portes du trépas, en lui présentant un Elève couronné, un Conquérant plein de modération, un Héros qui ve-

noit de donner la paix & de faire une entrée triomphale.

A six heure du soir toute la Ville étoit illuminée. Sa Majesté se remit dans son carosse accompagnée du Prince de Prusse & du Prince Henry. Mgnr. le Prince Ferdinand la suivoit immédiatement. En partant le Roi ordonna aux Pages de faire mener chez M. Duhan. Celui-ci logeoit au Werder dans une espèce de cul-de-sac, & tout ce cul-de-sac étoit illuminé par tant de lampions, qu'on avoit été obligé d'ouvrir les fenêtres de la chambre du malade pour l'empêcher d'étouffer de chaleur. C'étoit un spectacle bien touchant de voir un mourant au milieu d'une illumination brillante, entourré de Princes & d'un Roi triomphant, qui, parmi les acclamations & les cris de joie de son peuple, consoloit ce mourant, partageoit ses souffrances, & se rappelloit le néant des pompes & des grandeurs humaines. Après que S. M. eut pris le congé les plus tendre du pauvre M. Duhan, qui en effet expira le lendemain, Elle se remit dans son carosse & fit le tour de la Ville.

Je ne vous entretiendrai point des détails

tails de cette ſuperbe illumination, mais je vous en envoye la deſcription imprimée. Vous y trouverez beaucoup d'emblêmes charmans & d'inſcriptions fort ingénieuſes, dans leſquelles on a joint aux fineſſes de l'eſprit moderne les graces, la force & la briéveté de l'expreſſion des anciens; mais vous remarquerez auſſi que tout cela eſt mêlé de plaiſanteries, tantôt bonnes & tantôt mauvaiſes, comme il ne ſauroit manquer d'arriver lorsque la multitude parle & chacun en particulier. Que dites-vous, par exemple, de ce bon Bourgeois qui ayant ſans doute l'eſprit encore frappé de ſa peur paſſée, avoit fait peindre le Général Gruhn ſuivi de pluſieurs Houzards Autrichiens, tous montés ſur des écrevices, & la Ville de Berlin en perſpective avec une deviſe allemande dont le ſens étoit, *c'eſt ainſi que le Général Gruhn s'avance vers Berlin?* Et de cet autre qui ſur un grand tableau avoit fait repréſenter pluſieurs caroſſes à 6. à 4. & à 2. chevaux, des caleches, des charriots &c. fuyant à toute bride de la Capitale, & au milieu de tout cela un grand liévre qui ſuivoit auſſi, avec ces mots: *Par compagnie?* Au reſte,

Mademoiſelle, vous vous figurez aiſément quel ſuperbe effet cette illumination a dû faire dans une des plus grandes Villes de l'Europe, dont la plupart des rues ſont tirées au cordeau, & remplies de Palais & d'Hôtels magnifiques, dont les places ſont ſpacieuſes & régulières, & qui a des Ponts & des Quais fort beaux. La variété infinie des décorations de chaque maiſon, achevoit de rendre ce coup d'œil le plus frappant du monde.

Le Roi & la Cour ne rentrèrent au Château que vers dix-heures du ſoir. Je pris ce tems pour me rendre encore dans une maiſon, où je ſavois qu'une Compagnie nombreuſe de mes amis étoit invitée. En entrant dans la ſalle l'hôteſſe vint à ma rencontre, & au lieu de me nommer par mon nom elle me cria *Ah! bon ſoir, Monſieur de Vivat*, tant le *Vivat Fridericus magnus* qu'on avoit vu répété preſque dans toutes les illuminations, avoit frappé l'imagination, occupoit tous les eſprits & voloit ſur toutes les bouches!

Toute la nuit ſe paſſa en feſtins que les citoyens donnèrent chacun ſelon

ſes

ses facultés, & l'on ne cessa de tirer des coups de fusil jusqu'au grand jour.

Trois jours après le Roi donna à l'occasion de la paix une fort belle fête dans la salle de l'Opéra. C'étoit un grand bal masqué où tout le monde fut admis. La Cour & la Noblesse y furent régalés à six grandes tables, & la Bourgeoisie trouva dans les angles du Théatre & derrière les Coulisses des pyramides & des buffets garnis de pâtés, de rotis froids, de patisseries, de confitures, de vins & de liqueurs Tout ce beau bâtiment étoit illuminé en dedans par des bougies blanches & en déhors de lampions. Vis à vis de la grande façade on voyoit un édifice représentant le temple de Janus dont un guerrier armé à la Romaine fermoit les portes, & derrière ce temple on tira un magnifique feu d'artifice. On poussa le bal si avant dans la nuit, & les masques trouvèrent le vin du Roi si bon, que passant le lendemain vers l'heure du diner devant l'Opéra je vis sortir de la grande porte deux Nymphes habillées en bergères qui, après avoir trop sacrifiées à Bacchus, avoient été surprises par

le Dieu Morphée, s'étoient endormies dans les cabinets & avoient trouvé la maison fermée à leur réveil. Le Concierge entendant le bruit qu'elles faisoient pour chercher une issue, vint à leurs secours, mais eut l'impolitesse de mettre en plein midi ces belles bergères à la porte, vêtues comme elles l'étoient, & bientôt elles furent suivies d'une foule de peuple & de polissons qui les accompagnèrent de huées jusqu'au corps de garde prochain, où elles se réfugièrent.

Vous voyez, Mademoiselle, que les plus grands évenemens sont toujours accompagnés de petites avantures comiques. Je crois que cette dernière vous fera rire. Au moins m'a-t-elle beaucoup diverti en la voyant arriver sous mes yeux. Je viens de vous narrer aussi briévement qu'il m'a été possible les principales solemnités de ce jour fortuné pour les peuples Prussiens; jour le plus beau que le Roi aura peut-être de sa vie, & le plus touchant qui puisse naître pour ceux qui lui sont attachés par les sentimens du cœur. Que n'avez-vous été à Berlin, Mademoiselle; je suis per-

suadé

fuadé que vous auriez mêlé vos larmes de joie aux miennes, & mon bonheur auroit été parfait si j'avois pu le partager avec vous; car personne au monde n'est plus véritablement que moi.



LETTRE LXXI.

A M. DE STUVEN A BRUNSWICK.

à Berlin le 20. *Mars* 1746.

MOn très cher Frere. Non je ne puis vous envoyer la traduction de l'Epithalame que je viens de faire à l'occasion du mariage de M. le Colonel de W.... & de Mademoiselle de K... Dame d'Atour de S. M. la Reine Mère. C'est une pagnoterie qui roule sur une anecdote particuliére & sur un jeu de mots, au quel le nom de l'Epoux, qui signifie en notre langue *Tout prêt*, à donné lieu. Cette équivoque ne sauroit se rendre en François, & par conséquent toute traduction rendroit mes vers d'une insipidité à peine soutenable. Chemin faisant j'y ai développé une thése assez plaisante, & je soutiens que les Dames n'ayant d'autre fortune à faire que celle qui leur est offerte par le mariage, l'art de plaire devient pour elles un objet tout

tout auſſi grand que la victoire pour le Héros, la gloire & les ſuccès pour l'homme d'Etat, le Savant, &c. Je conclus de là qu'il ne faut pas prendre pour frivolité les ſoins que ſe donne une jeune Demoiſelle pour ſes atours & ſa parure, ni pour coquetterie toutes ces petites agaceries, ces coups d'œil dérobés, ces préférences accordées & repriſes, & tout ce jeu qui imite ſi bien le ſentiment, & que les belles ſavent employer ſi adroitement pour perſuader aux hommes qu'elles ont du goût pour eux. Ce même principe me ſert encore a juſtifier l'inconſtance du ſexe, & à prouver que l'Amour faiſant un établiſſement aux femmes, il eſt juſte qu'elles ſe déterminent pour le meilleur, ſans être obligées de s'en tenir à une première inclination qui peut être effacée par une ſeconde, & une centième s'il en eſt beſoin, pourvu que la dernière l'emporte par ſa valeur réelle. Vous ſentez bien que l'ironie n'eſt point épargnée dans cette pièce, & que la theſe que j'y ſoutenoit m'en fourniſſoit abondamment de la Matière. Ce fut Monſeigneur le Prince de Pruſſe qui m'en donna la première idée, & qui en a fait dépuis la Lecture au Roi à Potsdam. On prétend que S. M. en a ri & qu'Elle a daigné honorer cette bagatelle

telle de son approbation. Les plus beaux genies se plaisent quelques fois à encourager les mediocres par leurs applaudissemens. Au reste cette piéce a donné lieu à une petite histoire assez comique, que je ne puis m'empecher de vous racconter. Comme mon intention n'étoit pas de m'en faire connoître pour l'Auteur, je mis sur le titre au lieu de mon nom une Lettre de l'Alphabet que je ne vous dirai point parce qu'on peut conter les miracles sans nommer les Saints & que je ne veux pas que votre imagination travaille. Nous avons à Berlin un très honnête homme, mais qui s'est rendu célèbre par son peu d'esprit & qui sert trop souvent de plastron aux railleries de nos mauvais plaisans. Son nom commence malheureusement par la lettre sous laquelle j'avois caché le mien. Plusieurs de nos Courtisans prirent occasion de là pour le turlupiner. Ils lui firent accroire très sérieusement qu'on le soupçonnoit d'avoir écrit cette Satyre & qu'il ne manqueroit pas d'en avoir beaucoup de chagrin. Il en fut allarmé & alla trouver M. de Borcke, Ministre des Affaires Étrangères, pour lui déclarer son innocence, protestant qu'il étoit prêt à faire serment, & à le renouveller à l'article de la mort, de n'avoir jamais songé à faire cette Epithala-

thalame. Le Miniſtre lui repondit *qu'il l'en croyoit ſur ſa parole, & que tout Berlin lui rendoit aſſez de juſtice, pour être perſuadé qu'il avoit été incapable d'en écrire une ligne.* Il s'en alla fort ſatisfait & tout raſſuré. Cette petite avanture a amuſé la Cour & la Ville pendant quelques jours.

Je n'oſe preſque riſquer, mon cher St.... de vous envoyer un Exemplaire de la pièce en queſtion; je crains la ſévérité de votre jugement. Vous avez fait en ce genre des chefs d'œuvres à l'occaſion de pluſieurs mariages illuſtres célébrés à votre Cour, & le médiocre eſt toujours mauvais aux yeux de ceux qui ſavent produire du parfait. Il en eſt des ouvrages d'eſprit ainſi que des ſtatues. Comme on peut s'en paſſer, il ſemble que la plus petite bagatelle prétende à quelque choſe, mais il n'y a que l'excellent qui ſoit ſouffrable. Cependant je n'ai rien à vous réfuſer, & au hazard de ſubir votre critique voici la babiole.

LET-

LETTRE LXXII.

A M. DE M.... A HANNOVRE.

à Potsdam le 20. *May* 1746.

Enfin, mon très cher Ami, me voilà parvenu après six années de travaux, au point où j'ai aspiré d'être, c'est-à dire, à portée de pouvoir approcher de la Personne du Roi. Ne croyez pas que ce soit la vanité qui ait fait naître ce desir, ou qu'aiguillonné par une aveugle ambition, je cherche à m'approcher du trône, dont il peut partir des coups de tonnère au milieu des influences les plus bénignes qui en émanent. Non, Monsieur, c'est plutôt un motif d'humilité que d'orgueil qui m'a fait agir. J'ai cru que me dévouant aux affaires publiques, je ne pourrois faire une plus belle étude de l'art de régner, qu'aux pieds du plus grand Maître & du plus habile Monarque. Mes vœux sont satisfaits. Je vois & j'entends Fréderic. C'est mon Apol-

Apollon. Les oracles qu'il me rend ne ſont point accompagnés d'un appareil épouvantable. En m'approchant du Temple je n'entends point comme à Delphes gronder le tonnère, ni ne ſens trembler la terre ſous mes pieds, il n'y a pas dans tout le Palais de Potsdam de Prêtreſſe qui s'agite d'une manière à inſpirer l'horreur, pour rendre des déciſions vagues & équivoques. Au contraire, toutes les fois que je ſuis appellé près du Roi, j'y vole ſur les ailes du plaiſir, une joie ſecrette s'empare de mon ame, & je n'en ſors jamais ſans être charmé & inſtruit. Voici, cher Ami, comme ce bonheur m'eſt arrivé.

Dépuis que la paix de Dresde a rendu le calme aux Etats du Brandebourg, le Roi a ſixé ſon ſéjour à Potsdam, où S. M. gouverne ſes peuples du ſein de la tranquillité, & ſe livre dans les intervalles de ſes grandes occupations à un repos ſtudieux. Sa tendreſſe pour ſes aimables Frères à attiré dans cette retraite Meſſeigneurs les Princes Henry & Ferdinand. Le dernier reçut il y a quelque tems l'ordre de lever le piquet à Berlin, & de transférer ſa Cour à Potsdam, où le Roi avoit aſſigné des appartemens au

Châ-

Château à S. A. R. pour y loger dé-ſormais avec ſa ſuite. Le Prince obéit avec joie. Il accorda des penſions à tous ſes domeſtiques qui reſtèrent à Berlin, & la veille de notre départ il donna un feſtin ſuperbe ſuivi d'un grand bal à toute la Cour. Le lendemain nous partîmes pour Potsdam, où je vous avoue que je n'eus pas lieu d'être trop content du premier accueil que S. M. m'y fit, & dont juſqu'à l'heure qu'il eſt je ne puis démêler le motif, ne me rappellant point d'avoir mérité en aucun ſens la moindre mortification; mais quelques jours après, Elle me fit la grace d'adoucir dans un entretien particulier toute l'amertume dont mon cœur étoit rempli, & depuis ce moment Elle n'a ceſſé de me combler, de diſtinctions & de bontés. Non ſeulement S. M. me fait appeller ſouvent pour lui tenir compagnie, pour lui faire quelque lecture ou pour aſſiſter à ſon concert; mais j'ai auſſi l'honneur de ſouper preſque tous les ſoirs avec Elle à ſon petit couvert, ou à une eſpèce de table de confidence. Je ſuis moins flatté de cet honneur, tout grand qu'il ſoit, que charmé du plaiſir d'entendre parler le Roi & les perſonnes d'eſprit qu'il fait in-

inviter à ces ſoupers. Je doute qu'il y ait en Europe de converſation plus ſpirituelle, plus douce, plus inſtructive, ni plus animée qu'à cette table. Il ſemble que le Monarque ſe plaiſe à s'y dépouiller de la Royauté, pour ne paroître que le plus aimable des hommes; mais en revanche il a la ſatisfaction de voir tomber de notre côté le voile, dont les Courtiſans couvrent toujours leur viſage lorſqu'ils approchent de la Majeſté, qu'ils craignent de n'en pouvoir ſoutenir l'éclat éblouiſſant, ou d'en être pénétrés. Ici l'on voit un Roi qui prend l'air d'un Protecteur aimable, & des ſujets favoriſés qui marchent ſous ſes yeux, ſans ſe garantir de pied en cap par des armes défenſives. Les cœurs y ſont mutuellement à découvert, & l'eſprit n'y eſt point gêné par des entraves. On ſe met à ſouper à l'iſſue de ſon concert, la converſation s'anime, & le Roi eſt quelques fois étonné d'entendre ſonner deux heures après minuit, quand il croyoit n'avoir été qu'une heure à table.

C'eſt ainſi que nous coulons, pour ainſi dire, à l'ombre du trône, des jours ſereins & tranquilles. Puiſſe notre bonheur

heur être exempt de la viciſſitude qui accompagne toutes les choſes humaines ! Puiſſe la Providence conſerver ſurtout la ſanté précieuſe du Roi !



LET-

LETTRE LXXIII.

AU MEME.

à Potsdam le 15. *Septembre* 1747.

Vos reproches, cher Ami, me ſont bien ſenſibles, parce qu'ils paroiſſent juſtes. Oui, j'ai été près de quinze mois ſans vous écrire, mais ne croyez point que la vanité ait étouffé dans mon cœur la voix de l'amitié, & que j'oublie aux pieds du trône ceux auxquels la mienne avoit été conſacrée à ſi juſte titre. C'eſt là cependant le ſens de votre Lettre, ou du moins je crois l'y entrevoir; mais ſouffrez, Monſieur, que je vous déſabuſe en vous expoſant naïvement les motifs de mon ſilence.

Plus le Roi m'a témoigné dépuis quelque tems de bontés & de confiance, plus j'ai cru devoir reſſerrer ma correſpondance, & les liaiſons que j'ai eues dans pluſieurs pays. Je veux être comme la femme de Céſar, à l'abri même du ſoup-

çon. Vous ſavez que le Roi gouverne ſes Etats par lui-même, & vous concevez par conſéquent que le Château de Potsdam eſt un centre commun, auquel aboutiſſent tous les rayons & toutes les branches du gouvernement. J'ai fermé mon œil obſervateur. Je n'ai été attentif qu'à plaire à mon Maître, & qu'à prendre en gros des leçons de politique, ſans conſidérer les objets en détail; j'ai occupé ma plume uniquement à l'inſtruction du Prince, & je me ſuis ſevré d'un plaiſir bien ſéduiſant pour moi, qui eſt d'écrire à un Ami auſſi cher, & auſſi eſtimable que vous. Mais, il y a plus. Le Roi a daigné m'aſſocier à ſes plaiſirs & me mettre de ſes voyages. Vous ſentez qu'avec de pareilles diſtractions il ne reſte guère de tems pour vaquer à un commerce de Lettres régulier. Nous avons paſſé une partie des deux derniers Etés tantôt à Sans-Souci, tantôt à Charlottenbourg, tantôt à Orangebourg & tantôt à Rheinsberg Les Reines, les Princeſſes, les Princes & la plupart des Dames & des Cavaliers, immédiatement attachés à la Cour, ont été de ces fêtes. Partout nous avons trouvé des appartemens commodes & bien meu-

meublés, des plaiſirs préparés, des jardins ſuperbes, des bals, des illuminations, des feux d'artifices, une chère toute Royale, & du breuvage des Dieux. Le Roi a toujours été de la meilleure humeur du monde. Auſſi l'avons nous conſidéré comme le Créateur & Père de notre joye. A Rheinsberg il nous a fait repréſenter la Tragédie de Britannicus, où j'ai joué le rôle de Néron. Les autres Acteurs étoient preſque tous des Princes. S. A. R. Madame la Princeſſe Amélie a fait Agrippine avec un ſuccès merveilleux.

J'ai penſé oublier de vous dire, que nos plaiſirs ont été ſuſpendus cet Été pendant quelques ſemaines, par une cataſtrophe dont vous aurez ſans doute entendu parler. Le Roi avoit invité les Reines à Charlottenbourg pour y paſſer une quinzaine de jours. Toute la Cour s'y rendit en conſéquence, & nous étions 280. perſonnes logés au Château, y compris les femmes & les valets de chambre &c. Chaque jour devoit être marqué par quelque nouveau divertiſſement. Nous y avions ſéjourné trois jours. Il y avoit eu Comédie Françoiſe & grand ſouper. Au ſortir de table il prit envie à

S. M. la Reine régnante de rentrer en Ville & d'aller coucher au Château, pour retourner le lendemain matin à Charlottenbourg. On avoit été de la meilleure humeur du monde toute la journée, & nous eumes l'honneur d'accompagner S. M. & ses Dames jusqu'au carosse en badinant & en folâtrant, après quoi chacun se retira tranquillement. Mais un peu après deux heures du matin, je fus reveillé par le son de la trompette des Gardes du Corps qui avoient leur Corps de Garde à l'entrée de la cour du Château. Je me levai précipitamment & m'approchai de la fenêtre; mais voyant que tout étoit tranquille, je me remis au lit croyant que c'étoit la Diane qu'on sonnoit ainsi. A peine y avois-je été deux minutes que Mgnr. le Prince Ferdinand vint heurter avec violence à ma porte & me cria, *Levez-vous vîte, le Château est en feu, la Reine Mère & ma Sœur Amélie sont en danger.* Je me jettai hors du lit, & je ne pris que ma robe de chambre, nous entrâmes dans la chambre de lit de Madame la Princesse, & nous l'aidâmes à s'habiller & à se sauver. En arrivant dans la cour du Château nous vîmes un spectacle tout à fait tragi-comique. C'étoit S. M. la Reine Mère, portée sur un bran-

brancard par deux Gardes du Corps & escortée d'un côté par M. de Pannewitz, Lieutenant aux Gardes; tout habillé, botté éperonné & en supervefte, & de l'autre par M. le Baron de Pollnitz en robe de chambre, en pantoufles & en bonnet de nuit. Plusieurs valets de pied suivoient la Reine. Quelque épouvanté que je fusse, je ne pus m'empêcher de faire un éclat de rire à l'aspect d'un tel cortège; & en voyant la plus auguste Princesse du monde, en si chétif équipage, je me rappellai tout à coup les vers de Racine.

Moi, Fille, Femme, Sœur & Mère de vos Maîtres?

Dans le tems que je faisois cette réflexion mes yeux furent frappés par un nouveau coup de théatre, la scène changea en un instant, & je vis autour de moi une espèce d'image du jour du jugement. Les flammes commençoient à percer au travers des fenêtres du Château, le son lugubre des trompettes continuoit sans relâche, toutes les portes s'ouvrirent, je vis des hommes & des femmes à demi nuds sortir de tout côté comme de dessous terre. Là on voyoit une Dame d'honneur en simple juppon & pieds nuds, là un Seigneur de la Cour

en chemiſe, là un autre en ſimple robe de chambre, là une Dame qui avoit mis deux bas l'un par deſſus l'autre, & qui par conſéquent montroit une jambe à découvert. Enfin, il n'y a ſorte d'attitude, d'accoûtrement extraordinaire, & de figure groteſque qu'on ne vit paroître en ce moment. L'épouvante étoit peinte ſur tous les viſages. Chacun crioit à ſes gens, & tous les domeſtiques courroient ça & là s'entre-heurtant pour emporter les hardes & les effets de leurs Maîtres. J'étois moi-même dans un embarras très incommode. La décence & le profond reſpect dû aux perſonnes auguſtes dont j'étois environné, m'obligèrent à faire de mon mouchoir un ceinturon pour tenir ma robe de chambre bien fermée, & j'avois la mortification de voir, que mes laquais s'occupoient à ſauver les pièces de mon habillement qui m'étoient les plus néceſſaires. Enfin nous menâmes la Reine, les Princeſſes & toutes les Dames dans une ſalle à l'extrêmité de la nouvelle aile du Château, où elles étoient dans une ſûreté parfaite; après quoi nous accourûmes tous à l'endroit où l'incendie avoit commencé d'éclater, qui étoit la chambre d'audience,

dience de la Reine Mère & attenant celle ou S. M. étoit couchée. Nous trouvâmes que les flammes faisoient des progrès fort rapides, & que tout le Château étoit en danger. Je courus à pas précipités vers la Chapelle pour tâcher de la sauver, comme étant une des plus belles de l'Europe, & ornée d'un platfond peint par le célèbre Terwesten. J'eus le bonheur de venir à bout de mon dessein; mais en y allant je rencontrai le Roi qui se promenoit tranquillement sur la terrasse & qui me dit, *Eh bien! c'est un malheur, mais les ouvriers de Berlin y gagneront, pourvu que personne n'y soit blessé.*

Nous ne pumes obtenir que de foibles secours de la Ville de Charlottenbourg même; mais celle-ci étant située entre Berlin & Spandaw à distance égale, on s'y apperçut d'abord de notre détresse, & comme on crut le Roi & tout la Famille Royale en danger, le Commandant de la Capitale & celui de la forteresse de Spandaw firent battre l'allarme & tout le peuple accourut pour éteindre le feu. La grande Allée qui conduit de Berlin à Charlottenbourg fourmilloit de monde. S. A. R. Mgnr. le Marggrave Charles

arriva au grand galop, & se faisant suivre par les pompes à feu dont on faisoit aller les chevaux à toute bride. Dès que tous ces secours furent arrivés, on parvint en peu de tems à dompter l'impétuosité des flammes, & à 7 heures du matin tout fut éteint, chacun songea à retrouver ses habits & ses effets, & à se pourvoir d'un déjeuner.

Il n'y eut proprement que 3 ou 4. chambres du Château de consumées. Cependant on estima le dommage à 25 mille Ecus. Le Roi ordonna à M. de Knobelsdorff, Intendant des bâtimens, de faire rétablir le tout exactement comme les choses avoient été avant l'incendie. La Cour dina encore à Charlottenbourg, mais elle se sépara au sortir de table. Les Reines retournèrent à Berlin, & nous à Potsdam. Cependant huit jours après on se rassembla à Orangebourg chez S. A. R. Mgnr. le Prince de Prusse, où les plaisirs abondérent, ainsi qu'à Rheinsberg.

J'avois dessein de vous parler encore, cher Ami, des voyages que j'ai fait à la suite du Roi, & de vous tracer le trein de vie que j'ai mené depuis une couple d'années; mais ce sera pour une autre fois.

On

On vient m'interrompre pour me faire faire une promenade à Sans Souci, & à peine me laisse-t-on le tems de vous assurer de ma plus tendre amitié.





LETTRE LXXIV.

A MEME.

à Potsdam le 10. *d'Octobre* 1747.

JE vous ai promis, cher Ami, une petite relation de nos voyages & la voici. Je n'entre dans aucun détail. J'ai eu l'honneur de ſuivre le Roi deux années de ſuite en Siléſie, à Magdebourg & à Stettin, où S. M. a fait non ſeulement la revue de ſes troupes, mais auſſi des différens Départemens de l'Etat civil. Les voyages que les Souverains font dans les Provinces peuvent, ce me ſemble, devenir ou très utiles ou très pernicieux au bonheur des peuples. Si le Prince marche avec un cortège nombreux, s'il n'a d'autre objet que de ſatisfaire une vaine curioſité ou d'étaler un faſte oriental, la quantité de chevaux de rélais, que les habitans de la campagne ſont obligés de fournir à chaque

ſta-

ſtation, les dépences que font les Magiſtrats & les Citoyens des Villes, les diſtractions du peuple, la ceſſation de toutes ſortes de travaux, les préſents offerts, tout cela dévient à charge à la Province; mais s'il voyage avec une petite ſuite, s'il reçoit avec bonté les requêtes & les placets de ſes ſujets, s'il examine leurs plaintes, ainſi que la conduite de ſes Financiers & de ſes Tribunaux de juſtice, s'il fait des revues attentives de ſes troupes, il convertit le poiſon en remède ſalutaire; ſa préſence eſt pour lors comme celle du ſoleil qui vivifie tout, même dans les contrées les plus prés & les plus lointaines. Mes yeux ont été témoins des peines infinies que le Roi s'eſt donné pour atteindre ce but. Je conviens que rien n'eſt plus fatiguant, pour nous autres particuliers, que de voyager à la ſuite d'un Monarque auſſi actif, qui malgré les chaleurs exceſſives vole comme l'éclair, qui chemin faiſant fait à tout bout de champ la revue de quelque régiment, & ne s'arrête dans les Villes que pour examiner; mais ces fatigues ſont auſſi accompagnées de beaucoup d'agré-

grémens. On voyage avec une rapidité étonnante, à chaque lieue d'Allemagne on trouve de nouveaux relais tous prêts. Les Gentils-hommes des environs, les Officiers de la Vénerie du Canton, les habitans de la Contrée, qui ont quelque requête à présenter, les paysans qui fournissent les chevaux tout celà attend à chaque station, & l'on voit à tout moment de nouveaux visages &, pour ainsi dire, quelque nouvelle décoration. Partout on vous offre des fruits, des rafraichissemens & souvent des déjeuners, des collations. Chacun s'empresse à vous être utile ou à vous faire plaisir. Arrivé dans les Villes, vous y trouvez toute la Noblesse, tous les Présidens & les Conseillers du Roi, les Officiers, les Magistrats & les principaux Citoyens assemblés. Vous faites des connoissances nouvelles ou vous rénouvellés les anciennes, on comble de politesses & d'attentions ceux de la suite du Roi, ce ne sont que bals, que festins, & par dessus tout on apprend à connoître le fort & le foible de chaque Province. Je ne saurois assez vous dépeindre la beauté de la Silésie, du Duché de Magdebourg & de cette par-

tie de la Pomméranie qui forme les environs de Stettin. On ne sait à quel de ces pays donner la préférence. Ils fourmillent d'habitans & chacun a ses beautés particulières. La Silésie est vaste, semée de Villes & de Villages, de Châteaux & de Couvens, remplie de Manufactures, arrosée par l'Oder & diverses petites riviéres. Magdebourg fut autrefois un Archevêché. C'est tout dire. Vous savez, Monsieur, que jamais l'Eglise ne fonda ses grands établissemens dans les deserts, ni dans les contrées arides. Le sol du pays de Magdebourg & du Cercle de la Sahle, qui en fait partie, est le plus fertile de l'Allemagne. L'Elbe & la Riviére de Sahle traversent ce pays & le rendent commerçant, Stettin, qui forme un port sur la Baltique, offre le spectacle d'un commerce maritime & d'une navigation plus en grand. Toute la Noblesse ne Pomméranie y est comme condensée. Les habitans y sont gais, polis, sociables.

Ce fut dans le dernier voyage que nous fîmes à Stettin que le Roi daigna me confier la charge de Curateur de toutes ses Universités. Me voilà donc avec

cinq filles à la fois, (*) qui ſont *Halle*, *Franckfort ſur l'Oder*, *Konigsberg en Pruſſe*, *Duysbourg & Lingen*. A notre retour S. M. me nomma encore Directeur de l'Hôpital de Berlin, & dans les intervales de l'abſence ou des maladies fréquentes de Mr. le Baron de Sweërts, je me trouve encore chargé de la Direction des Spectacles. Outre cela je continue toujours à diriger les études de Mgnr. le Prince Ferdinand, & à faire auprès de S. A. R. les fonctions de Gouverneur, vous voyez, cher Ami, que je ne manque pas d'occupations.

La Curatéle des Univerſités m'obligera au premier jour à faire un tour à Halle. J'y reverrai la Demoiſelle avec laquelle j'avois deſſein il y a cinq ans de contracter des liaiſons ſous les auſpices de l'hymen, & qui n'eſt point mariée encore. Qui ſait ſi le Curateur ne ſera pas accueilli plus favorablement que le ſimple Courtiſan, & ſi je ne trouve pas moyen de rénouer ces anciens nœuds; car à vous parler franchement, la prudence

(*) Le Roi de France nomme l'Univerſité de Paris ſa fille.

dence veut, ce me ſemble, que je cherche à profiter de ma ſituation préſente pour me procurer un établiſſement ſolide. Vous ſaurez le ſuccès de tout cela en tems & lieu. J'ai honneur d'être.



LET-

LETTRE LXXV.

A M. LE COMTE DE R... LT. GEN. A POTSDAM.

à Halle le 14. Fevrier 1748.

Votre Excellence m'a donné de si fréquens témoignages de ses bontés & de son amitié, que je me croirois coupable d'ingratitude, si je différois plus long tems à lui notifier l'évenement le plus remarquable de ma vie. Il ne seroit pas juste que mon premier Protecteur fut le dernier à savoir que je me trouve dans le cas d'Alcippe.

Et que bornant le cours de ma galanterie,
J'ai dit le grand Oui, qu'enfin je me marie.
Et ce qui suit.

Je ne vous ferai pas, Monsieur, le portrait de Mademoiselle de R.... qui est la personne avec laquelle je viens de contracter cet engagement si sérieux. Le

Le tems qui s'écoule entre les promesses & la conclusion du mariage, est un tems de vertige où l'on envisage les objets d'un œil ébloui. La reconnoissance, la prévention, l'amour propre, les desirs, tout concourt à nous faire illusion, & tout homme, qui se détermine a l'hymen par son propre mouvement, ne peint jamais sa promise que d'un coloris flatteur.

Mais le mariage est très propre à faire disparoître le faux éclat de ces teintes trompeuses. Le masque tombe, la femme reste & la Beauté s'évanouit. Une fiancée passe par de véritables métamorphoses. C'étoit, aux yeux de l'Epoux, une belle chenille que la nature avoit diaprée des plus vives couleurs; un mois après les nôces elle devient chrisalide presque inanimée pour lui, & bientôt vous la voyez changer en vrai papillon. Pour éviter ce dernier inconvenient j'ai visé doublement au solide, d'abord au caractère, que je crois excellent dans Mademoiselle de R... autant qu'on peut le demêler dans une femme, & ensuite à une fortune fort honnête, qui puisse me dédommager en tout cas de tous les mécomptes, que le mariage pourroit me faire éprouver en fait d'autres agrémens.

Juf-

Jusqu'ici je jouis au moins d'une satisfaction que je n'ai pas encore sentie. Je suis aimé pour la première fois d'une femme vertueuse. A la rigueur on ne l'est hors de l'hymen tout au plus que par une coquette.

J'ai eu l'honneur de prévenir le Roi sur mon mariage: Sa Majesté a daigné non seulement y donner son consentement, mais elle veut aussi qu'outre le titre d'Époux, je porte désormais celui de Baron, dont elle vient de m'envoyer le Diplôme. Comme mes nôces sont différées jusqu'après la foire prochaine de Leipzic, où ma promise a des Capitaux à recevoir & des affaires pécuniaires à régler, j'ai résolu de revenir pendant cet intervale à Potsdam, pour offrir au Roi l'hommage de ma respectueuse reconnoissance, & vers Paques je lui demanderai la permission de retourner à Halle, pour y consommer mon mariage. J'espère de trouver votre Excellence auprès de la personne de Sa Majesté, & je serai très flatté de pouvoir lui témoigner mon attachement & mon respect ayant l'honneur d'être.

LET-

LETTRE LXXVI.

A S. A. R. MONSEIGNEUR LE PRINCE FERDINAND A POTSDAM.

à Halle le 12. *de May* 1748.

MONSEIGNEUR,

Votre Altesse Royale a pensé perdre un Gouverneur qu'elle honore de sa confiance, & un Serviteur qui lui est très respectueusement attaché, plus encore par les sentimens de son cœur que par le devoir de son emploi. Oui, Monseigneur, j'ai pensé mourir à Leipzic où je m'étois rendu de Halle, pour voir la Cour de S. M. le Roi de Pologne & le tourbillon de la foire. Leurs Majestés Polonoises, leurs Altesses Royales, Monseigneur le Prince & Madame la Princesse Royale, Mr. le Comte de Bruhl & tous les autres Courtisans m'ont honoré d'un

d'un accueil très gracieux & très favorables ; mais je n'ai pu jouir presque qu'un instant de leurs bontés, ayant été attaqué, deux jours après avoir été présenté à la Cour d'une fièvre violente, dont j'avois porté le principe & la cause déjà depuis long tems dans mon estomac. Un débordement prodigieux de bile m'a sauvé cette fois-ci. J'ai pu me transporter à Halle, je suis hors de danger, mais je me trouve encore fort foible, & ne me remets que très lentement. Avec des dispositions si peu décentes pour un jour de nôces, je récule la conclusion de mon mariage tant que je peux, & je crois qu'il se passera encore près d'un mois, avant que je puisse rejoindre Votre Altesse Royale soit à Berlin, soit à Potsdam.

La Lettre, Monseigneur, que vous m'avez fait la grace de m'écrire, fait honneur à votre esprit autant qu'à votre cœur. J'en ai été si charmé que je lui dois en partie ma guérison ; car le plaisir est le meilleur de tous les remèdes. J'ai été touché sur tout des regrets si naturellement exprimés, que vous donnés à mon absence, & du desir que vous témoignés de vous occuper utilement jusqu'à

qu'à mon retour. Vous voulez travailler par manière d'exercice à vous rendre habile en l'art de bien écrire, & vous me demandez quelques propositions pour les amplifier sur les règles de rhétorique que je vous ai tracées, & pour en faire de petites dissertations. Comme j'approuve fort cette idée, je m'empresse à satisfaire à vos desirs, & je vous propose les Aphorismes suivans, parmi lesquels Votre Altesse Royale pourra choisir & en faire la matière des ses travaux.

1.

Une pièce d'Eloquence doit être faite sur les régles de l'art, mais l'art même doit y être caché.

2.

L'Esprit qu'on veut avoir, ne vaut jamais l'esprit qu'on a.

3.

Comme il faut savoir vivre avec tout le monde, on doit permettre à un homme de n'avoir point d'esprit, pourvu qu'il ne

ne veuille pas nous faire accroire qu'il en a.

4.

Les fous heureux ne femblent pas avoir befoin de fageffe.

5.

Les Grands Princes font deftinés à paffer leur vie à la Cour, à l'Armée & dans le Cabinet. Quels font les talens qui leur font néceffaires pour réuffir dans chacune de ces pofitions?

6.

L'Humanité eft la première vertu des Rois.

7.

„ . . . . L'embonpoint du troupeau.
„ Fait du berger l'éloge le plus beau.

8.

„ Le Berger fage écartera les loups,
„ Plus par fes foins encore que par fes
coups

9. Quel-

9.

Quelle eſt la paſſion qui dégrade le plus les Grands Princes?

10.

Le vieux proverbe, dis moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es, eſt fort applicable à la ſociété que choiſiſſent les Souverains,

11.

Chaque vertu porte avec ſoi ſa récompence, & chaque vice ſon châtiment.

12.

Les arts & les ſciences étendent les lumières, adouciſſent le caractère, épurent les mœurs & contribuent ainſi au bonheur des humains.

Votre Alteſſe Royale trouvera dans ces petites Thèſes le fond de pluſieurs maximes, dont j'ai eu ſouvent l'honneur de l'entretenir dans nos converſations. Si vous voulez, Monſeigneur, en faire l'ob-

l'objet de vos dissertations, vous en retirerez un double avantage. Vous vous fortifierez dans l'art de vous bien exprimer, & en cherchant les motifs & les raisons pour prouver vos Théses soit par le raisonnement, soit par les exemples, vous trouverez chemin faisant une foule d'argumens pour faire le bien, & pour fuir le mal, qui feront d'autant plus d'impression sur votre ame, que vous les devrez à vos propres recherches, & qu'ils vous seront fournis par la vérité même. Les leçons de sagesse présentées par un Gouverneur, toujours soupçonné de sermonner par devoir & par état, font des traces moins profondes dans le cœur de leurs éleves, que les maximes que ceux ci découvrent d'eux mêmes. Je sai, Monseigneur, que la Providence divine vous à doué d'un génie capable de concevoir le bien, & d'un cœur tout disposé à le suivre lorsque vous l'avez conçu. Avec ces dispositions daignez juger, Monseigneur, de quelles espérances je me sens flatté, & combien vous devez être cher à mon cœur. Je n'en dis pas d'avantage à Votre Altesse Royale sur ce chapitre. Les vérités que j'ajouterois ici pourroient prendre l'air
de

de flatteries, & l'adulation me convien-droit moins qu'à tout autre. Je dois à Votre Alteſſe Royale du reſpect par ſa naiſſance & ſon rang; mais mon amour ne lui eſt conſacré que pour ſes vertus, ſes talens & ſes qualités perſonnelles. Continuez donc, Monſeigneur, à rendre cet amour éternel dans mon cœur & honorez-moi toujours de ces bontés & de cette confiance que je mérite par le zéle, l'attachement & le profond reſpect avec leſquels j'aurai l'honneur d'être juſqu'au tombeau.





LETTRE LXXVII.

A MA SOEUR DE BRÖMBSEN A LUBECK.

à Potsdam le 1. Juillet 1748.

Enfin, ma très chère Sœur, me voilà marié tout aussi bien que vous. Ne croyez pas même que vous le soyez plus *canoniquement*, quoi que vous ayez épousé un gros *Chanoine du Chapitre Impérial de Lubeck*. Je suis mari, & très mari, mais non pas dans le goût de George Dandin, Dieu merci jusqu'à présent. J'ai séjourné encore trois semaines après mes nôces à Halle pour m'y remettre tranquillement de la terrible maladie que j'avois essuyée à Leipzick. J'ai même été obligé d'en agir dans les commencemens de mon mariage, vis à vis de ma femme, comme les fidelles doivent user des biens de ce monde, c'est à dire, comme ne les possédant point. A la fin nous sommes arrivés heureusement à Berlin, où j'ai laissé

laissé ma nouvelle Epouse dans un joli appartement qu'on avoit préparé pour nous, & entre les mains de deux Dames qui logent dans la même maison & qui sont beaucoup de mes amies. Quand à moi, je n'ai eu rien de plus pressé que de retourner à Potsdam pour y faire ma cour au Roi. S. M. a reçu mes hommages avec toutes les marques de bonté & m'a comble de faveurs. J'ai l'honneur de diner & de souper presque tous les jours avec elle à Sans-Souci, & j'apprends que je continuerai cet Eté à être de tous ses voyages. De cette manière mon mariage n'aura rien de cette uniformité matrimoniale, qui le rend si languissant lorsque les Epoux sont obligés de vivre constamment ensemble, comme deux tourterelles dans une cage. A chaque retour d'une course, ma femme aura pour moi les graces de la nouveauté. C'est une espèce d'œconomie forcée du plaisir, qui le fera durer longtems. Vers l'Automne prochaine je compte cependant de faire un séjour de quelques semaines à Berlin, pour aller occuper un magnifique hôtel que je viens d'y achêter. Il est situé dans la belle rue nommée *la Wilhelms-Strasze*, & il a été

occupé jusqu'ici par S. Ex. M. le Comte de Keyserlinck, Ministre de Russie. Cette Maison est charmante & presque toute neuve. Il y a un beau Corps de logis, deux ailes spacieuses, & un pavillon au bout de chaque aile; quatre cours de différentes grandeurs, écuries pour vingt chevaux, remises, caves voûtées &c. Les appartemens, au nombre de 40. pièces, sont spacieux, bien distribués, assez exhaussés & fort réguliers. Le jardin est immense & environné d'une haute muraille de briques, sa vue donne sur le Parc du Roi; mais il n'est pas encore planté. C'est une vraie sablonnière informe. On est occupé actuellement à applanir & à améliorer le terrein. J'en ai fait lever le plan, & je m'amuse à y tracer un dessein que j'espère de faire exécuter vers le mois d'Octobre prochain.

Pardonnez, ma très chere Sœur, si je vous entretiens de ces petits objets domestiques, mais comme je sai l'intérèt que vous prenez à tout ce qui m'arrive, je me flatte que ces détails ne vous ennuyeront point. Je les abrége tant que je peux, & je vous parlerai une autre fois de matières plus graves ou plus amusantes.

Em-

Embraſſez mon cher beau Frère, que je ſuis impatient de connoître perſonnellement. Dès que je ſerai arrangé dans ma nouvelle demeure, je vous invite de venir à Berlin & de paſſer quelque tems ſous mon toît. Adieu, ma chère Sœur.



LETTRE LXXVIII.

A MA SOEUR LA BARONNE DE MANNTEUFFEL A LEUWARDE.

à Berlin le 20. *Mars* 1749.

MA CHÈRE SOEUR.

Les filles & les garçons sont placés dans le monde comme les vases & les couvercles d'argile dans la boutique du potier. C'est un hazard dans quelles mains les uns & les autres tomberont, & de quel côté ils seront employés. Dès qu'un couvercle s'ajuste sur un vase, les voilà zeste enlevés l'un & l'autre. Ma chère Sophie, qui l'auroit cru que vous seriez la femme d'un Officier, & que le sort vous conduiroit avec vôtre mari en Hollande? Tout le monde me dit que vous avez fait un choix judicieux; que M. votre Epoux est un Cavalier d'un mérite distingué, Neveu du célèbre Com-

te

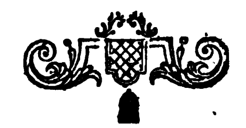
te de Manneuffel, Miniſtre d'Etat du Roi de Pologne, qui demeure à Leipzick, & qui a fait tant d'honneur aux Lettres; qu'il a ſervi avec diſtinction dans les troupes de Saxe, & qu'il s'eſt avancé depuis juſqu'au grade de Major dans celles de la République des Provinces-Unies; qu'il a d'ailleurs un père & des bien-fonds en Pologne; qu'il eſt jeune encore & d'une figure agréable, &c. Voilà beaucoup de belles qualités, qui juſtifient non ſeulement la réſolution que vous avez priſe de quitter votre patrie & de ſortir du ſein de votre famille, mais qui vous préſagent auſſi un avenir heureux. Puiſſe l'évenement vérifier ces préſages! Puiſſe la fortune la plus brillante vous attendre en Hollande. Puiſſent vos jours être filés long tems d'or & de ſoie par les mains des Parques! Et puiſſiez-vous enfin voir une poſtérité qui faſſe toute la conſolation de votre vieilleſſe!

Vous ſavez que dans un un âge aſſez tendre j'ai ſéjourné près de trois ans à Leyde. J'y ai appris avec facilité la Langue du pays, & les premières impreſſions des mœurs, de la façon de penſer & des plaiſirs de la Hollande, ont laiſſé des traces profondes dans mon ame. Je m'accommo-

derois fort bien de la vie de ce pays. La Haye, Utrecht, & même Leuwarde, surtout lorsque Mgnr. le Prince d'Orange y tenoit sa Cour, faisoient des séjours charmans. J'espère que vous ne vous y plairez pas moins, & que votre douceur sympatisera avec le flegme des habitans de ces contrées aquatiques.

Donnez-moi le plus souvent que vous pourrez de vos nouvelles. Vous connoissez le tendre intérêt que je prends à tout ce qui vous arrive. Ma femme vous embrasse. Elle se prépare à me donner dans quelques mois une nouvelle qualité... Ne vous allarmés point. Ce sera celle de Père.

Je suis &c.



LET-

LETTRE LXXIX.

A M. DE STUVEN A BRUNSWICK.

à Breitenheyn le 5. *Septembre* 1750.

Vous ne faviez donc pas, mon cher Stuven, que j'ai paffé prefque tout l'Eté dans le pays d'Altenbourg en Saxe, à une terre charmante qui appartient à Madm. de S... Sœur de ma femme? C'eft là que je viens de recevoir cette aimable Lettre que vous m'aviez adreffée à Berlin. Ne croyez pas que je fois refté les bras croifés à la campagne. Non, j'ai commencé par y finir un procés que ma femme & ma Belle-Sœur avoient eu dépuis plus de vingt ans avec des parens très éloignés, & qui, à bien confiderer les chofes, ne l'étoient pas même, quoi qu'ils fondaffent fur cette parenté des prétentions chimériques. Enfin, après avoir obtenu 9. fentences uniformes, & toutes favorables, nous avons été mis en poffeffion des belles-terres de Treben &

de Hasselbach. Dès le moment que j'ai vu cette grande affaire heureusement terminée, j'ai travaillé à séparer tous les biens de ma femme d'avec ceux de ma Belle-Sœur, qui a conservé la terre de Breitenheyn tandis que j'ai fait l'acquisition de celles de Treben & de Hasselbach. Ces terres sont d'un très bon rapport & situées dans une contrée délicieuse; mais tous les bâtimens y sont tombés en ruine, surtout le Château. Je prévois qu'il m'en coûtera beaucoup pour rétablir & pour meubler.

A peine avois-je réglé ces divers intérêts que ma femme accoucha d'une fille que tout le monde trouve fort jolie, & que les yeux paternels regardent comme une petite merveille. La Mere n'étoit pas encore relevée de couche, que j'appris l'arrivée de la Cour de Saxe-Gotha à Altenbourg pour y tenir les Etats, usage qui se renouvelle tous les quatre ans. En qualité de nouveau Vassal je crus devoir me rendre en cette Ville, qui n'est distante qu'à trois lieues de Breitenheyn. Je n'eus pas sujet de m'en répentir, car Son Altesse Sérénissime, Madame la Duchesse de Gotha, une des plus spirituelles & des plus gracieuses Princesses d'Alle-

lemagne me combla de bontés & de distinctions. Mgnr. le Duc me donna l'investiture de mes terres avec toutes les solemnités usitées en pareille occasion. J'ai eu l'honneur d'y saluer le Prince Héréditaire qui est revenu tout récemment de Paris, & qui a rapporté de ses voyages mille qualités essentielles avec beaucoup d'agrémens. La présence du jeune Duc de Weimar, qu'on éleve à cette Cour, concouroit à la rendre brillante.

Enfin, me voilà revenu à Breitenheyn où je me propose de rester jusqu'au commencement du mois de Novembre. Je fais de tems à autre une petite excursion à Treben pour y régler, du moins en gros, tous les arrangemens nécessaires. Si vous persistez dans la résolution de faire un tour à Leipzick pendant la foire, je vous prie de venir passer quelques jours avec nous autres campagnards. Vous n'aurez que quatre petites lieues de chemin à faire, & peut-être qu'au sortir d'une Cour la vie champêtre vous amusera par sa nouveauté.

Vous me demandez enfin une description du fameux Caroussel qui s'est fait à Berlin. Mais hélas! je n'ai pu en être

spectateur. Villars ne sauroit être partout. Des affaires de la dernière importance me retenoient au pays d'Altenbourg. Voici à peu près ce qu'on vient de me marquer de cette fête brillante. La course s'est faite à la grande place de parade, nommée autrement le Jardin du Roi, qui a été décorée pour cet usage avec toute la magnificence & tout le goût possibles. Vis à vis de la grande entrée du Cirque on avoit construit une vaste Tribune pour le Roi, les Reines, les Princes & Princesses & leur suite; au dessous de cette Tribune on en voyoit une moins grande & moins élevée pour S. A. R. Madame la Princesse Amelie, nommée pour distribuer les prix & pour les quatre Juges du Camp. Des deux côtés on avoit pratiqué des loges très spacieuses pour la Noblesse, & des gradins en forme d'Amphithéatre pour la Bourgeoisie. Tout le Cirque étoit illuminé superbement par des milliers de lampions de diverses couleurs. Les Chevaliers étoient partagés en quatre Quadrilles, dont la première représentoit les *Romains*, la seconde les *Carthaginois*, la troisième les *Grecs*, & la quatrième les *Persans*. Chaque Quadrille avoit son

Chef,

Chef, & ces Chefs étoient Messeigneurs les Princes de *Prusse*, *Henry*, *Ferdinand* & Marckgrave *Charles*. Seize Chevaliers suivoient chaque Chef. Les Chefs de Quadrille étoient précédés par un très grand nombre de Domestiques travestis, de chevaux de main & d'un chœur de musique analogue à chaque Nation. On m'assure que la magnificence, tant des Chefs de Quadrille que des Chevaliers & de leur Cortége, étoit inexprimable, qu'on ne voyoit reluire de tout côté que l'argent, l'or, les diamans & les pierres précieuses de diverses couleurs, & que jamais on n'a vu un plus beau coup d'œil. Toute cette illustre troupe s'étoit assemblée aux Ecuries du Roi, dans la grande Rue, d'où elle partit à la clarté des flambeaux en passant par devant le Château, les Arcades & la Franchise pour arriver au Cirque. Lorsque tout fut rangé on donna le signal pour la Course, & les Chevaliers aussi bien que leurs Chefs se disputèrent le prix en prenant des bagues de leurs lances, & des têtes du javelot, de l'épée & du pistolet. Trois Maréchaux, Mrs. de Schwerin, de Kalckstein & de Keyth, & M. d'Arnimb, Ministre d'Etat, adjugeoient ces prix,

 que

que Madame la Princeſſe Amélie diſtribuoit. On dit qu'elle étoit d'une beauté éblouiſſante, que ſon habillement de drap d'argent, orné de brillans rélevoit cet éclat naturel & qu'on l'eut priſe pour une Divinité. Quatre Dames d'honneur également vêtues en moire d'argent formoient ſon cortége. Monſieur de Voltaire qui aſſiſta à cette brillante fête en fut ſi charmé, qu'il fit ces quatre vers par impromptu, & les préſenta à ſon Alteſſe Royale.

Jamais, dans la Gréce & dans Rome,
On ne vit de tels jeux ni de plus dignes prix.
J'ai vu les Fils de Mars, ſous les traits de Paris,
Et Vénus qui donnoit la pomme.

Le Roi trouva ce Spectacle ſi magnifique que Sa Majeſté en demanda la répétition le lendemain à l'iſſue du diner, pour voir quel effet il feroit au grand jour. Les Princes & les Chevaliers s'y prêterent avec joie, & les Spectateurs ont été indécis ſur la préférence du premier ou du ſecond jour, & ſi ce Carouſſel avoit été plus éclatant de jour ou à la lumiére.

Mais

Mais tandis que je m'amuſe à vous faire ce rapport, que j'ai extrait de diverſes Lettres, je reçois une ample deſcription imprimée de cette brillante fête, qui ſort de la plume de Mr. le Baron de Pollnitz. Je ne puis mieux faire que de vous l'envoyer. Vous y trouverez tous les détails dont vous êtes curieux.

Hatez-vous, mon cher Frère, de venir dans nos contrées ſi vous voulez voir un Courtiſan métamorphoſé en Cultivateur.



LET-



LETTRE LXXX.

A M. LE C. D'A*** A D***.

à Berlin le ... May 1751.

MONSIEUR,

FEu M. Desmaizeaux, qui avoit connu personnellement presque tous les Gens de Lettres célèbres du siécle de Louïs XIV. me parla un jour avec ravissement de l'union qui a subsisté entre ces illustres savans, & me raconta parmi plusieurs anecdotes curieuses que Pierre & Thomas Corneille, Racine, Chapelle, Moliére, Patru, la Fontaine, la Bruière, & quelques autres Auteurs de ce mérite, avoient formé entre eux une liaison d'amitié, fondée sur une admiration réciproque. Ces hommes rares vivoient en société, & faisoient plus d'une fois par semaine des soupers délicieux, qui avoient moins pour objet les plaisirs de

de la table que ceux de la conversation. Les propos agréables & instructifs qui s'y tenoient, auroient je crois mieux mérités d'être écrits, que ceux du banquet des sept sages de la Gréce, rapportés par Plutarque dans sa Morale, ou que les Discours de table du bienheureux Luther. Moliére, qui étoit un des plus aisés de cette illustre troupe, régaloit le plus souvent, surtout à une maison de campagne qu'il avoit près de Paris sur les bords de la Seine. Ses aimables Convives connoissoient trop la volupté pour la faire fuir de leurs festins en y introduisant la débauche; cependant Bacchus prêtoit quelques fois la main au Dieu du Génie pour animer la conversation. Dans un de ces soupers champêtres M. Moliére se sentant fort fatigué, remit ses fonctions d'hôte à M. Chapelle & se retira de bonne heure. Chapelle fit tout ce qu'il put pour rappeller la joye, il faisoit pétiller le vin de Champagne, pour mieux faire pétiller l'esprit des Conviez. On se mit à parler moralités. On disserta sur le néant des plaisirs de ce monde, & l'on exagera le bonheur de passer à l'immortalité par des actions singuliéres. Quelqu'un de la Compagnie s'avisa de di-

re „ Mais, Meſſieurs, puiſque cette vie „ eſt ſi peu de choſe, je crois que nous „ ne ſaurions en terminer le cours d'une „ manière plus éclatante qu'en nous jettant tous dans la riviére la tête première & en nous noyant de compagnie. Un trait auſſi extraordinaire „ portera notre nom & notre gloire juſqu'à la poſtérité la plus reculée. L'effet de la liqueur traitreſſe faiſoit goûter cette propoſition extravagante, & on réſolut d'aller au bout du jardin, immoler à la Seine les hommes les plus rares du ſiécle. L'affaire devint ſérieuſe & on s'y engagea ſolemnellement, en ſe mettant en devoir de l'exécuter. Un vieux valet imbécile, mais ſobre, ſauva la vie à tous ces grands génies. Il entendit le projet, il en eut horreur & alla réveiller ſon Maître. Moliére deſcendit dans la ſalle à manger, & fut auſſitôt invité par ſes Convives à participer à l'immortalité en ſe noyant. Il n'eut garde de heurter de front leur enthouſiaſme en s'oppoſant à leur deſſein, mais il leur dit; „ mes amis, j'approuve fort votre idée, „ & je ſuis prêt à me dévouer avec vous „ à une mort auſſi glorieuſe; mais je ne „ voudrois pas m'y livrer au ſortir d'un „ ſou-

„ ſouper; la poſtérité pourroit nous
„ ſoupçonner d'avoir pris une auſſi bel-
„ le réſolution dans l'ivreſſe, mais nous
„ écarterons ce ſoupçon & notre action
„ en ſera bien plus éclatante, ſi nous la
„ remettons juſqu'à demain matin, où
„ nous la ferons du plus grand ſang froid
„ du monde. Toute la docte troupe
applaudit à ce diſcours, chacun ſe mit
dans ſon lit, dans la ferme réſolution de
ſe jetter dans la riviére le lendemain matin.
Moliére ſeul reſta levé, mais lorſqu'un
tranquille ſommeil eut diſſipé les
vapeurs du vin, chacun frémit à ſon réveil
du danger que toute la Compagnie
avoit couru la veille, & de la perte irréparable
que la République des Lettres
avoit été ſur le point de faire.

Je ne vous rapporte, Monſieur, cette
anecdote, que pour vous rappeller
l'idée de cette union charmante, dans
laquelle vivoient les grands hommes de
Lettres du ſiécle de Louis XIV. union
qui leur devenoit profitable à tous par
les lumiéres qu'ils s'entrecommuniquoient
mutuellement, & par les inſtructions
que chacun retiroit en particulier de la
converſation générale.

Vous ne remarquez pas non plus que
ces

ces vraiment grands génies se soient entredéchirés dans leurs écrits. Au contraire leurs ouvrages fourmillent de traits d'une admiration réciproque, & ces suffrages étoient justes, sincéres & utiles pour l'encouragement. Ils excitoient l'émulation de ceux qui cultivoient avec le plus brillant succès les arts & les sciences. Boileau, la Bruiére, & quelques beaux Esprits ont attaqué, j'en conviens, les Cottins & les auteurs de cette espèce; mais ces auteurs étoient véritablement de plats écrivains qui méritoient la critique. C'étoit arracher l'ivraie qui se mêloit parmi le bon froment, & qui auroit pu en corrompre la pureté & le goût, si on lui eut donné le tems de monter en graine. Malgré cette réflexion je suis encore indécis si je dois applaudir ou blâmer Boileau de s'être rendu le fléau des mauvais auteurs. On peut envisager les choses de ce monde sous des faces si différentes. La critique est d'une utilité infinie dans la République des Lettres. Sans elle nous serions submergés par un torrent de livres pitoyables, surtout depuis que l'imprimerie donne tant de facilité aux sots de produire leurs pensées

au

au grand jour; mais elle a aussi de terribles inconvéniens, en ce qu'elle décourage les talens & étouffe, dans plusieurs jeunes auteurs timides & modestes, le germe d'un grand génie qui étoit caché en eux, qui craint de pousser & d'exposer ses fleurs & ses fruits à l'âpreté des Aquilons de la Censure. J'entrevois dans le procédés de M. Despreaux moins de desir de corriger utilement, que d'envie de nuire & de paroître un satyrique formidable. Les auteurs & les ouvrages qu'il a attaqués sont de telle nature qu'ils seroient tombés deux-mêmes dans l'abyme de l'oubli. Personne ne les lit aujourd'hui, ils ne se trouvent plus ni dans les Cabinets des savans, ni même dans les magazins des Libraires; nous ne les connoissons que par M. Despreaux même. Mais il y a plus. Les ouvrages les plus médiocres ne laissent pas que d'avoir encore une double utilité. Ils font valoir par la comparaison le mérite des livres excellens, & comme le nombre de ces derniers est si petit, qu'un homme qui aime la lecture, les a achevé bientôt; ces ouvrages médiocres servent au moins à remplir le vuide du reste de son

son loisir ; & au surplus, on a beau dire, quelque mauvais que soit un livre, on ne perd pas tout son tems à le lire, il y a toujours quelque chose à y apprendre.

Aujourd'hui l'auteur le plus habile doit trembler en mettant un ouvrage au jour. Il n'est pas seulement livré à l'incertitude de l'approbation ou du blâme du Public, son juge naturel, mais aussi à l'examen d'un tribunal subalterne & fort suspect, c'est-à-dire, à celui de tous les Journalistes. Leurs sentences sont rarement uniformes, & comme la vérité l'est toujours, on peut juger d'abord qu'elles sont souvent injustes. La plupart de ces Journeaux ne sont pas écrits d'ailleurs par les premiers génies du siécle, ni par des hommes qui auroient réussi à faire un excellent livre de leur propre chef. Ils jugent cependant d'un ton décisif, en vrais Dictateurs, & avec une témérité surprenante de toutes les productions possibles dans chaque genre de Littérature. La même tête, & souvent une tête très médiocre, fait le procès à un Ouvrage de Métaphysique, d'Anatomie, de Médecine, de Navigation, de Poésie, de Théo-

Théologie, de Jurisprudence, de Théatre &c. &c. Que peut-on attendre de pareilles décisions? Rien de plus que de celles des Gazettiers, qui, au lieu de rapporter simplement les faits, sans les mêler de leurs réflexions, jugent de leur pleine autorité des travaux des Cabinets de l'Europe, détruisent ou créent des armées, & les commandent comme Généraux en Chef. A Dieu ne plaise néanmoins que je méprise tous les Journeaux. Au contraire il y en a (mais le nombre en est fort petit) dont je respecte les décisions, & dont les lumières m'instruisent. Je ne blâme jamais que l'abus des choses.

Mais ce qui me choque bien plus encore que les critiques des Journalistes, qui, au bout du compte s'érigent en juges par état, ce sont, Monsieur, ces querelles indécentes qui s'allument quelques fois entre des hommes d'un mérite distingué, au grand scandale du Public & à la honte de l'esprit humain. On a beau dire, ce n'est jamais l'amour de la vérité, mais l'amour propre, l'envie de briller, de faire du bruit dans le monde, la jalousie & d'autres motifs tout aussi bas, qui forment les

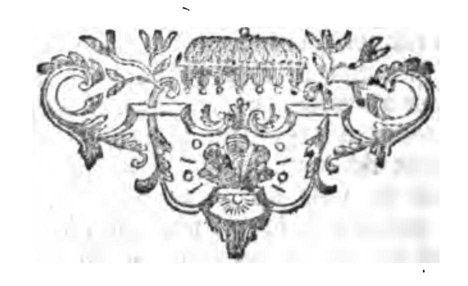
four-

ſources véritables de ces ſortes de diſputes. Les adverſaires ſe provoquent à un combat ſingulier, non pas en champ clos, mais aux yeux de l'Europe entière. Plus ils ſont habiles, plus ils ont de l'eſprit & de la réputation, plus ils ſont acharnés à s'égorger, plus ils ſe portent des coups dangereux. Malheur ſur tout ſi la raillerie mordante, la cauſticité, le perſifflage s'en mêle. Tous les traits en ſont trempés dans un venin dont celui qui en eſt bleſſé ne guérit jamais. Il en eſt d'ailleurs de la raillerie odieuſe comme des injures. Elles ne prouvérent jamais rien, & l'on peut hardiment ſe perſuader que celui qui les emploie a toujours tort pour le fond de l'affaire en queſtion. Vous êtes heureux, Monſieur, & vous mérités de l'être. Vos ouvrages n'eſſuyent point de critique injuſte, & vous vivez en paix avec tous vos Confrères en Apollon. En voici la raiſon. Tout ce que vous produiſez eſt marqué au coin du bon & du beau, & vous mépriſez trop ceux qui ont voulu autrefois vous attaquer pour leur répondre, La première de ces maximes eſt admirable; mais il n'eſt pas permis à tout le monde d'aller

ler à Corinthe; la seconde, au contraire, quoi que fort sage dans le fond, ne laisse pas que d'avoir des inconvéniens. Nous sommes environnés d'Amis, de Cliens, de Serviteurs; nous croyons que quand ceux ci entendent nos raisons & nous approuvent, quand tout est tranquille autour de nous, que le bruit a cessé partout. Nous nous trompons souvent. La critique s'étend au loin, elle embrasse l'Europe entière. Si nous ne la faisons pas taire, nous courons risque de passer pour des sots à trois pas de chez nous.

Avec de pareils inconvéniens quel sera l'honnête homme qui voudra désormais risquer d'écrire. C'est le métier le plus glorieux de tous qu'il faudra abandonner à des gens qui n'ont point de nom à perdre, à des esprits mercenaires que l'intérêt dédommage de la réputation. Quand je vois les choses qui arrivent sous nos yeux, je suis souvent fâché de savoir lire & écrire; car, passez à mon indignation la bassesse des termes, nous faisons ici & ailleurs la Littérature comme des porte-faix, & nous avilissons notre état. Restons, Monsieur, toujours unis au milieu de ce tumulte & de cette

dépravation. Tâchons de rétablir le ſiécle de Louis XIV. ſi ce n'eſt par le mérite même de nos Ouvrages, que ce ſoit au moins par notre harmonie, notre amitié, & la ſageſſe de nos procédés les uns envers les autres. Il ne m'en coûtera rien d'en agir ainſi vis à vis de vous, car je ſuis rempli d'eſtime & d'admiration pour vos talens, ainſi que d'amitié & d'attachement pour votre perſonne. Concluez delà à quel point j'ai l'honneur d'être.



LET-

LETTRE LXXXI.

A MADAME DE S*** A SA TERRE DE B***.

à Berlin le 1. *Juillet* 1752.

MADAME,

Les fatigues des plaiſirs m'ont mis ſûr les dents: j'en ſuis accablé. Permettez-moi de venir pour 7. à 8. jours à B... me mettre en quartier de rafraichiſſement. Il a fait des chaleurs exceſſives pendant tout le tems des fêtes, qui ſe ſont données ici à l'occaſion du mariage de S. A. R. Mgnr. le Prince *Henry*, Frére puîné du Roi & de Madame la Princeſſe *Wilhelmine* de Heſſe-Caſſel, Fille du Prince Maximilien. Vous me demandez, Madame, une deſcription de ces fêtes, mais il m'eſt impoſſible de vous ſatisfaire aujourd'hui. Je me ſens trop fatigué pour écrire quelque

chofe de raifonnable. La plume me tombe des mains. Tout ce que je puis faire pour votre fervice, c'eft de vous crayonner une Efquiffe de ces folemnités, qui fe reffemblent toutes, comme vous favez, pour le fond, me refervant de vous en raconter les détails lorfque j'aurai l'honneur de vous faire ma cour à B.... J'efpére que votre impatience fe contentera en attendant des petites anecdotes fuivantes.

Vous favez que les trois Frères du Roi vivent dans une union cordiale qui fait leurs délices, & la confolation de ceux qui ont le bonheur de les approcher. Vous n'ignorez pas non plus que Mgnr. le Prince Henry a fait, il y a quelques mois, avec une petite fuite un voyage dans l'Empire, qu'il s'eft arrêté une quinzaine de jours à Caffel, où il a pu dire avec Céfar, *je fuis venu, j'ai vu & j'ai vaincu.* Ce n'eft pas là, foit dit par paranthéfe, tout ce qu'il a de commun avec ce Héros. Les promeffes de mariage y ayant été faites, Mgnr. le Prince revint à Berlin & fe plut à décrier la beauté & les agrémens de fon illuftre Promife. Le portrait au moins qu'il en faifoit, n'étoit pas capable de trop pré-

prévenir en sa faveur. Le Roi, curieux de se former une idée de la figure de cette Princesse, fit venir en secret son portrait de Cassel. Il sembloit que le Prince & le Peintre se fussent donnés le mot pour tromper tout le monde; car ce portrait étoit honnêtement maussade. Après que S. M. l'eut considéré pendant quelques jours, elle en fit présent au Prince qui le plaça sur sa table. Le lendemain Mgnr. le Prince de Prusse, Connoisseur & Artiste en peinture lui même, étant entré chez son Frère, remarqua le portrait & demanda ce que c'étoit? Mgnr. le Prince Henry répondit: *C'est un portrait de fantaisie que je viens d'acheter . . . Vous avez fait là l'acquisition d'une grande laidron*, repliqua le Prince de Prusse, & on parla d'autres matières. Quelques jours après il rentra de nouveau chez son Frère & lui dit, *le Roi m'a raconté qu'il venoit de vous donner le Portrait de votre Promise. Pourquoi m'en faites-vous mystère? Eh, Monsieur le difficile*, répondit le Prince Henri, *vous l'avez vu & vous trouvez que c'est celui d'une laidron*. Le Prince de Prusse resta tout interdit, & il fut confirmé, aussi bien que nous tous, dans la prévention que chaçun avoit contre

les charmes de la Princeſſe, d'autant plus que tous les Cavaliers de la ſuite du Prince Henry gardoient à cet égard un ſilence fort ſuſpect.

Enfin, lorſque le tems fixé pour la célébration du mariage fut arrivé, le Roi envoya à Magdebourg Mr. le Comte de Kameken, Capitaine du Château, à la rencontre de la Princeſſe, avec ordre de lui faire un compliment en ſon nom, & de la conduire juſqu'à Spandow. Le voyage avoit été réglé de manière, qu'elle devoit arriver le matin de l'avant-veille du jour des nôces à Spandow, pour y diner & ſe mettre en robe de Cour pour ſe préſenter dans cet habillement au Roi & aux deux Reines, qui l'attendoient à Charlottenbourg. A une heure de chemin de cette Ville, Meſſeigneurs les Princes de Pruſſe, Henry & Ferdinand, accompagnés du Prince Louis de Wirtemberg & d'un petit nombre de Courtiſans, ſe rendirent dès le grand matin à Spandow. Le Prince de Pruſſe qui y a un Hôtel, parce que ſon régiment y eſt en garniſon, avoit fait préparer un ſuperbe diner. La Princeſſe arriva à onze heures. Qui fut plus extaſié que le Prince de Pruſſe, en voyant deſcendre

du

du caroſſe tous les attraits réunis à toutes les graces dans une ſeule Perſonne? Il reſta immobile & ne lui préſenta que machinalement la main pour la conduire dans ſon appartement. Tous les aſſiſtans étoient dans la même admiration. Elle fut augmentée de beaucoup encore, lorſque la converſation de la Princeſſe vint à animer ſes charmes extérieurs. Le diner fut gai, d'un ton aiſé, l'eſprit y étincela de tout côté, la Reine de la fête la devint de tous les coeurs, & le Prince de Pruſſe ſurtout conçut pour elle des ſentimens, qu'il manifeſte par toutes les marques extérieures d'une amitié attentive & d'une tendreſſe plus que fraternelle. Le Prince Henry rioit ſous cape, & en effet il avoit les rieurs de ſon côté. Il s'applaudit ſurtout d'avoir trompé toute la Cour ſi agréablement.

Le Roi, apprenant que la Princeſſe arrivoit, s'étoit rendu dans la Cour du Château pour la recevoir à la deſcente du caroſſe. Elle lui fit un compliment également touchant & ſpirituel, auquel S. M. répondit en l'embraſſant de la manière la plus tendre & la plus gracieuſe. Les Reines & les Princeſſes ne furent pas moins charmées de l'acqui-

tion précieuſe que la Cour de Berlin venoit de faire, & chacun ne penſa qu'à la prévenir par des attentions.

Comme dépuis mon mariage j'avois été diſpenſé d'une aſſiduité réguliére auprès de Mgnr. le Prince Ferdinand, & que je me trouvois alors à Berlin, ce ne fut que la veille du mariage que le Roi me fit ordonner de venir paſſer trois jours à Charlottenbourg, pour aſſiſter aux fêtes qui devoient s'y donner. Je craignois déjà d'avoir été oublié, mais j'avois préparé ma garderobe à tout évenement. Le jour fixé pour la Cérémonie je me rendis d'abord après diner à ce Château; j'y trouvai toute la Cour raſſemblée & dans un *Gala* éblouiſſant. J'étois fort impatient de voir la Princeſſe, & pour pouvoir la conſidérer tout à loiſir, je me plaçai ſous la porte de la Chapelle, où cet illuſtre Couple devoit récevoir la bénediction nuptiale. La Famille Royale ne tarda pas à arriver. Mes yeux ne cherchoient que la Princeſſe & ne s'arrêtoient que ſur elle. Elle étoit parée comme une Divinité, ayant la couronne Royale en tête. De groſſes boucles alongées venoient tomber ſur ſes épaules. Son habit, d'étoffe blanc
&

& argent, étoit ſuperbe. Tout cela augmentoit l'éclat de ſa beauté naturelle. Je reſtai immobile a l'aſpect de tant d'appas, & l'attachement extrême que j'ai toujours eu pour Mgnr. le Prince Henry, fit couler mes larmes en le voyant aſſocié ſi heureuſement, & en entendant prononcer la bénédiction nuptiale au bruit des canons plantés dans la place.

Je ne vous raconterai que de bouche toutes les particularités des feſtins, que le Roi a donnés à cette occaſion pendant trois jours conſécutifs, & je me contenterai de vous dire en général, que le premier jour toute la Cour a été en habits de Cérémonie, & les deux ſuivans en *Domino* à cauſe de l'exceſſive chaleur. Il y eut des repas ſomptueux, Operette Italienne, Comédie Françoiſe, bal, illumination, feu d'artifice & tout ce que la magnificence Royale pouvoit ajouter à la joie naturelle de la Cour, pour rendre les plaiſirs complets & brillans.

La Famille Royale a ſéjourné encore cinq jours après les nôces à Charlottenbourg, & le ſixième Madame la Princeſſe a fait ſon entrée à Berlin. On eſt occupé à bâtir un ſuperbe Palais pour Mgnr. le Prince, qui a loué en atten-

dant l'Hôtel de Schwerin attenant le mien. C'eſt là que S. A. R. vient de donner une fête extraordinairement belle au Roi, aux Reines & à toute la Cour. Il y avoit 400. perſonnes invitées. Elles ſoupèrent à ſix tables différentes, & le ſouper fut ſuivi d'un bal qui dura juſqu'à 7 heures du matin. Toute la façade & l'Avant-Cour de l'Hôtel du Prince étoit illuminée, & le Prince ayant conſacré cette fête à la reconnoiſſance, dont ſon cœur étoit animé pour le Roi, avoit fait placer, au centre de cette belle illumination, le Chiffre de Sa Majeſté, ſurmonté de la Couronne Royale avec cette inſcription, *Optimo Regi, Optimo Fratri.*

Le Peuple Berlinois ne peut ſe laſſer encore de voir & d'admirer la Princeſſe, & quoi que j'aie preſque tous les jours le bonheur de faire ma Cour à S. A. R. je crois que je penſerai long tems comme le peuple à ſon égard.

J'ai l'honneur d'être &c.

LET-

LETTRE LXXXII.

A MILORD E*** A LONDRES.

à Berlin le 12. *Decembre* 1752.

On vous a fait un faux rapport, Milord, non, l'Hôtel des Invalides que le Roi vient de faire bâtir aux portes de Berlin n'eſt pas un Edifice ſomptueux, tel que ceux de Paris, de Greenwich & de Chelſea, où l'or & le marbre, la peinture & la ſculpture ont été prodigués. Celui-ci eſt un bâtiment immenſe, mais qui n'offre aux yeux d'autre caractère de grandeur que ſa grandeur même. Il eſt compoſé d'un Corps de logis très ſpacieux & de quatre Ailes, dont deux avancent & forment une vaſte cour d'entrée, & deux s'étendent en arrière & font une ſeconde cour. A l'extrêmité de chaque Aile il y a un grand Pavillon. Deux de ces Pavillons ſont conſacrés au ſervice divin & ſervent de Chapelles, l'une Proteſtante & l'autre

Catholique. Les deux autres forment la demeure des Officiers. Le ſeul ornement extérieur que j'y ai remarqué c'eſt le grand Portail d'entrée, dont le deſſein eſt beau & régulier. Au deſſous du frontiſpice on lit cette belle Inſcription,

Læſo, ſed invicto Militi.

Mais, ſi cet Etabliſſement n'en impoſe point par un extérieur faſtueux, il n'en eſt pas moins admirable par ſon objet & par la ſolidité de ſon plan. Cette Maiſon des Invalides ne reſſemble pas, pour me ſervir d'une expreſſion de l'Ecriture, à ces Mauſolées pompeux, couverts en déhors de porphire & de granit, mais dont le dedans ne renferme que des cadavres hideux, & ne préſente que la miſère de la vie humaine. Ici tout annonce un Hôpital, mais un Hôpital bâti par des mains Royales, dans lequel des guerriers, couverts de glorieuſes bleſſures, ou accablés par les infirmités de la vieilleſſe, trouvent un azile contre les maux attachés à l'indigence. Ils y ſont bien logés, vêtus, nourris & ſoignés. Chacun y jouit d'un exercice libre de ſa religion. Des Médecins, des Chirurgiens,

&

& des Apoticaires, attachés à cette Maison, y portent tous les secours nécessaires aux malades, & cherchent à prolonger autant que possible les jours encore précieux de ces victimes de la Patrie. Et comme le passage soudain d'une vie aussi laborieuse que l'est la militaire, à une vie entiérement oisive, nuiroit à leur santé ; le Roi a affecté à cet établissement des jardins & des champs que les Invalides cultivent de leurs mains, chacun selon ses forces & dont ils retirent eux-mêmes l'utilité.

Voilà, Milord, quel est l'arrangement de cette fondation véritablement pieuse de Frederic. On auroit pu la désigner par les mots de *Pietas militaris* ; & ces guerriers, heureux dans leur malheurs, peuvent dire avec Virgile.

...... *Deus nobis hæc otia fecit.*



LETTRE LXXXIII.

A MA SOEUR DE STUVEN A BRUNSWICK

à Berlin le 11 *Decembre.* 1753.

Vous m'accusez, ma chère Sœur, à tort de paresse, car mes mains ne quittent presque pas la plume; mais il est naturel que la correspondance avec mes amis & mes parens même les plus chers, doive le cèder aux affaires dont le Roi a daigné me charger, & qui pendant quelque tems m'ont occupé tout entier. Je consacre les premiers momens de mon loisir au plaisir de répondre à votre dernière Lettre, & de m'entretenir avec vous.

On parle donc à Brunswick des fêtes charmantes, que Messeigneurs les Princes de Prusse & Henry ont données depuis quelques tems à Berlin, & vous voulez que je vous en fasse la description? C'est beaucoup prétendre, ma chère Sœur, elles ont été si variées & si multipliées qu'il

qu'il me faudroit écrire un volume pour satisfaire votre curiosité. Je me contenterai de vous en crayonner une couple, & de vous faire juger par là du génie & du goût qui a régné dans toutes les autres.

La première a consisté dans une espèce de représentation de *l'Isle des Plaisirs*. Tous ceux qui avoient été nommés pour être Acteurs de cette fête, reçurent quelque tems auparavant une instruction pour le rôle qu'ils auroient à jouer & pour leur habillement, & chacun s'y conforma avec joie. Mgnr. le Prince de Prusse me donna le rôle d'Apollon, & voulut qu'en cette qualité j'adressasse un compliment en vers à S A. S. Madame la Princesse Héréditaire de Darmstadt, qui avoit été invitée pour être Spectatrice, & qui méritoit en effet les éloges les plus grands, que la Poésie auroit pu imaginer pour célébrer ses grandes qualités, ses graces & ses agrémens.

Le Prince avoit fait dresser dans une vaste Galerie un Amphithéatre pour les Spectateurs, & toutes les décorations nécessaires pour la fête. Dans une grande salle attenante on avoit construit une éstrade ou élevation, qui représenroit une Isle

Iſle environnée d'arcades & ornée de guirlandes. Cette Iſle étoit, par une décoration fort ingénieuſe, toute entourée d'eau. L'idée de la fête étant de répreſenter, non pas la volupté d'Epicure, mais les plaiſirs de Lucrèce qui naiſſent du génie, des beaux arts & des ſciences aimables, les Acteurs repréſentoient les différentes Divinités, qui dans le Paganiſme préſidoient à ces arts & à ces ſciences. Chacun exprimoit ſoit par un diſcours, ſoit par quelque autre trait ingénieux le caractère de la Divinité dont il étoit l'image. Monſeigneur le Prince Henry, habillé en Orphée, & Mlle. de Morienne, ſa compagne, en Euterpe, exprimoient les charmes de la Muſique par la voix, & l'accompagnement d'une eſpèce de guitare, que le Prince touchoit en imitation de la Lyre d'Orphée. Après la Muſique, la Poéſie parut ſur la ſcène, & ſous le déguiſement d'Apollon j'eus l'honneur d'adreſſer à Madame la Princeſſe de Darmſtadt le petit Impromptu ſuivant.

Moi, qui, ſur le ſommet de l'antique Permeſſe,
N'avois fait juſqu'ici qu'un ſéjour ennuyeux,

Ne m'occupant ſans ceſſe
Qu'à chanter les Héros, qu'à célébrer les Dieux,
Et, pour prix de ma peine,
Abreuvé triſtement des ondes d'Hypocrene,
Connoiſſant peu la joie & moins encor l'amour,
Ne faiſant en tout tems la cour,
Qu'aux neuf prudes pucelles.
Qui jamais par malheur n'ont ceſſé d'être telles.
Ennuyé de mon ſort, je conçus le deſir
De porter ma demeure au ſéjour du plaiſir:
Mais, avant mon départ pour cette Iſle agréable,
Je voulus m'aſſurer d'un accueil favorable.
Ainſi que ſur la terre on ſait que dans les Cieux,
Le Cérémonial ſouvent brouilla les Dieux.
Pour ſonder le terrein d'avance,
Je fis partir en diligence
Un de mes plus chers Nourriſſons, (*)
Rival d'Anacréon, de Chaulieu, de la Fare,
Sachant comme eux ſur ſa guitare
Enivrer l'Univers de ſes tendres chanſons.
Rempli de mon ſacré délire,
Il ſe fait annoncer dans le charmant Empire,
Por-

(*) alluſion faite à la chanſon de Mgnr. le Prince Henri qui me précédoit.

Portant les Pleins pouvoirs d'Ambaſſadeur d'un Dieu,
Et mon nom à l'inſtant devint cher en ce lieu.
Je ne balançai plus d'y fixer mon ménage.
Je partis du Parnaſſe en chétif équipage,
Tel qu'il convient au Dieu des vers.
Sur Pégaſe monté je traverſai les airs;
Mais, tout en galopant ſous la céleſte voûte,
Par un cas fort plaiſant, je m'égare en ma route.
En vain je demande aux Paiſans,
Le chemin qui conduit à cet heureux Royaume,
Où l'hôte des plaiſirs, l'ingénieux Guillaume (*)
Fait naître ſur ſes pas mille & mille agrémens.
Chacun crut m'indiquer cette aimable contrée,
Je vis devant mes pas voler le jeune Amour,
Qui, deſcendant du céleſte ſéjour,
S'arrêtoit à deſſein ſur les bords de la Sprée:
Il venoit à Berlin paſſer ſon Carnaval.
Au Parnaſſe auſſi tôt renvoyant mon cheval,
A l'exemple d'Amour j'arrivai dans la Ville,
Où les ris & les jeux ont un ſi doux azile.
La Foule des Plaiſirs, Comédie, Opera.
Redoutes, bals maſqués, feſtins & cétera,
Fai-

(*) S. A. R. Mgnr. le Prince de Pruſſe.

Faiſoient de ce ſéjour un lieu digne d'envie.
Je m'y trouvai comme un poiſſon dans l'eau;
Mais, hélas! nul plaiſir n'eſt parfait dans la vie:
Je me remis bientôt, que paſſant par Prentz-low, (*)
J'y vis une Princeſſe en tout point accomplie,
Qui, du ſéjour de Mars, de ces ſauvages lieux,
Avoit fait par miracle un ſéjour gracieux.
Quoi! diſois-je d'abord, en langage des Dieux,
Je ne vois point ici cette illuſtre Mortelle,
Qui joint aux plus brillante attraits
De l'eſprit & du cœur, les dons les plus parfaits.
Eſt-il de vrais plaiſirs ſans elle?
Les Peuples aſſemblés de cet heureux ſéjour,
Ont applaudis ſoudain à ce ſage diſcours,
Et pour vous inviter ils employent ma Lyre.
Le Maître & les ſujets m'ont chargés de vous dire.
„ *Venez, venez Princeſſe, habiter parmi nous.*
„ *Prenez part à nos jeux, ils vous plairont peut-être.*

„ *Nous*

(*) Séjour ordinaire de Mad: la Princeſſe de Darmſtadt & de la Garniſon du régiment du Prince ſon Epoux.

„ *Nous serons trop heureux de goûter avec vous,*
„ *Les plaisirs que partout vous savez faire naître.*

Quand la Musique l'Eloquence & la Poésie eurent payé, pour ainsi dire, leur tribut à la masse commune des plaisirs, les autres beaux Arts, c'est-à-dire, la Peinture, la Sculpture & l'Architecture vinrent présenter à Madame la Princesse des desseins charmans de leurs travaux. Quelques Dames & quelques Cavaliers représentérent ensuite un Acte tragique, auquel on avoit ajouté un dénouement si ingénieux qu'il formoit presque une Tragédie entière. A cette Tragédie succédoit une petite Comédie en un Acte, que d'autres Dames & Cavaliers jouérent avec le plus grand succès. Enfin, une Pantomime charmante, représentée par les Pages des Princes, termina ces divertissemens si variés. L'intervale qui restoit encore jusqu'au souper fut rempli par le jeu. On fit une Banque & diverses parties de quadrille & d'autres jeux de commerce. La séance ne fut pas longue. A dix heures le Maréchal de la Cour du Prince vint avertir que le sou-

ſouper étoit ſervi dans l'Iſle des plaiſirs. On s'y rendit en proceſſion. Le Prince donna à chaque Cavalier une Dame pour compagne, & il conſulta dans cet arrangement, non ſeulement le rôle que chacun repréſentoit, mais auſſi le goût & l'inclination de ſes Convives. Mon lot fut digne d'envie; car j'eus pour moitié Mlle Sophie de D*** n, une des plus belles, des plus aimables & des plus ſpirituelles Dames que l'Allemagne ait produite. Elle repréſentoit Minerve. En entrant dans la grande ſalle nous trouvâmes la table dreſſée au milieu de cette Isle, qui ſembloit s'élever ſur les ondes. Les arcades qui l'environnoient étoient illuminées, & un repas délicieux en tout ſens nous y attendoit. La converſation fut fort gaie, chacun cherchoit a ſoutenir le caractère de ſon rôle. Au deſſert la Muſique vint animer le plaiſir, non pas par un concert bruyant accompagné de timbales & de trompettes, dont le fracas bleſſe l'oreille, étouffe les bons mots & éteint les charmes d'un diſcours ſpirituel, reſſource d'ailleurs ſi ſouvent utile à la table des Grands, mais par une ſymphonie douce, qui ſe faiſoit entendre dans le lointain.

Le

Le ſouper fut fort long, & un bal qui le ſuivit & qui fut pouſſé juſqu'au grand jour, termina cette brillante fête. Monſeigneur le Prince de Pruſſe, en prenant congé de la Compagnie, nous dit, *Mesdames & Meſſieurs, c'eſt dommage que cette journée ſoit finie.* Perſonne ne goûtoit mieux que lui le plaiſir, & perſonne n'avoit plus de talens pour le faire naître.

Quoi que je craigne la longueur de ma Lettre, je ne puis cependant m'empêcher de vous parler d'une autre fête encore que Mgn. le Prince Henry a donné à Rheinsberg, & dont je n'ai vu, pour ainſi dire, que les débris, y étant arrivé d'un jour trop tard. l'Idée de cette fête étoit de repréſenter *la Cour de France ſous la minorité de Louis XIV.* & le but de faire accepter à Madame la Princeſſe Héréditaire de Darmſtadt quelques petits meubles de vieux Laque de la Chine, que S. A. R. avoit deſſein de lui offrit d'une manière galante, & ſans qu'elle put s'en défendre. Pour cet effet, on lui fit prendre le rôle de la Reine Mère, Anne d'Autriche, & en rapprochant des évenemens d'ailleurs éloignés dans les Annales de France, on fit

fit paroître sur la scène l'Ambassadeur de Siam, qui venoit offrir ces présens à la Reine & des bonbons au Roi encore Enfant. On avoit consulté tous les Mémoires de ce tems réculés, & toutes les vieilles estampes pour trouver les personnages les plus illustres de cette Cour, & pour imiter au naturel l'habillement qui étoit alors de mode. La jeune & belle de Forcade, Dame d'honneur de Madame la Princesse, faisoit le rôle du Roi, habillée en Enfant, Mgn. le Prince de Prusse celui du Chancelier, ayant en tête une perruque immense, & portant une robe noire a queue traînante de quatre aunes de long. Mgr. le Prince Henry, le Cardinal de Richelieu, en rochet & en camail. Tous les autres Seigneurs de la Cour étoient vêtus à l'antique & exactement selon leur état & caractère. Les Cent Suisses & tous les autres Domestiques de même. Jusqu'aux femmes de Chambre tout concourrut à cette fête. Comme il faisoit la plus belle nuit d'Eté qu'on peut s'imaginer, la Cour s'assembla sous la grande Colonade qui borne la cour du Château vers le Lac de Rheinsberg. Cette Colonade avoit été décorée & illumi-

luminée ſuperbement. A une des extrêmités on avoit dreſſé un trône pour Leurs Majeſtés. On m'a aſſuré que tout y avoit pris un ſi grand air de vérité, qu'on s'imaginoit de vivre réellement vers le milieu du XVII. Siécle. On entendoit crier tantôt, *voilà Mgnr. le Chancelier qui arrive*, *voilà Mr. le Cardinal qui arrive*, *voilà la Reine Mère qui arrive*, & enfin, *voilà le Roi qui arrive.* Chacun alors ſe rangea, occupa la place qui lui étoit aſſignée, & le Roi ſe plaça ſur ſon trône à côté de la Reine ſa Mère. Un moment après on vit venir de loin ſur le grand Lac deux barques, ornées de banderoles & toutes illuminées de lampions jusqu'aux cordages. Elles portoient l'Ambaſſadeur de Siam, ſa ſuite & ſes préſents, & l'on prétend que rien n'étoit plus beau que ce coup d'œil. Il étoit habillé à la Siammoiſe & très ſuperbement. Son interprête & tout ſon cortége l'étoient de même. Lorsque les barques furent arrivées au rivage, l'Ambaſſadeur mit pied à terre & s'avança à la tête de ſes Domeſtiques vers la Colonade, où il fut reçu par les principaux Officiers de la Cour, & introduit enſuite par le Maître

des

des Cérémonies à l'audience du Roi. Il harangua dans un langage inconnu dont le Truchement expliqua le ſens, il remit ſon créditif & finit par offrir ſes préſens. Mgnr. le Prince de Pruſſe en qualité de Chancelier répondit à ſa harangue. Il parla long tems & fort plaiſamment, & pour faire une petite niche à Mgnr. le Prince Henry ſon frère, il termina ſon diſcours en diſant que „ S. „ M. la Reine Mère vouloit bien ac- „ cepter les préſens de S. M. Siamoiſe „ comme une marque de ſon amitié, „ mais non pas à cauſe de leur valeur, „ Monſieur l'Ambaſſadeur devant être „ perſuadé que, ſauf reſpect, la Chaiſe „ percée de la Reine étoit d'une laque „ plus précieuſe que tout ce qu'il venoit „ d'apporter.

Les aſſiſtans rirent beaucoup de cette ſaillie; & après qu'on eut fait voir à l'Ambaſſadeur les Curioſités du Château & le jardin tout illuminé de Rheinsberg, ce qui occaſionna une charmante promenade, on ſe mit à ſouper à diverſes petites tables ſervies dans la même Salle. Quand on fut au deſſert Mlle. de M.... fit une épiſode fort plaiſante à cette fête. Elle ſortit tout doucement de la

salle & alla se travestir en robe noire, avec beaucoup de rubans couleur de feu & autres ornemens extraordinaires. Un moment après on vint dire à la Cour que la Reine Christine de Suéde venoit d'arriver pour voir le Roi, & qu'elle étoit accompagnée de son favori Monaldeschi. On se leva pour la recevoir, & Mlle. de M... joua le rôle & imita la façon de penser de cette célèbre Reine du Nord avec tant d'art & de graces, que tous les assistans en furent enchantés. Après souper il y eut bal à la prétendue Cour de Louis XIV. & tous les habillemens à l'ancienne y firent un effet singulier. On dansa des passe-pieds, des aimables vainqueurs, des rigaudons, des sarabandes &c.

Je ne finirois point, ma chère Sœur, si je voulois vous donner la description de toutes les autres fêtes, que Mgnrs. les Princes ont imaginé depuis une couple d'années. Tantôt c'étoit une représentation de l'Inquisition de Goa, arrangée sur l'idée qu'en donne le livre intitulé, *les Cérémonies réligieuses de tous les Peuples*. Mgnr. le Prince de Prusse & moi fumes choisis pour être les victimes de ce tribunal terrible, & on fit un *auto da fé*

pour

pour nous brûler pour cauſe d'Adultère dont nous étions fauſſement accuſés. Tantôt c'étoit *une fête Turque* & la repréſentation du Serrail ; tantôt un *feſtin des Dieux aſſemblés dans l'Olympe*, tantôt un *enlevement de bergères* par des habitans des forêts; tantôt *les Champs Eliſées*, tantôt *un Couvent de quelque ordre réligieux*, tantôt quelques ſcènes des *Avantures de Donquixotte*, tantôt *des Chevaliers* qui combattoient pour leurs Princeſſes & vingt autres Inventions pareilles, qui furent toutes exécutées avec un goût infini. Le génie brillant des Princes y éclatoit de tout côté, & je ne crois pas qu'on ait jamais mis plus d'eſprit dans ſes plaiſirs. Il eſt ſingulier de voir ces illuſtres mortels paſſer auſſi rapidement des champs des Mars aux délices de la Cour, & des fatigues de la guerre à la volupté la plus rafinée. Ils brillent partout.

Je vous embraſſe tendrement, ma chère Sœur, & ne ceſſerai d'être toute ma vie &c.

LETTRE LXXXIV.

A M. DE M.... A HANNOVRE

à Potsdam le 5. Mars 1754.

Votre Lettre, mon très cher Ami, m'a fait un plaisir inexprimable, la description que vous me faites de votre séjour en France est un Chef d'œuvre. Je crois voir tout ce que vous me dépeignez, & il y a bien des objets que je reconnois aux portraits que vous m'en faites. L'inconstance des modes change la face extérieure de mille choses, établies dans un pays en vingt années de tems, mais le fond & l'essence restent toujours inaltérables. Les moeurs, les usages, les divers genres de divertissemens varient sans cesse en France comme le goût des habillemens, mais les passions & le caractère naturel de la Nation sont toujours les mêmes, & la lecture de votre Lettre m'a presque remis au centre de Paris, quoi que j'en sois éloigné depuis si long tems.

tems. Votre compagnon de voyage me divertit. Quelle fantaisie bizarre de ne vivre qu'avec des Financiers! Je n'ignore pas que les richesses de ces Messieurs les font jouir des biens de la terre ; mais ils n'en jouissent point avec ce goût, qui peut engager un Etranger à rechercher leur société pour se former sur leur modèle , & pour rapporter dans sa patrie les connoissances, les manières, & le ton qui s'acquiert parmi eux. J'ai fait mes voyages étant fort jeune ; mais la fougue de ma jeunesse ne m'a pas empêché d'observer, que la noblesse d'épée l'emporte en France sur tous les autres états pour le brillant en général. C'est chez elle que se puise le plus grand air, le meilleur ton, & le goût le plus exquis presque en toutes choses. Mais le commerce avec ces premiers citoyens devient souvent dangereux, par la quantité de personnes qui se trouvent dans cette Classe, dont les biens ne sont pas proportionnés à la naissance, dont la fortune est ruinée, & qui ayant un grand nom à soutenir, tendent toutes sortes de pièges à l'étranger novice pour en faire leur profit. Ils sont très adroits à remuer ses passions, ils savent démêler celles qui dominent

 chez

chez lui, & les faire servir à leurs vues; ses foiblesses même deviennent lucratives pour eux, & l'on n'en sauroit avoir à Paris qu'aux dépends de sa bourse. La noblesse d'épée n'a d'ailleurs que des connoissances trop superficielles, & la frivolité semble avoir établi son siège au milieu des plus honnêtes gens.

La noblesse de robe avec un extérieur moins éclatant, & avec beaucoup moins de rafinement dans la façon de vivre, paroît avoir plus de vertus, plus de science, & en général plus de solidité en partage. Sa société devient l'Ecole de l'étranger. Il peut y puiser des Instructions presque universelles, & les connoissances qu'il y acquiert peuvent se transporter & s'appliquer plus aisément sur tout autre terrein. L'homme de robe n'est pas sans cesse en l'air comme l'homme de Cour, il ne fait pas toujours des cabrioles, il marche terre à terre.

L'Opulence excessive du Financier le rend singe de l'homme de Cour, mais cette imitation entraîne mille ridicules. Dans l'homme parvenu, le naturel perce toujours à travers de l'éclat acquis. Au milieu de sa magnificence il ressemble à ces rosses que l'Opéra fait quelques-fois

fois paroître ſur ſon théatre dans des pompes triomphales, qui ſont couverts des plus riches harnois, mais qui montrent les os à travers des plus brillans ornemens. Ceux que la fortune a élevés d'un état au deſſous du médiocre au comble des richeſſes, agiſſent, ce me ſemble, peu politiquement en étalant aux yeux du public un faſte éblouiſſant. C'eſt le moyen de ſe faire trop remarquer, d'exciter trop l'envie, & de provoquer la ſatyre. C'eſt imiter la fille entretenue qui ſe promène au Palais Royal, qui court le ſpectacle en habit de drap d'or & couverte de brillans. Chacun demande qui eſt-elle? On répond c'eſt une Catin, & ſoudain les brocards volent, les anecdotes pleuvent. Si elle n'avoit porté qu'un habit moins voyant, modeſte mais propre, la médiſance n'auroit eu aucune priſe, cette fille paſſeroit, pour ainſi dire, par le monde dans la foule, & au lieu d'être l'objet de la mauvaiſe plaiſanterie, elle ne s'acquerroit que de l'eſtime. Je me repréſente la France comme une Galante Surannée qui entretient une centaine d'amans qui la ſuccent, & qui font aux dépends de ſa bourſe un train de gens de Paris, mais qui étant la plupart des hom-

mes parvenus, se mettent par leur luxe outré en butte à la raillerie. Leurs manières sont difformes. S'ils jettent les yeux sur leur origine, s'ils considérent leurs moyens d'acquérir, l'humilité prend le dessus dans leur ame, mais quand le moment d'après ils contemplent leurs sacs nombreux, remplis de Louis, leur cœur *s'exalte*, & le barometre de leur orgueil monte jusqu'au plus haut degré de l'impertinence. On ne sait jamais dans quelle variation on prend ces gens là, & il est difficile de vivre avec eux.

Les Bourgeois de Paris sont les plus honnêtes gens du monde. La probité réside dans leur ame, ils font leur commerce, ou ils exercent leurs professions avec une bonne foi, qui a souvent attiré mon admiration. Ce sont d'excellens citoyens. Ils ne manquent jamais la Messe de Paroisse, ils poussent leur zèle pour le Roi jusqu'à l'enthousiasme, l'air de petit-maître ne les infecte & ne les corrompt point, quoi qu'ils en soient environnés. Ils élevent leurs enfans avec soin, ils osent s'attacher à leurs femmes, ils fixent le prix de leurs travaux & ne surfont point. Mais ils ont le ton plat, les manières trop basses, peu de génie,

&

& un étranger qui cherche à acquérir l'air & les façons du grand monde doit éviter leur société.

Je ne comprends rien à la conduite de votre compagnon de voyage. Avec l'esprit qu'il a, il lui auroit été aisé de faire les mêmes réflexions que moi, & après les avoir faites, comment pouvoit-il donner tête baissée dans la Finance à l'exclusion de toute autre compagnie? Ceci sent un peu l'avarice, car j'ai remarqué que les gens attachés recherchent & n'estiment que les richards.

Quant-à vous, cher Ami, il me paroît que vous avez tiré de votre voyage tout le fruit que vous en deviez attendre. Que je serois charmé de pouvoir m'entretenir avec vous sur tous les objets qui ont fait la matière de vos observations, & de profiter de vos remarques judicieuses! Tâchez de terminer vos courses en faisant un tour à Berlin. Je vous promets que vous ne vous en repentirez point, car après avoir tout vu, il reste encore quelque chose à admirer dans le Brandebourg. Adieu!

LETTRE LXXXV.

A MADAME DE *** A HAMBOURG.

à Potsdam le 19. *Novembre* 1754.

Me voici dépuis quelque tems habitant tranquille de Berlin. Je cultive mon jardin, & je n'ai le bonheur de voir le Roi que lorſque S. M. fait une apparition dans cette Capitale. J'emploie mon loiſir à l'étude, & mes heures de récréation ſont deſtinées à un commerce de Lettres innocent avec mes amis. Je me rappelle que dépuis pluſieurs mois vous m'avez demandé une deſcription de la Ville, du Château & des jardins *de Potsdam, de Sans-Souci, de Schöenhauſen, d'Orangebourg, de Rheinsberg & de Ruppin.* Je me ſens aujourd'hui diſpoſé à écrire, & je vais ſatisfaire à vos deſirs. Ne vous attendez pas cependant à des détails qui épuiſent la matière. Nous ne jetterons qu'un coup d'œil ſur les principaux objets. Leur variété me feroit

roit passer les bornes d'une Lettre si je voulois tout peindre. La plupart de ces Palais & leurs jardins ressemblent d'ailleurs à ces jeunes beautés qui sont en train de se former, que la Nature & l'art embellissent tous les jours, & qui par là changent à chaque instant.

Vous savez quelle est la situation de Potsdam par la description que je vous en ai fait il y a près de quinze ans (*). Je ne vous répéterai donc point tout ce que je vous en ai raconté alors, surtout ce qui regarde son assiette locale. Mais comme le Roi peut dire à la lettre ce qu'Auguste disoit autrefois de Rome, *j'ai trouvé une Ville de briques & j'en laisse une de marbre*, je ne vous parlerai que de Potsdam moderne & des embellissemens que S. M. y a fait. Vous n'ignorez pas non plus, Madame, que depuis le règne du grand Electeur Frederic Guillaume, Potsdam a fait, pendant les plus beaux mois de l'année, la résidence des Souverains du Brandebourg. Et que le feu Roi avoit fait beaucoup de dépence pour l'embellir. Mais Frederic qui fait imprimer

(*) *Voyez la Lettre VII. année* 1739.

primer un caractère de grandeur à tout ce qu'il entreprend, a changé toute la face de cette Ville ainſi que du Château, & il en a fait un endroit unique. A l'ancien Quartier Hollandois, on en a ajouté deux autres, dont l'un eſt le Quartier François, habité par des Réfugiés, & l'autre le Quartier Italien le plus près du Château. Dans le premier les bâtimens imitent l'Architecture Françoiſe, & dans le dernier l'on ne voit que des façades à l'Italienne, dont les deſſeins ſont tirés de Vitruve, de Palladio, de Michel Ange, de Scamozzi, & des plus célèbres Architectes de cette Nation. Au milieu de la place vis à vis du Château S. M. a fait ériger un ſuperbe obéliſque de marbre, & l'Égliſe Luthérienne, qui fait face au grand Portail, a été décorée d'une magnifique façade de pierres de taille, dans le goût de Ste. Marie Majeure de Rome, dont le célèbre Fouga a été l'Architecte. L'enſemble de tous ces édifices ſomptueux forme un coup d'œil admirable. Il eſt vrai que la nouvelle façade de l'Égliſe en a obſcurci l'intérieur, & que les Paſteurs qui la deſſervoient repréſentérent au Roi, que leurs Ouailles n'y voyoient pas aſſez clair pour lire

les

Cantiques. Mais comme le bâtiment étoit trop avancé pour pouvoir y remédier, S. M. écrivit pour toute réponse sur leur Mémoire ces mots de l'Evangile :

Bienheureux sont ceux qui croient & ne voyent point.

Cependant après que les échafaudages furent enlevés, le jour rentra en partie dans l'Église, & elle ne fut plus qu'un peu sombre.

Le Roi a fait bâtir encore une autre Eglise, destinée au service divin des François Réfugiés. Elle n'est pas grande, mais d'un très bon goût d'Architecture. C'est un Temple rond, orné d'un péristile qui en forme la façade.

Les rues de Potsdam sont larges & régulières, presque toutes tirées au cordeau & bien pavées. A l'extrêmité du Quartier Hollandois il y a une grande & belle place, au milieu de laquelle on voit un vaste & beau bassin, & au milieu de ce bassin une Isle dans laquelle le feu Roi a fait bâtir une petite *Gloriette* très agréable. L'Eglise de la garnison, la maison des Orphelins, le Manége, la Manufacture d'armes & di-

vers autres bâtimens font des objets qui meritent la curiofité des voyageurs.

A l'extrêmité de la Ville & fur le bord de la Havel eft fitué le Château & le jardin du Roi. C'eft un vafte bâtiment compofé d'un Corps de logis & de deux Ailes, au bout desquelles il y a deux grands Pavillons. Ces Pavillons font accouplés par un mur en demi cercle, au milieu duquel s'élève un magnifique portail d'entrée, & toutes ces parties de l'édifice fervent en même tems à enfermer une avant-cour immenfe. Autrefois les Ailes n'étoient que d'un étage, mais le Roi régnant les a fait exhauffer à la hauteur du Corps de logis, & S. M. a fait revêtir tout l'extérieur du Château de pilaftres d'Ordre Corinthien dont les colonnes font cannelées. Ces colonnes pilaftrées, ainfi que tous les autres ornemens font de couleur naturelle de la pierre de taille, & le fond des murs eft peint en couleur de rofe, ce qui fait un effet fingulier mais charmant. Le toît eft de cuivre peint en bleu avec des falbalas & autres ornemens d'or fin. L'attique qui s'élève au deffus de la corniche, eft garni de beaucoup de belles ftatues, reprefentant les Dieux, les Demi-Dieux & les

les personnages les plus illustres de la Fable & de l'Antiquité, qui ont mis une certaine variété dans leurs plaisirs, & que l'histoire ne peint pas comme barbares. L'Architecte faisant allusion aux talens du Monarque, avoit placé d'abord deux belles statues en grandeur colossale à la grande porte d'entrée, dont l'une représentoit Apollon armé d'un arc, & l'autre Hercule tenant à la main une lire. La pensée me parut heureuse. Donner l'arc à Apollon & la lyre à Hercule c'étoit caractériser fort ingénieusement le Héros bel esprit. Le Roi cependant a fait enlever ces statues sous prétexte qu'elles avoient l'air de deux sentinelles, & les a placées à l'entrée du Parc de Berlin. Le grand escalier intérieur qui conduit aux appartemens du Château est de marbre bleu, avec des balustrades de fer dorées au feu. Je n'ai rien vu en ce genre qui fut aussi magnifique ni d'un meilleur goût. Après avoir passé par un petit vestibule, dont les murailles sont revêtues de marbre verd, on entre dans une salle immense, décorée par quatre grands tableaux qui en couvrent les murs, & qui représentent les triomphes du grand Electeur, de la main de deux habi-

habiles peintres Italiens. Le plat-fond est peint par M. Vanloo. On y voit l'apothéose du grand Electeur, Prince, qui jetta les fondemens de la Monarchie Prussienne. Les lambris & les autres décorations de cette salle sont de marbre & de bronze doré. Tout le reste du Château, dont le appartemens sont sans nombre, est meublé d'une richesses inexprimable & d'un goût infini. Les yeux rencontrent partout des glaces, des dorrures, des sculptures, du marbre précieux & tout ce qui peut concourrir à un magnifique ameublement. Des tapisseries d'étoffe, glacé d'argent, sont relevées par des broderies en chenille, le velours est brodé d'or ou d'argent, les encadrures sont d'or moulu, les tables de porphire & de jaspe, les consôles, les trumaux, les lits, les balustrades des alcoves, d'argent massif, ornées d'enfans du même métal, représentans les génies du sommeil qui sement des pavots, tous ces objets, dont l'œil ne se lasse point d'admirer la variété, le goût & la richesse, excitent l'étonnement des Connoisseurs mêmes, qui prétendent qu'il n'y a pas de Roi en Europe aussi magnifiquement logé & meublé. Du Château on des-

descend dans les jardins par une grande & superbe rampe. Ces jardins sont environnés de deux belles collonnades, & ils ont la vue sur la rivière. En y entrant on découvre d'abord une fort grande place, entiérement vuide, que le Roi fait servir à la parade & à l'exercice de ses Gardes & du reste de la garnison. On peut dire que cette place devient l'école de toute l'armée, puisque toutes les fois que S. M. y veut introduire quelque nouveau genre d'exercice ou quelque nouvelle manoeuvre, Elle commence par y dresser ses Gardes, & appellant à Potsdam un Officier de chaque régiment pour voir & apprendre ces changemens & les enseigner ensuite à leurs corps respectifs. Cette méthode me paroit admirable, vu l'étendue immense des Etats du Roi, depuis les confins de Prusse jusqu'à ceux du Duché de Cléve. Ce seroit une mer à boire que d'envoyer des Officiers dans toutes les garnison, pour y montrer chaque nouvelle invention d'exercice. Cette grande place de paradé est terminée d'un côté par des bosquets charmans, qui conduisent jusqu'à la Havel, & dont l'intérieur est orné d'un beau sallon & de plusieurs cabinets

binets de treillage, d'une Orangerie, de Pavillons, de ſtatues &c. De l'autre côté elle aboutit à un vaſte baſſin revêtu de pierres de taille, au milieu duquel on voit un Neptune dans ſon char qui deſcend d'une roche & s'élance dans les eaux. Toutes les figures de ce grouppe preſque en grandeur coloſſales ainſi que les chevaux, ſont de fonte doré. Il y a beaucoup de variété dans ce jardin, la vue en eſt belle & les allées y rendent la promenade très agréable. Les écuries du Roi, placées à une petite diſtance du Château & qui donnent ſur la place de parade, ſont belles & ſpacieuſes. Elles achèvent de donner de la régularité & d'embellir le grouppe de tous ces divers édifices.

Ce que je viens de vous crayonner juſqu'ici, ne me paroit pas cependant comparable au Palais & aux jardins de *Sans-ſouci*. Ce Palais eſt ſitué à une portée de canon des portes de Potsdam, ſur la crête d'une montagne, au pied de la quelle coule la rivière de Havel, qui qui eſt fort large en cet endroit. Sa Majeſté, ſe promenant un jour dans ces environs, s'arrêta ſur cette éminence, & ne pouvant s'empêcher d'admirer la beau-

beauté de la contrée, l'étendue & la richeſſe de la vue, Elle réſolut d'y bâtir une eſpèce de vuide-bouteille; mais ce vuide-bouteille commença par être une Retraite de Roi, & finit par former un Palais d'Eté digne de Frederic. S. M. en traça Elle-même le premier deſſein. Le bâtiment n'eſt que d'un ſeul étage, élevé de terre par trois marches qui régnent tout à l'entour. Il eſt comblé par un toît à l'Italienne, environné d'une belle baluſtrade de pierres de taille ornée de vaſes & de grouppes d'enfans. Au milieu s'éleve un Dome. Les fenêtres ſont grandes, cintrées, & deſcendent juſqu'à terre. La façade du côté des jardins eſt très richement décorée. Des cariatides & des termes adoſſés aux trumeaux ſoutiennent la corniche. Vers la campagne, où eſt proprement l'entrée principale, la façade eſt d'Ordre Corinthien avec des colonnes cannelées en pilaſtres. Les deux Ailes qui avancent de ce côté ſont accouplées par une colonnade à double rang, qui forme un demi cercle dans le goût de celle de St. Pierre de Rome. L'intérieur de cet édifice, dont l'air eſt tout à fait galant, reſpire le bon goût & la magnificence.

Il

Il me feroit impoffible de vous en peindre toutes les beautés. Chaque piéce mériteroit une defcription. Ce qui m'en a frappé le plus c'eft le fallon, dont les parois font revêtues de marbre antique de même que les deux niches; dans l'une des quelles on voit la Volupté, & dans l'autre Lucréce. Ces deux ftatues font de marbre blanc exécutées par le célèbre ftatuaire Adam. Il y a eu cependant des voyageurs difficiles, qui en voyant ces deux ftatues fe font déclarés Préadamites, & n'ont pas cru qu'Adam fut le premier homme du monde. Une rangée de colonnes franches entoure tout l'intérieur de ce fallon. Elles font de marbre de Carare, les chapitaux & les foubaffemens de bronze doré. La coupole eft toute dorée en dedans, & elle reçoit fes jours non feulement par des fenêtres en œil de bœuf, mais auffi par une grande ouverture au centre du Dôme, fermée par une glace de miroir taillée à facettes. Le parquet eft de marbre blanc, incrufté de marbre antique, de porphire & de jafpe de diverfes couleurs, d'un deffein charmant en ramages à fleurs & à fruits. La chambre de lit meublée en fatin céladon, couverte d'un

rézeau

rézeau ou filagrame d'or eſt d'un goût charmant. Malgré la richeſſe des ornemens, le coup d'oeil en eſt riant. L'Alcove ſurtout & ſa baluſtrade ſont ſuperbes. Le galerie eſt de marbre feint, couleur de roſe & garnie de tableaux de Watteau, Lancret, Pater & autres Peintres habiles de l'Ecole Françoiſe. Tout cela eſt du dernier galant. Le ſeul défaut que j'y trouve c'eſt que cette galerie eſt un peu étroite, & je crois même que S. M. y fera ajouter quelque jour une nouvelle galerie plus ſpacieuſe, deſtinée à une collection de morceaux exquis des différentes écoles de peinture de l'Italie.

Ce qui me charme le plus à Sans-ſouci c'eſt le Cabinet du Roi deſtiné à l'étude. Il eſt attenant à la Chambre de lit, à l'extrêmité du Palais. La forme en eſt ronde. Des armoires vitrées de bois de cédre artiſtement travaillées, & ornées de guirlandes & de feſtons de bronze doré, couvrent toutes les murailles. Sur ces armoires ſont placés les buſtes des plus illuſtres Savans de l'antiquité. Ces buſtes ſont de marbre blanc, vrais originaux, tirés du fameux cabinet du Cardinal de Polignac. La place qui reſte

te entre les armoires & la corniche est décorée de médaillons de bas-reliefs de bronze. Dans le plat-fond on voit un Apollon du pinceau de Pesne. La cheminée est de breche d'Alep, ornée de glaces & d'or moulu. Les rideaux des fenêtres ainsi que la garniture des canapés & des fauteuils sont d'étoffe riche, couleur de cerise & or, le tout d'un goût & d'un dessein admirable. Cette pièce unique dans son genre n'est pas cependant destinée à étaler le luxe d'un Roi magnifique, mais s'est l'attelier d'un Roi nourri par les Muses. Les rayons des armoires ne sont point garnis par des livres que le Libraire a fourni à son choix, qui lui ont été payés à tant par pied ou par aune, & que le rélieur a symmétrisés & dorés pour faire décoration. On trouve ici une collection moins nombreuse que bien choisie, une petite Bibliothèque formée sur un systême réflechi & entre autres un vrai trésor en fait de Littérature, je veux dire les Traductions Françoises de tous les Auteurs Grecs & Latins, dont la réputation a percé tant de siécles pour venir jusqu'à nous. Le Roi a trouvé moyen de rassembler non seulement toutes les versions

sions de ces Auteurs qui ont été imprimées jusqu'ici, mais S. M. a fait traduire aussi tous ceux qui ne l'étoient pas & les tient ici en Manuscrit. De manière qu'on peut dire que l'esprit de l'antiquité est condensé dans le Cabinet de Sans-souci, & qu'un homme de goût peut y acquérir une science profonde sans posseder les Langues mortes. Peut être le monde littéraire aura-t-il le bonheur de voir sortir quelque jour de la plume du Philosophe couronné, qui passe ses instans de loisir dans cette superbe rétraite, des ouvrages dignes de son nom, & dont la composition auroit occupé la vie entière de tout autre grand Génie.

En sortant de la Bibliothèque on entre dans les jardins par un grand & magnifique berceau, au bout duquel on voit la belle statue d'Antinoüs prêt à se jetter dans la mer. Elle est de bronze. C'est un Chef d'œuvre de l'Antiquité. S. M. en a fait l'acquisition, à la vente des effets du célèbre Prince Eugène de Savoye. Tout le jardin est parsemé de statues de marbre, & de fonte. Les plus remarquables sont le Faune qui porte une chèvre, & qui est si connue en Italie sous le nom de *Fauno col capretto*, le

le Flûteur, l'une & l'autre antiques, le Mercure de Pigale, la Pêche & la Chasse du cizeau du fameux statuaire François Adam l'ainé, Mars lié par l'Amour & plusieurs autres moins parfaits.

Le berceau conduit sur une très belle terrasse, qui règne tout du long du Palais. La vue y est charmante. On voit à gauche, pour ainsi dire, sous ses pieds la Ville de Potsdam, à droite une belle forêt de chaines & de hêtres, & devant soi les jardins qui descendent par terrasses jusqu'à la rivière de Havel. Ces terrasses sont coupées dans la montagne précisément à l'exposition du plein midi, & soutenues par des murs de 16 pieds de haut, dans lesquels on a pratiqué des niches, l'une presque à côté de l'autre. Devant chaque niche il y a deux portes vitrées de haut en bas, & le Roi y a fait planter des pieds de vigne de toutes les espèces connues en Europe. L'exposition même, le terrein sablonneux, l'ardeur du soleil, dont les rayons se concentrent à travers des vitres, l'abri que celles-ci donnent, les niches chauffées au printems par des brasiers, tous ces secours naturels & artificiels réunis font qne Sa Majesté gagne, non seulement

ment de vîteſſe ſur les autres pays, pour la maturité hâtive du raiſin, mais qu'Elle le mange encore tout auſſi parfait que dans les climats les plus méridionaux de notre partie du monde. Le ſeul inconvénient que j'y trouve, c'eſt que la peau de ces raiſins eſt moins tendre que de ceux qui viennent en plein air, n'ayant pas été amollie par la roſée & par les petites bruïnes. A gauche de ce vignoble ſingulier on voit des ſerres qui le ſont encore plus. Elles ſont d'une grandeur immenſe; on les chauffe par des fourneaux & des canaux pratiqués ſous terre; des thermometres déterminent le degré de chaleur, que le jardinier juge à propos d'y donner chaque jour. L'intérieur de ces ſerres forme un verger & un potager à la fois, & par ce moyen le Roi jouit du plaiſir de voir ſa table garnie, pendant toute l'année, de fruits & de légumes de toute eſpèce. A la droite du vignoble eſt l'orangerie dont le bâtiment eſt vaſte & beau. Pendant l'Eté les bords des terraſſes ſont garnis d'orangers, de citroniers, de grénadiers en fleurs & en fruits &c. ce qui, vu du pied de la montagne, forme un coup d'œil incomparable. Lorſqu'on y eſt
 deſcen-

descendu la décoration semble changer tout à coup, & l'on ne voit devant soi qu'un jardin tout royal planté dans une grande plaine. Chaque pas offre quelque nouvelle beauté formée par la Nature, ou quelque embellissement superbe, que l'art y a ajouté. Des bassins revêtus de marbre, des fontaines, des jets d'eau, des cascades, des statues, des bustes, des grouppes, des vases, des colonnes, des obélisques, des cabinets & des sallons de treillage, des grottes, des allées, des bosquets, des labyrinthes & tout ce qui peut orner un jardin se présente successivement à la vue. Tous ces ornemens sont ménagés avec goût, & les beautés naturelles n'y sont point étouffées sous la magnificence artificielle. A l'extrêmité de la grande allée transversale du milieu, se trouve une petite forêt de chênes & de hêtres peuplée de faisans, de cerfs, de chevreuils & d'autres bêtes fauves. S. M. l'a fait joindre aux jardins en l'entourant d'un mur; on y a pratiqué des avenues & des sentiers qui conduisent à une Maison Chinoise superbe, de forme triangulaire, toute revêtue de marbre & resplendissante d'or. D'un autre cô-

té

té on y trouve une colonnade dans le goût de celle de Verſailles, qui eſt du plus beau marbre de Carare que l'on puiſſe voir. Le Monarque ne s'eſt pas contenté d'orner avec une ſomptuoſité toute royale ſon Palais même & ſes jardins, mais il a auſſi embelli toute la contrée d'alentour, de manière que l'œil ne peut porter que ſur quelque objet riche & agréable. Une petite colline, par exemple, qui ſe trouve dans la Campagne vis à vis de la grande entrée & couverte de bois, a été décorée par des ruines qui imitent parfaitement les ravages que le tems fait aux édifices les plus formidables élevés par les humains. Ces ruines forment un point de vue ſingulier.

Voilà, Monſieur, une eſquiſſe très légère de Potsdam & de Sans-Souci. Je m'étois propoſé de vous parler encore des Maiſons de Plaiſance de nos Princes; mais ce ſera le ſujet d'une autre Lettre. Il faut vous laiſſer prendre haleine.



LETTRE LXXXVI.

A MA MÈRE

à Berlin le 20. *d'Octobre* 1754.

Je conviens avec vous, Madame, de tous les bienfaits dont je ſuis rédevable à la Divine Providence, & mon cœur ne ſe les rappelle que pour lui en payer le tribut de la plus vive reconnoiſſance. Ce ne ſont pas non plus des mouvemens de murmure qui s'élèvent dans mon ame, & qui me font mettre de l'autre coté de la balance les maux dont le tiſſu de ma vie eſt parſemé. Je ne les contemple que pour me perſuader de plus en plus de la frivolité & du néant de toutes les choſes humaines. Chacune de nos paſſions porte avec ſoi ſes peines. La gloire, les honneurs, les biens de la fortune ſont toujours accompagnés d'un cortége de chagrins. Leur acquiſition coûte plus que ne vaut leur jouiſſance. Plaire à ces illuſtres mortels, que l'Etre ſuprême a pla-

cé ſur la terre pour être les Juges & les Pères nourriciers des Peuples, eſt un bonheur ſignalé, auquel tant d'aſpirans parviennent rarement, un bonheur qui éblouit les yeux des hommes vulgaires, mais c'eſt un éclat bien faux que celui qui environne le Courtiſan le plus favoriſé. On peut dire qu'il paſſe.

Des jours toujours à plaindre & toujours enviez.

L'inquiétude, la conſervation de la faveur devient un ſupplice continuel. Vingt années de ſervices fidèles ne rachettent pas une faute légère, & quel eſt l'homme aſſez préſomptueux qui puiſſe ſe flatter de prendre dans chaque rencontre le meilleur parti, entre tous ceux qui ſe préſentent à ſon choix? Vous voyez donc, Madame, que la fortune du Courtiſan tient ſans ceſſe à un fil très délié. Cette réflexion m'a tellement frappé, que j'ai cherché à trouver dans un mariage avantageux un azile contre l'inconſtance du bonheur que la Cour offre. Mon but eſt atteint en plus d'un ſens. Mais la plus affreuſe amertume ſe mêle encore aux douceurs de mon union. La mort

moiſſonne mes enfans à meſure qu'ils naiſſent, & un même tombeau renferme déjà une fille & trois fils qui faiſoient le fruit de mon hymen & la conſolation de ma vie. Que ces coups redoublés, dont la Providence me frappe, ont fait de profondes bleſſures dans mon cœur! Qu'il eſt cruel pour un père tendre de perdre un enfant chéri! Quelle expérience funeſte m'en fait connoître toute l'horreur! Autrefois en ouvrant la paupière, mon premier réveil devenoit un inſtant de délices, par les careſſes ingénues d'un aimable innocent que ſa nourrice venoit me porter : aujourd'hui la première heure du jour eſt une heure de ſupplice pour moi. Les réflexions les plus cruelles & les plus ſombres occupent mon ame en ſortant du ſommeil. Je ne vois que mes chers enfans entre les bras de la mort. Tous mes jours ſont empoiſonnés par les triſtes idées qui naiſſent dans mon ame, au milieu même du tumulte des plaiſirs que je me vois obligé de ſuivre par état, & que je ne ſuis plus que machinalement. La perte de mon dernier fils, de mon aimable *Auguſte*, a rouvert toutes mes bleſſures. J'ai perdu une ſeconde fois en lui tous

mes

mes premiers enfans, & mon cœur palpite toutes les fois que je réflechis à l'état où se trouve ma pauvre femme, qui pleure & qui gémit au moment qu'elle est prête à mettre au monde un nouveau fruit de notre mariage.

Puisse-t-elle en être délivrée heureusement! Puisse l'enfant à naître tarir nos larmes! Puisse la Providence lui accorder les années dont elle a raccourci la trame de la vie de ses frères! Puisse son bonheur faire celui de notre vieillesse!





LETTRE LXXXVII.

AU MEME.

à Berlin le 12. *Decembre* 1754.

Oui, Monsieur, promettre & tenir n'est qu'un chez moi. Puisque mes descriptions vous amusent, & que vous êtes curieux de connoître Orangebourg, Rheinsberg & Ruppin, je vais vous satisfaire sans autre préambule.

La petite ville d'Orangebourg, située à quatre lieues de Berlin, doit son être à Henriette d'Orange, Epouse du grand Electeur, Frederic Guillaume, & Mère de Frederic, premier Roi de Prusse. Cette Princesse, aidée des soins & de la générosité de son illustre Epoux, y fit bâtir le beau & vaste Château qui y subsiste encore. La Ville même fut ornée par ses soins de plusieurs bâtimens remarquables, de deux Eglises, dont l'une est consacrée au culte des Réformés & l'autre à celui des Luthériens, d'une mai-

maison pour les Orphelins, fort belle & bien dotée, & de diverses autres fondations utiles & pieuses. Les rues furent tirées au cordeau & embellies par des maisons fort logeables & d'un extérieur régulier. On y arrive par une grande avenue formée de quatre rangées de tilleuls. Cette Allée a un bon quart de lieue de long, & répond exactement à la grande rue qui conduit droit au Château. Le Château est précédé d'une grande place bâtie en demirond, & dont l'emplacement est un quarré parfait, environné d'un large & beau fossé revêtu de pierres de taille. L'édifice même est composé d'un vaste Corps de logis, & de quatre Ailes terminées chacune par un joli Pavillon. Ces Ailes forment deux belles cours. On arrive dans l'avant-cour par un beau pont, orné de statues ainsi que la balustrade qui régne autour du fossé. Les deux Pavillons des Ailes qui sortent derrière le Corps de logis, sont accouplés par une double colonnade, dont le comble fait une platte forme très bien décorée.

Les appartemens du Château sont spacieux, réguliers, éxhaucés, & le nombre en est immense. La grande salle

furtout eſt très belle dans toutes ſes proportions ; mais rien ne mérite plus l'admiration de tous les connoiſſeurs que le grand eſcalier intérieur. Il eſt du deſſein du célèbre Schluter, & tourné de manière que du pied même on voit le ſuperbe plat-fond qui le comble. Il eſt diviſé en autant de parties, que le Château a d'étages. Chaque partie, qui forme un répoſoir, eſt ſoutenue par des colonnes. Celles du premier étage ſont de marbre verd, celles du ſecond de marbre blanc, & celles du troiſième de marbre brun veiné de blanc. Les baſes & les chapitaux ſont de bronze doré. Les baluſtrades ſont de fer & dorées au feu, les murailles décorées dans un goût charmant, ſont couvertes de grands & magnifiques tableaux. Aux répoſoirs il y a des niches avec des ſtatues de bronze. Enfin, ce morceau eſt unique par le deſſein, & la richeſſe des ornemens. La chapelle, la galerie de porcelaine, la ſalle terreine, & pluſieurs autres pièces attirent les ſuffrages de tous les connoiſſeurs. Les jardins d'Orangebourg ſont ſpacieux & plantés ſur les deſſeins de M. le Nautre, célèbre Architecte de Louis XIV. & le même qui a

don-

donné les plans de Verſailles, Trianon, Marly &c. Il eſt arrivé à ces jardins une ſingularité remarquable, qui concourt aujourd'hui infiniment à leur beauté. M. le Nautre avoit tracé dans ſon deſſein toutes les Allées en charmilles, taillées au ciſeau, & ſon plan avoit été exécuté ponctuellement. Ces charmilles furent entretenues juſqu'en l'année 1713. mais le feu Roi étant monté ſur le trône, ſon œconomie ne lui permit point de continuer la dépenſe qu'éxige un pareil entretien. Tout fut donc abandonné à la ſimple nature, & les arbres de la charmille pouſſérent des branches qui en 24. années que dura ce règne, ſe joignirent & formèrent une voûte verte, fort belle. Les berceaux ſont aujourd'hui impénétrables au ſoleil & au vents; on s'y promène au frais en plein midi, & l'on y ſoupe avec des bougies allumées ſans que l'air en faſſe vaciller la flamme. Le Roi ayant fait préſent d'Orangebourg au Prince de Pruſſe, ſon Frère; ce Prince tira le Palais ainſi que les jardins de l'abyme du dépériſſement dans lequel ils étoient tombés, & on en vit ſortir comme par enchantement un endroit également magnifique & délicieux.

Un habile jardinier profita des écarts & des irrégularités même de la Nature négligée, pour répandre une variété infinie dans les différentes pièces du jardin; & S. A. R. l'orna de plusieurs bâtimens d'un goût exquis. Le plus singulier de ces bâtimens est une grotte élevée sur une espèce de rocher, & dont l'extérieur représente une vieille prison, prête à tomber en ruines, mais dont le dedans est tout revêtu des coquillages les plus rares, de coraux, de minerai précieux, de criſtaux &c. S. A. R. y a fait ajouter encore diverses Allées qui conduisent en serpentant à des Pavillons, des hermitages, des orangeries & autres pièces semblables, des berceaux superbes &c. Un grand canal qui s'étend depuis la colonnade jusqu'à la rivière de Sprée, & communique avec elle, a été déblayé, élargi, & rendu navigable pour des gondoles & autres bateaux. Les meubles les plus antiques du Château ont été enlevés & remplacés par d'autres, d'un goût moderne & charmant. Enfin le Prince y a fait bâtir de belles écuries, & n'a rien épargné pour rendre son Orangebourg aussi brillant qu'agréable, & la nature, la situation,

la beauté de la contrée d'alentour, la rivière qui baigne le jardin, tout a concouru à féconder fes efforts.

Je m'étendrai moins à vous dépeindre les agrémens de Rheinsberg & de Ruppin; parce que je puis vous en faire juger par la Copie de deux Lettres que j'écrivis en l'année 1739 & 40. à Madame de * * * & à feu mon pére à Hambourg (*) & qui contenoient la defcription de ces endroits. Je vous envoye ci-joint l'extrait, & comme le Roi a donné depuis quelques années Rheinsberg à fon Frère Mgnr. le Prince Henri, & le Palais avec les jardins de Ruppin à Mgnr. le Prince Ferdinand, je ne ferai qu'ajouter ici quelques mots fur les nouveaux embelliffemens, dont Leurs Alteffes Royales ont encore orné ces charmantes & fuperbes demeures.

Le Château de Rheinsberg eft refté abfolument dans l'état où il étoit. Mgnr. le Prince Henri s'eft contenté d'y faire les réparations néceffaires, & de meubler avec un goût & une magnificence digne du refte de cet édifice cinq ou fix appar-

(*) Ce font les Lettres VIII. & X. de ce recueil.

partemens qui n'étoient encore qu'ébauchés. Mais en revanche les jardins ont été beaucoup étendus, embellis, changés & ornés. L'orangerie, qui n'étoit que commencée, a été convertie en un beau sallon, accompagné de deux jolis cabinets. S. A. R. a fait bâtir encore une Maison Chinoise, une grotte charmante dans un endroit écarté sur le bord du lac, une colonnade en ruines qui sert à masquer une glaciére & dont l'invention est charmante. Il y à long tems que par badinerie Rheinsberg a été nommé Mont-Rémus, & qu'on a soutenu que Rémus avoit été envoyé en éxil par son frère Romulus dans cette contrée, qui faisoit alors la Sibérie de l'Empire Romain. Le Prince est parti de cette idée comique, & a supposé que sa glaciére faisoit le tombeau de Rémus. Il a fait couvrir le comble de cette glaciére de pierres de taille en forme d'un grand piedestal d'ordre rustique, au-dessus duquel on voit une urne sépulcrale, destinée à renfermer les cendres d'un illustre mort. Quelques colónnes brisées & quelques statues mutilées, qu'on a trouvées dans les anciens atteliers de Rheinsberg, ont été élevées en rond tout à l'en-

l'entour de ce mausolée; ce qui imite avec une vérité surprenante une colonnade tombée en ruines. Le terrein qui environne cette pièce a été planté d'Ifs & de Cyprès. On l'a parsemé de vieux chapitaux brisés, de grosses pierres sur lesquelles on a gravé des inscriptions ingénieuses, & de tout ce qui peut retracer l'idée d'un endroit détruit par le tems.

Le Théatre de verdure, que le Prince a fait pratiquer encore dans ce jardin, est un morceau parfait. Il peut servir non seulement à toutes sortes de représentations théatrales, mais aussi à des fêtes & à des illuminations superbes.

Vous savez déjà que le Château de Rheinsberg est situé sur un grand lac, qui se trouve bordé d'une forêt aussi vaste que belle de chênes & de hêtres. C'est dans ces bois charmans que le Prince a fait construire des demeures champêtres qui forment un hermitage de cour sans faire une solitude. Dix maisons de charpente, ayant chacune trois jolies pièces, une petite cuisine & un grénier, sont dispersées à une certaine distance l'une de l'autre dans cette forêt. Les habitans peuvent se voir & s'appeller de la voix sans que la proximité les gêne. Ces mai-

sons

fons sont couvertes en déhors d'écailles, d'écorce de chêne, & les toîts de chaume. L'intérieur est meublé proprement mais avec simplicité. Au milieu de ces habitations on voit une maison plus grande que les autres, avec un clocher. C'est la demeure destinée pour Mgnr. le Prince de Prusse, & elle a un sallon assez spacieux, pour qu'on puisse y servir le diner ou le souper en tems de pluie. Lorsqu'il fait beau on mange dans un grand Pavillon de treillage qui n'est qu'à quelques pas de là. Le signal pour chaque repas est donné par une grande cloche, on avertit trois fois & au dernier coup toute la Compagnie sort de ses demeures pour se rendre au sallon. Leurs Altesses Royales se soumettent à la loi commune & ne veulent point de privilège à cet égard. Chaque habitant de ces maisons rustiques emploie la matinée selon son bon plaisir, il lit, travaille, déjeune, se promène, fait des visites aux Dames, & s'amuse ou s'occupe comme il veut. Il a la même liberté en sortant de table, mais à six heures du soir tous les convives qui font la cour à Leurs Altesses Royales se rassemblent pour par-

ticiper à des plaisirs communs. Cette invention me paroit unique & elle donne la plus grande liberté qu'il est possible de s'imaginer à une Cour.

Mgnr. le Prince Ferdinand n'a pas trouvé à Ruppin, où son régiment est en garnison, un Hôtel assez commode, assez grand & assez beau pour y faire sa résidence ordinaire; surtout si l'hymen, lui donnant une Compagne aimable, venoit à augmenter sa Cour. Il a donc acheté la maison attenante la sienne, & un grand verger qui étoit derrière les deux maisons & qui communiquoit au rempart. Par le moyen de cette acquisition il s'est procuré un Domicile très gracieux dans cette Ville. Les deux maisons ont été combinées avec art. On y a pratiqué des appartemens fort logeables, & entre autres une grande salle charmante, décorée en céladon & argent, & ornée de belles glaces, de lustres, de bras en fleurs de Vincennes d'un goût tout à fait galant. La Chambre de lit, la Bibliothèque le Cabinet d'estampes du Prince, la salle à manger & la plupart des autres appartemens ont été également tapissés & meublés de

de neuf, & le tout ensemble fait un Palais digne d'un Prince surtout pour une demeure en Province. Le jardin derrière cettte maison a été fort bien accommodé. Il est terminé par un joli sallon qui a une porte de communication avec un beau pont qui conduit au rempart. Les Allées de ce rempart, qui forment le rendez-vous de tous les rossignols de la contrée, ont été fort ornées de statues, de vases, de fleurs, d'Ifs & d'autres arbres, & en faisant la plus agréable promenade du monde, elles menent insensiblement au second jardin du Prince, que S. A. R. a fait considérablement agrandir & embellir.

Voilà, Monsieur, la description la plus abrégée qu'il m'est possible de vous faire des maisons de plaisance de nos trois Princes adorables. Que ne puis-je vous retracer les charmes du séjour de ces lieux enchantés. Tandis que l'ennui, la gêne, l'inquiétude, l'ambition, la crainte, habitent souvent au milieu des lambris dorés des Souverains, tout respire ici la liberté, la confiance, & le plaisir. Ces Grands Princes & leurs Illustres Compagnes se dépouillent ici de tout le faste imposant qui environne leur rang; ils abaif-

abaiſſent leur amitié juſqu'à nous, ils ne gardent leur grandeur réelle que pour nous combler de bienfaits, & ils ne ſemblent être jaloux que de leur mérite perſonnel & des agrémens de l'eſprit. La contrainte eſt entièrement bannie de ces retraites royales. Le repos trop uniforme de la Campagne eſt interrompu par des fêtes ingénieuſes, qui cependant ne ſont répétées qu'avec ſobriété pour ne pas laſſer les aſſiſtans.

La promenade, la muſique, la lecture, la danſe modérée, le jeu de commerce, le plaiſir du théatre même varient les amuſemens de chaque jour. Leurs Alteſſes Royales ſe plaiſent à déployer les talens ſinguliers qu'elles ont pour la ſcène, en repréſentant avec quelques Dames & Cavaliers de leur ſuite les meilleures Tragédies & Comédies Françoiſes. La bonne chère, les dons de Bacchus & de Pomone achevent de rendre ces ſéjours délicieux, & l'union qui règne entre ces trois Illuſtres Frères & qui les raſſemble ſouvent au même endroit, en faiſant le charme de la vie, nous rend indécis ſur la préférence à donner au ſéjour ou d'Orangebourg ou de Rheinſberg ou de Ruppin.

Que

Que ne pouvez, vous cher Ami, voir tous les objets que je crayonne ici de vos propres yeux! Vous sentiriez que la réalite l'emporte infiniment sur mes foibles peintures, & que bien loin d'avoir embelli le tableau, mon art est fort au dessous de la vérité.



LET-

LETTRE LXXXVIII.

A MON FRÈRE À HAMBOURG.

à Berlin le 1. Janvier 1755.

Je n'ai pas attendu le renouvellement de l'année, pour faire en votre faveur les vœux les plus tendres & les plus ſincéres, mais j'ai différé juſqu'à cette époque de vous écrire, & de vous témoigner à quel point je m'intéreſſe à votre proſpérité. Puiſſiez-vous, mon cher Frère, jouir juſqu'au terme le plus réculé de la vie humaine, d'une ſanté durable & de tous les biens qui font la félicité d'un homme d'eſprit, & d'un citoyen vertueux!

L'année que nous venons de finir a été mêlée pour moi de douceurs & d'amertume. J'ai perdu un fils que je pleurerai toute ma vie. La Providence m'en a rendu un autre, dont ma femme eſt accouchée au mois de Novembre dernier. Comme il paroît être d'un tempérament robuſte

robuſte, je me flatte que Dieu me le conſervera. Mes déſaſtres paſſés me rendent craintif pour l'avenir. Le moindre cri de cet enfant me fait frémir. Sa mère, moins vive que moi, n'a pas autant d'inquiétudes, mais elle n'en rédouble pas moins ſes attentions, pour tout ce qui peut contribuer à la conſervation de ſon cher petit Henri.

Je ne puis m'empêcher, mon très cher Frère, de vous communiquer un grand projet que je viens de former, & qui ne laiſſera pas que de vous ſurprendre. Vous connoiſſez mon goût pour la Cour & mon extrême attachement pour le Roi. Me croyez vous capable de ſacrifier ces deux belles paſſions, à la néceſſité où je ſuis de me retirer dans mes terres, pour ne pas déranger ma fortune? Quoi que je n'aye pas monté ma maiſon ſur un fort grand pied, quoi que l'Hôtel de Bielfeld ne ſoit pas bien brillant, quoi que je n'aye jamais donné dans le faſte, & qu'avec une façon de penſer aſſez philoſophique ſur le luxe, je me ſois contenté d'une eſpéce d'aiſance bourgeoiſe, la Cour ne laiſſe pas que d'entraîner & le ſéjour de Berlin que d'être diſpendieux. Vous n'ignorez pas d'ailleurs que mes appointemens ſont

des

des plus modiques, & que j'ai employé la plus grande partie de mon bien à l'acquisition des terres de Treben & Hasselbach. Ces terres sont devenues aujourd'hui ma Maîtresse, mais elles ont besoin de l'œil de leur Amant. Ma présence y est indispensable Je suis obligé bien malgré moi d'y bâtir & d'y faire des réparations essentielles. Je travaille à faire consentir le Roi à ma retraite, & je me flatte d'obtenir l'agrément de S. M. avec les raisons solides que je puis lui alléguer. Je ne cesserai jamais d'être bon Prussien, mon cœur est enchaîné au trône de Frederic, je n'oublierai de ma vie tout ce que je dois à ce Prince incomparable, à ce grand homme, & si quelque jour ma fortune change, ou qu'il ait besoin de mes services, je ne réfuserai point de retourner à sa Cour.

Mon dessein est de conserver ma belle maison à Berlin, de la louer & de partir avec ma famille au Printems prochain pour la Campagne. J'y trouverai mille occupations qui m'étourdiront sur la perte des agrémens dont je jouis ici. Car, soit dit sans vanité, la Cour & la Ville me comblent de bontés, & il ne s'y fait guère de bonne fête dont on ne me fasse

pro-

profiter. Nos Princes m'admettent à toutes leurs parties de plaisir. Jugez de quelle dose de raison j'aurai besoin pour soutenir l'uniformité d'une vie champêtre au sortir du plus grand monde. Du faîte des plaisirs les plus brillans, je vais tomber dans un Village. Quelle chûte!



LET-

LETTRE LXXXIX.

A M. DE STUVEN A BRUNSWICK.

à Treben le 1. *de Mai* 1755.

Enfin, mon cher Frère, j'ai quitté la Cour & la Ville de Berlin le 31. de Mars, jour de ma naiſſance, & je ſuis venu m'établir à Treben. La veille de mon départ Mgn. le Prince de Pruſſe donna une grande fête aux deux Reines. S. A. R. me fit la grace de m'y inviter. J'avois le cœur fort ſerré pendant toute la ſoirée. Je quittois des habitudes de 16. ans, & tout ce qui juſques là avoit fait la conſolation de ma vie. Après le ſouper on ouvrit un bal. J'y danſai quelques menuets, mais ayant épié le moment où les trois Princes étoient entrés dans une petite galerie écartée, je les y ſuivis pour leur faire mes adieux. Jamais je ne fus ſi ému. Ils m'embraſſérent l'un après l'autre. Mgn. le Prin-

ce Ferdinand, mon illuſtre Eleve, me tint fort long tems ſerré dans ſes bras, & je ſentis ſes larmes couler ſur mon viſage. Après cette ſcène ſi cruelle pour moi, il me fut impoſſible de prendre congé de perſonne, je me précipitai dans mon caroſſe, & je m'en retournai chez moi, où j'achevai les préparatifs pour le voyage, & en effet je partis à la pointe du jour.

En arrivant à Treben j'ai trouvé ma maiſon achevée, & j'ai eu le plaiſir de la meubler & de l'arranger. Elle eſt ſpacieuſe, propre & commode, mais nullement magnifique. Vous n'y verrez ni dorure ni ſculpture. Le rez-de-chauſſée, qui forme des demi-ſouterreins, eſt deſtiné aux offices & au logement du cuiſinier & de quelques Domeſtiques. Nous avons, ma femme & moi, au premier étage, ſix belles pièces pour notre demeure ordinaire, parmi leſquelles il y a une charmante Bibliothèque qui donne ſur un canal formé par un bras de la rivière, & d'où je découvre tout ce qui ſe paſſe dans le Village. J'y ai fait transporter tous mes livres de Berlin, dont la collection eſt faite ſur un bon ſyſtême. L'étage au deſſus de nous eſt fort beau. Il y a deux beaux apparte-
mens

mens d'entrée, six chambres de lit, avec des garde-robes, une petite cuisine pour la commodité des femmes de chambre, une galerie de 90. pieds de long, & une grande salle quarrée qui y joint. La vûe y est superbe. Du balcon vous découvrez non seulement une partie du jardin, mais aussi un moulin à cinq roues qui fait tomber des torrens d'eau en cascades, une campagne riante parsemée de Villages & de bouquets de bois. L'horizon est borné par une montagne en amphithéatre, sur la crête de laquelle on voit la Ville d'Altenbourg avec ses six clochers. Tout cela est meublé fort honnêtement & d'un goût fort gai. La galerie est ornée de bons tableaux.

J'ai commencé dejà dépuis quelques années à planter mes Jardins. La Nature m'ayant donné à Treben aussi bien qu'à Hasselbach les promenades les plus charmantes dans trois différentes forêts, sur les chaussées qui bordent mes grands lacs, & tout du long de la rivière de Pleisse, qui sépare le Village de Treben en deux, j'ai cru devoir dans le Plan de mes jardins avoir plus pour objet une utilité agréable, que le faste & une régularité trop symmetrisée. Les citoyens des Villes trou-

vent leur verger & leur potager tout préparé dans les marchés publics, mais les habitans de la Campagne doivent songer que leurs desserts ne sont fondés que sur la bonté de leurs jardins, & que c'est un plaisir de pouvoir offrir quelques fruits exquis à un Ami qui vient nous surprendre dans notre retraite champêtre. Il y a plus encore. Les jardins plantés simplement en charmilles & en arbres stériles, lassent bientôt l'œil par leur uniformité continuelle. On les voit vers l'Automne tels qu'on les a vu au Printems. Ce sont toujours les mêmes beautés. C'est une belle femme avec la quelle on est, pour ainsi dire marié, au lieu qu'un jardin, orné avec goût d'arbres fruitiers, offre tous les jours un spectacle différent. Ce sont des feuilles, des fleurs & des fruits qui varient successivement la décoration. C'est une Nymphe, une Hamadriade qui change chaque jour de traits, & présente sans cesse de nouveaux charmes. L'espérance de Flore & les dons mêmes de Pomone nous causent un double plaisir; le propriétaire en est toujours occupé; ses promenades semblent être accompagnées d'un objet qui en centuple l'agrément. Toutes ces considérations

m'ont

m'ont engagé à ſuivre, dans la formation de mon jardin, un grand & beau deſſein, mais à l'exécuter ſur l'idée d'un magnifique verger. Mes Allées, il eſt vrai, ſont la plupart en charmilles, mais ces charmilles ne ſervent qu'à environner & à maſquer des compartimens deſtinés à la culture de toutes ſortes de légumes, des couches &c. En détournant de quelques pas un gros ruiſſeau qui coule dans le voiſinage, j'ai trouvé moyen de me procurer un très beau baſſin d'eau vive & un canal au milieu du jardin. Ce baſſin qui ſert en même tems de reſervoir à des poiſſons, & dans lequel je prends de fort belles écreviſſes eſt entourré de 24. magnifiques céríſiers, dont les tiges ſont droites comme des orangers & les couronnes entretenues ſous le cizeau. A la droite du baſſin le jardin eſt terminé par une Allée, qui mène d'un bout à l'autre toujours en ſerpentant. A la gauche je trouvai un vieux rempart fort exhauſé, que j'ai fait partager en deux larges & belles terraſſes. Celle d'en bas eſt garnie d'arbres nains en éventails, & celle d'en haut de deux rangées de céríſiers, dont les têtes ſont taillées en lauriers, & qui forment une belle avenue. On y entre

par l'orangerie qu'on eſt occupé à bâtir maintenant, & qui fera un joli morceau d'Architecture. Cet édifice ſervira en Hyver d'azile à mes orangers contre les frimats, & formera en Eté un très beau ſallon. J'y ai fait ajouter une demeure pour le jardinier & une cuiſine. Dans un angle irrégulier du jardin j'ai fait pratiquer un théatre de verdure avec un bel amphithéatre à double terraſſe. Cette pièce, en maſquant tout ce que le terrein avoit de difforme, ſert d'ornement au jardin, & ſi je n'ai pas l'eſpoir de raſſembler dans ces contrées des Acteurs pour y jouer la Comédie, je la ferai ſervir a y donner des ſoupers, des concerts &c. Le jardin eſt terminé par un boſquet de bois de bouleau, avec des cabinets de verdure, & en y entrant on trouve d'abord à droite & à gauche des voûtes vertes formées par des tilleuls. Tout le reſte eſt planté en Allées d'arbres fruitiers ſur un vaſte & beau deſſein, & vous y trouvez une collection complette de tous les fruits les plus exquis que notre climat peut produire. Pour faire de Treben en général un endroit délicieux, la nature ſeconde extraordinairement mes ſoins & mon art. Toute la campagne

pagne d'alentour reſſemble à un jardin. On y voit ſerpenter la riviére de Pleiſſe, ſur laquelle il y a au milieu du Village un grand pont de pierres de taille. A quelques pas de ce pont j'ai une belle carriere dans une petite montagne. Cette carrière forme un coup d'œil vraiment pittoreſque. Le ſommet de la colline eſt couvert de chênes, de hêtres & de bouleaux. Au milieu on voit les pierres & les rochers que les ouvriers détachent, & au pied la rivière qui coule en ſerpentant en ſe promenant. Encore un peu plus loin on arrive à ma grande forêt, la plus belle qu'on puiſſe voir. Le bois y eſt ſi touffu, qu'elle n'étoit praticable autrefois qu'aux chaſſeurs & aux bêtes fauves. J'y ai fait couper une Allée en croix, aſſez large pour que trois voitures puiſſent y paſſer commodément. Cela forme aujourd'hui une promenade en voiture la plus délicieuſe qu'on puiſſe s'imaginer. Tout le pays d'alentour étant encore entrecoupé par des petits ruiſſeaux, dont les bords ſont garnis de ſaules, de cériſiers ſauvages & d'autres arbres, vous concevez facilement que les promenades à pied ne ſauroient

me manquer, & qu'elles ſont fort variées.

Le Village de Treben eſt grand, bien bâti & fort peuplé. L'Egliſe reſſemble à une cathédrale. Plus de mille ames y viennent tous les dimanches aſſiſter au ſervice divin. Il y a deux Curés pour la deſſervir. L'autel & la chaire ſont magnifiques de même que ma tribune. Tout eſt peint en blanc, bleu & or. Les orgues ſont bonnes. Ce qui rend ce Village fort animé, c'eſt qu'il y demeure un Veneur du Duc de Gotha, les deux Curés, un Marguilier, un Maître d'Ecole, un Joueur d'orgue, deux Marchands qui vendent toutes les petites néceſſités dont on a beſoin à la Campagne; deux meuniers & une quantité de payſans fort opulens. Tous ces gens ont famille. Les poſtes qui roulent entre Leipzick & l'Empire y paſſent régulièrement. Enfin, pour rendre le ſéjour moins ennuyeux encore, j'ai trouvé moyen de raſſembler une troupe de douze Muſiciens villageois, qui me font une eſpèce de Chapelle. Cette Chapelle n'a été ni difficile ni diſpendieuſe à former. Les habitans de ce pays ſont comme ceux de la Bohème, tous nés Muſiciens. A l'aide d'un beau Claveſſin, dont

dont on m'a fait préſent, & de la muſique que Mgnr. le Prince Henri a eu la bonté de m'envoyer de Berlin, je ſuis parvenu à dreſſer ſi bien mes racleurs, qu'ils exécutent fort proprement aujourd'hui les plus beaux morceaux, des Opéras de Haſſe & de Graun.

Voilà, mon cher Frère, une exquiſſe de Treben. La terre de Haſſelbach n'eſt éloignée d'ici que d'une petite demi-lieue; mais il faut traverſer neuf fois la Pleiſſe pour y arriver. Il s'en faut de beaucoup que la maiſon & les jardins y ſoient auſſi beaux qu'à Treben. Cependant j'y ai une grande ſalle & quatre chambres fort logéables avec de la place pour des Domeſtiques. Je fais meubler tout cela fort légèrement pour pouvoir y loger en Automne dans le tems de la pêche. Car je ne dois pas oublier de vous dire, que j'ai dans cette dernière terre deux très grands lacs & neuf étangs de différentes grandeurs, qui ſont tous peuplés de carpes & d'autres poiſſons que l'on pêche avant l'Hyver, & qui me font un revenu aſſez conſidérable. Cette pêche, outre ſon rapport, forme encore une partie de plaiſir très agréable. Plus de cinquante perſonnes y ſont occupées, &

les marchands poiſſonniers de toutes les petites Villes des environs y viennent faire leurs proviſions. Cela a l'air d'une foire. J'y donne ordinairement à manger à mes Amis & aux Dames d'Altenbourg, qui ſe plaiſent à la nouveauté du ſpectacle, & l'année dernière un bon peintre eſt venu en faire deux tableaux charmans, que je lui ai acheté pour la ſingularité du fait.

Sur le plus grand de ces lacs j'ai fait conſtruire une barque ſpacieuſe couverte, qui peut contenir 30. perſonnes, une autre moins grande pour les Muſiciens, & une petite nacelle, dont les Domeſtiques ſe ſervent pour porter les proviſions, & tous les beſoins lorſque l'envie nous prend de ſouper ſur l'eau.

Je vous rendrai compte une autre fois du parti que je tire de toutes ces heureuſes diſpoſitions de mes terres, de l'emploi que j'y fais de mon tems, & de la manière dont j'y vis. Ma plus grande conſolation ſeroit de vous y voir bientôt. Il me reſte encore beaucoup d'embelliſſemens à y faire. Le ſéjour de Berlin ne m'a guère permis de penſer qu'au néceſſaire.

J'embraſſe tendrement ma chère Sœur & ne ceſſerai jamais d'être.

LETTRE XC.

AU MEME.

à Treben le 12. *d'Août* 1755.

Ciceron, en faisant l'éloge des études, a bien raison de dire, *qu'elles sont notre consolation dans tous les états de la vie, qu'elles nous accompagnent à la Cour, dans les Villes & à la Campagne, qu'elles font nos délices dans l'âge viril, & qu'elles ne nous abandonnent point même dans la vieillesse.* Je fais aujourd'hui l'expérience de cette vérité. Quelque belle que soit ma Campagne, quelque peine qu'elle me donne pour l'embellir & y rétablir l'œconomie rurale sur un bon pied, ces objets ne suffisent pas pour occuper toute mon ame, ni tout mon tems. J'ai recours aux Muses pour remplir le vuide qui y resteroit sans elles. Ces Quinteuses m'écoutent, elles viennent me trouver dans mon cabinet pendant quatre heures du jour, mais elles me trai-

tent en villageois, & ne m'inspirent point ces traits sublimes, ces idées brillantes ces pensées délicates, ces tours fins & ingénieux dont elles ornent l'esprit de leurs favoris, qui respirent l'air de la Cour ou qui vivent dans le grand monde. Elles m'ont enchaîné à un travail sérieux, où le bel esprit gâteroit tout, où les paradoxes, les antithèses, les métaphores, les allégories, les pointes épigrammatiques, & les autres pompons du style moderne seroient fort déplacés, où la recherche du vrai est sêche & pénible; en un mot elles veulent que j'écrive un Ouvrage dogmatique sur l'Art de règner, & que je lui donne le titre *d'Institutions politiques*. Me voilà donc très sérieusement occupé, tantôt à tirer de ma propre imagination quelque vérité nouvelle, tantôt à consulter les avis des meilleurs Auteurs, qui ont traité avant moi des parties détachées de cette matière, tantôt à fouiller dans un vieux répertoire des expériences & des remarques que j'ai faites dans tout le cours de ma vie sur le gouvernement, ainsi que sur les fautes que j'ai vu commettre à ceux qui étoient placés au gouvernail des Etats. J'ignore si le Resumé de tous ces

tra-

travaux, fera digne d'être préfenté un jour au Public; mais les Mufes me difent à l'oreille, *travailles toujours, tu n'as rien de mieux à faire dans la retraite.* Le refte de mon tems eft employé à vifiter mes différens ouvriers, à les guider dans leurs travaux, à faire la revue de mes beftiaux, de mes champs, de mes prés de mes forêts, de mes jardins, de mes étangs, à m'entretenir avec mon adminiftrateur, à revoir fes comptes & à prendre des arrangemens pour l'avenir.

Je fais avec ma famille un diner frugal & champêtre, au fortir duquel je continue mes occupations. A cinq heures du foir tout eft dit & tout eft fait. Nous nous réglons fur le tems pour faire ou une promenade, ou une partie de jeu, ou pour entendre un Concert. Il ne fe paffe guère de jour que nous n'ayons quelque Ami & fouvent plufieurs à fouper. La proximité d'Altenbourg nous rend fort liés avec les principaux habitans de cette Ville. Il n'y a qu'une heure de chemin à faire par une Allée de magnifiques tilleuls tirée au cordeau. Altenbourg fourmille de Nobleffe dont les plus aifés tiennent un état fort honorable. J'y ai vu des Affem-

blées de passé soixante personnes, tous de qualité. Mais la maison qui orne le plus cette Ville & qui embelliroit toute autre, c'est celle de M. de R * * *. Chancelier de la Régence du pays. Si je vous faisois le portrait de ce Magistrat vénérable, de cet homme d'Etat éclairé, de ce citoyen vertueux & aimable, si je vous peignois les charmes & les agrémens de Madame son Epouse & de ses filles, vous croiriez que ces portraits, quoi que tirés d'après nature ne seroient qu'empruntés de Mémoires imaginaires ou de Romans, & que la flatterie ou la prévention auroient guidé ma plume. Nous nous voyons souvent & familiérement, & leur société fait toute la consolation de ma vie.

Les plus beaux jours d'Eté nous attirent à Hasselbach. Là nous entrons dans notre barque, & tout en prenant notre collation, ou en faisant une partie de jeu, nos rameurs nous font faire le grand tour du lac, & nous avons souvent le plaisir de voir nos carpes s'élancer à côté de nous hors de l'eau, & nous annoncer une pêche abondante pour l'Automne.

Chaque promenade à la Campagne

por-

porte avec soi son utilité, & ce n'est pas un des moindres agrémens du propriétaire. En les variant avec réflexion, en portant chaque jour ses pas vers une nouvelle partie de son domaine, il fait sans cesse en se promenant la revue entière de ses terres, il remarque tout ce qu'il y a de défectueux à chaque endroit, & y fait remédier le lendemain.

Les différentes Saisons de l'année produisent des travaux & des plaisirs différens. La vie champêtre n'est pas aussi uniforme que se l'imaginent les habitans des Villes. L'Hyver même y a ses agrémens. C'est peut-être le tems de toute l'année où l'œconome rustique est le plus occupé. Ses greniers sont remplis, & en vendant ses denrées il a le plaisir de remplir ses coffres. Son bétail renfermé dans l'étable éxige tous ses soins. Les instrumens de l'agriculture ont besoin de réparations, il les prépare pour le Printems; il fait battre en grange; il jouit de ses travaux. Le Seigneur est plus concentré dans sa famille. Les soirées se passent à l'aide de la lecture, du jeu, de la musique. Un traîneau le fait voler sur la neige qui couvre la Campagne. Il fait des courses rapides soit à la Ville,

le, ſoit chez ſes voiſins, ſoit vers les confins de ſes propres terres. La liberté le diſpenſe de toute gêne, aſſaiſonne tous ſes plaiſirs innocens, & ce n'eſt pas un petit avantage que l'habitant de la Campagne a ſur le citoyen des Villes, qui eſt aſſervi à mille contraintes arbitraires.

J'oubliois de vous dire, mon cher Frère, que j'ai fait l'acquiſition d'un fort bon peintre, & que me rappellant les exercices de ma jeuneſſe, je me ſuis remis à la peinture ſous la direction de mon Appelles. Je me donne les airs de peindre à l'huile, je fais des payſages & tout en m'amuſant j'orne mes demeures.

Cé genre de vie, j'en conviens, ne ſauroit avoir des attraits pour un ambitieux, ou pour un avare qui court aprés la fortune, ni pour un Courtiſan enivré de la faveur, & accoutumé à vivre dans le tourbillon du grand monde; ni pour une coquette, qui met ſon ſouverain bonheur à entendre une multitude de frélons, ſoupirer pour ſes appas en bourdonnant autour d'elle; ni pour un Adonis, qui faiſant le Héros de Roman, cherche à attacher chaque jour une nouvelle conquête à ſon char de triomphe.

phe. Non, les fats ont mauvais jeu à la Campagne. Mais un eſprit tant ſoit peu philoſophe y triomphe de la frivolité & y jouit, dans un calme délicieux, du vrai bonheur du ſage.





LETTRE XCI.

A MADAME LA COMTESSE DE B...., NÉ'E COMTESSE D'A.... A LEIPZIC.

à Treben le 16. *Décembre* 1755.

C'eſt votre excellent cœur, Madame, qui vous fait compâtir au ſort des pauvres habitans de Liſbonne. En effet, jamais malheur ne fut plus grand que celui de cette Ville, autrefois ſi floriſſante, & jamais citoyens ne furent plus à plaindre. Toutes les Relations qui nous viennent du Portugal ſont ſi touchantes, & peignent d'une manière ſi vive les effets cruels du tremblement de terre qu'on y a eſſuyé le 1. de Novembre dernier, qu'on a peine à retenir ſes larmes en les liſant. Quelle horreur plus grande en effet, quel ſpectacle plus attendriſſant, l'imagination la plus échauffée pourroit elle ſe repréſenter, que celui

lui de tant de milliers d'hommes écrasés, étouffés, estropiés ou mutilés en un clin d'œil, tant de beaux bâtimens tombés en ruines, tant de richesses ou ensevélies sous des décombres, ou dévorées par les flammes; des mères éplorées, tenant sur leurs bras leurs enfans, courir pour les sauver, & le moment d'après être abymées; des femmes accoucher dans les rues; des malades & des blessés expirer dans les places publiques, les cris & les soupirs des mourans, les gémissemens de ceux qui fuyoient pour conserver leur vie après avoir perdu leurs biens; des cadavres de tout côté; le danger, la mort, & tout ce qui peut faire frémir la nature à chaque pas. Vous êtes douée, Madame, d'une ame sensible: l'image de tant de maux doit donc vous frapper & vous affecter plus qu'un autre. C'est une belle chose, mais aussi très incommode, que d'avoir le sentiment vif. Comme, selon M. de Maupertuis, la somme des maux est plus grande dans ce monde que la somme des biens, un cœur tel que le vôtre a plus de douleurs que de plaisirs à partager dans le cours de sa vie. Je me crois donc obligé en conscience de détourner vos

yeux d'un ſpectacle ſi affligeant. Fixez les, Madame, ſur les motifs de conſolation que vous offrent & votre Religion & votre Philoſophie. Parmi les objets qui, dans cette cataſtrophe, ont excité ma compaſſion, il y en a un qui la ſuſpend & la calme en quelque manière, c'eſt l'aventure des victimes de l'Inquiſition, qui voyant leur affreuſe priſon renverſée, rompent leurs chaînes, ſe ruent ſur les monſtres qui les gardent & ſe procurent leur liberté. Tant il eſt vrai que les plus grands malheurs ſont toujours bons à quelque choſe.

Vous me croyez, Madame, plus grand Phyſicien que je ne le ſuis, en me demandant mon opinion ſur les tremblemens de terre; leur cauſe efficiente eſt encore au fond de l'abyme, & je ne ſuis pas homme à l'en aller tirer. Les conjectures que les Philoſophes font là deſſus, ſont peut être tout auſſi éloignées du vrai, que les Contes que les Poëtes débitent ſur cette matiére. Ces derniers amuſent du moins pas leur ſingularité. Ils vous aſſureroient très ſérieuſement que c'eſt un Géant, un des Titans, un des Cyclopes, qui ayant été terraſſé par Jupiter & enſeveli ſous les ro-
chers

chers qui forment le lit du Tage, ſe remue pour reſpirer; d'autres vous diront que toute la terre n'eſt qu'un grand Animal, dont nous avons l'honneur d'être les puces, qui nage dans les airs, qui a des viſcères tels que ceux des autres Etres animés, & qui tremble quelques fois de la fiévre. Si ces Poëtes ſont Proteſtans, ils vous ſoutiendront que Béelzebut ſe prépare à ouvrir près de Lisbonne un Volcan, pour y précipiter les ſuppots d'un Tribunal qui profane le nom du Saint-Office, & pour les faire jouir dans ſon Manoir des récompenſes dues de ſa part à ces tyrans des conſciences. Pour moi, qui franchement n'en ſais rien, je prens un milieu entre les Philoſophes & les Poëtes, & je crois que c'eſt le Diable qui eſt là deſſous, & qui, comme auteur de tout le mal qui arrive dans le monde, a joué un tour de ſa façon aux pauvres Portugais. Vous verrez qu'il aura donné là bas quelque fête infernale qui a fait trembler les voûtes de notre pauvre Hémisphère. Au reſte ces tremblemens ſont épidémiques. Les Gazettes nous en annoncent de tout côté. Il n'y a pas de ſi petit bourg en Europe, qui ne veuille ſe donner les airs d'en avoir

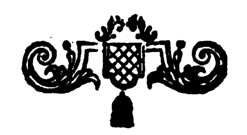
voir senti des sécousses. Je vous proteste, Madame, que le pays d'Altenbourg a été exempt de ce fléau général, que personne n'y a fait la moindre cabriole involontaire, & si par hazard vous ne vous croyez plus en sûreté dans vos Palais de Leipzick, je vous conjure, Madame, de faire à ma chaumière de Treben l'honneur de la prendre pour azile. Vous avez dans votre Université trois Professeurs à la conservation desquels je m'intéresse très fort, ce sont Messieurs Gottsched, Gellert & Christ. Engagez-les, Madame, à vous accompagner dans votre retraite. Je ne vous parle pas de Madame Gottsched; j'espère que vous ne voyagerez pas sans elle. C'est après vous la Dame du monde que j'honore & admire le plus. Elle joint à tous les charmes de son sexe, toute la solidité dont on accuse ou dont on flatte le nôtre. Je lis ses ouvrages avec un plaisir infini & surtout ses vers. Conduisez donc, sous vos auspices, tous ces Cygnes de notre Pleïsse jusqu'aux rives de Treben. Il ne changeront ni d'air ni d'eau, ils resteront toujours sur le même fleuve, dont les ondes ont à Leipzick toute la ver-

tu

ou de celles d'Hippocrene. Il eſt vrai qu'elles acquiérent cette vertu dans leur courſe, mais elles en ſont déjà légérement empreintes en paſſant ſous les arches de mon pont, & je n'oſe mettre de cette eau dans mon vin, crainte de devenir un foible petit Poëte. Un de mes Curés, qui eſt mon Prophête à titre d'office, & qui fait ſon Almanac au bout des doigts, m'aſſure que vous pourriez fort bien tremblotter un peu à Leipzick pendant ces fêtes de Noël. Pour votre ſûreté & pour ma conſolation venez, Madame, paſſer ce tems chez nous. Ma femme m'aſſure qu'elle a ſix bons lits à offrir à la docte Compagnie. Si la gelée continue vous ſerez rendue en trois heures à Treben. Les chemins ſont unis comme une glace de miroir. Il nous viendra tous les jours d'Altenbourg quelques bonnes recrues pour la Société, mais qui s'en retournent après ſouper en Ville aux flambeaux.

Vos Profeſſeurs n'ont guère que ce tems des vacances à me ſacrifier. On dit que vous vous amuſez, Madame, à deſſiner & à peindre, que vous formez un beau Cabinet de Médailles & d'Antiquités, & que vous faites des progrès éton-

étonnans dans toutes les parties des Belles-Lettres. Si vous ajoutez encore tant d'agrémens acquis à ceux qui vous sont naturels, il n'y aura plus moyen de vivre avec vous. J'ai à vous parler sur tout cela & sur mille autres choses, dont je ne sonne mot, pour vous engager à venir ici en personne, & en remettre la discussion à un entretien verbal; d'autant plus que mon épitre n'est déjà que trop longue, & que je brûle d'impatience de vous assurer de bouche de mon profond respect.



LETTRE XCII.

A MR. PAJON MINISTRE DU ST. EVANGILE ET PASTEUR DE L'EGLISE FRANÇOISE A LEIPZIC.

à Treben le 20. de Septembre 1756.

Il m'eſt arrivé ces jours-ci la plus ſinguliére avanture du monde. Je ne puis m'empêcher de vous la raconter. On m'avoit parlé depuis quelque tems de divers préparatifs de guerre qui ſe faiſoient, tant dans l'armée Pruſſienne que dans celle de l'Impératrice, Reine de Bohéme. J'avois auſſi remarqué quelques mouvemens dans les Troupes Saxonnes, dont pluſieurs régimens des garniſons voiſines étoient défilés par la terre de ma belle Sœur & par d'autres Villages voiſins; mais comme le genre de vie auquel je me ſuis aſſervi, me rend aſſez indifférent ſur les affaires du monde & les querelles des Rois, je ne liſois

plus les Gazettes que par manière d'acquit, & franchement ces Gazettes ne m'apprenoient pas grand chose. Dans cette heureuse indolence je passois des jours tranquilles & sereins. Samedi dernier il me prit fantaisie de faire le tour de mes étangs à Hasselbach. Un ami qui m'étoit venu voir & mon Secretaire m'accompagnèrent dans cette promenade. Il étoit environ 7. heures du soir quand nous nous trouvâmes à l'extrêmité de mon grand lac, qui s'étend jusques sous Regis, petite Ville de la Saxe Electorale. Tout à coup nos oreilles furent frappées comme d'un coup de foudre par le bruit du tambour. Nous entendîmes distinctement trois appels, & l'instant d'après la retraite Prussienne. Je vous avoue, Monsieur, que je fus saisi d'étonnement & nous restâmes immobiles tous les trois. La réflexion, qu'il n'y avoit point de Garnison Saxonne dans cette Ville, augmenta notre surprise, & nous ne pouvions nous imaginer que les Prussiens se trouvassent comme transplantés au centre de la Saxe. Mes compagnons résolurent d'aller jusqu'à Regis pour s'éclaircir de la chose, & moi je retournai au petit pas à Hasselbach.

felbach. Ils ne revinrent qu'au bout de trois heures & fort consternés. En effet ils avoient trouvés aux portes de la Ville deux sentinelles Prussiennes, qui les avoient arrêtés & conduits au Chef du régiment d'Infanterie qui y étoit en quartier. C'étoit par bonheur M. le Général de Kleist, que j'avois eu l'honneur de connoître particuliérement à Magdebourg, & qui faisoit profession d'être de mes amis. Il fut surpris d'apprendre que j'étois si près de lui; il rélacha sur le champ les deux prisonniers, & m'envoya une belle pièce de gibier, en me faisant savoir qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir me voir, se trouvant fort fatigué, & dans l'obligation de continuer sa marche le lendemain matin à la pointe du jour. Je me contentai donc de lui renvoyer un beau compliment, & une bonne provision des meilleurs vins que j'eusse en cave. Dépuis ce jour notre pays d'Altenbourg a été comme submergé de Troupes Prussiennes; mais c'est un torrent qui n'a fait qu'y passer sans laisser en arrière des traces funestes de ses ravages. Monseigneur le Prince Ferdinand de Brunswick, qui conduit une Colonne s'est arrêté une nuit à Borna

tout près d'ici. Je l'ai ignoré sans quoi j'y serois allé pour lui faire ma cour. On dit que cette nuée de guerriers va se porter vers Dresde, mais il est incertain si elle crévera en Saxe ou en Bohéme. Dieu veuille que ce soit loin de nous, car le bruit des armes m'est insupportable, & je fuirois jusqu'aux extrêmités du monde pour ne point l'entendre. De graces, mon cher Evêque, dites-moi ce qui vous est arrivé à Leipsick; car il n'est pas croyable que vous n'ayez pas été atteint de quelque contusion dans un choc si général. Je fais bien des vœux pour votre conservation, & me recommande en revanche à l'efficace de vos priéres.



LET-

LETTRE XCIII.

AU MEME.

à Treben le 4. de May 1757.

Ce n'eſt que pour donner ſigne de vie que je vous écris ce peu de lignes. J'ai paſſé la plus grande partie de cet Hyver à Chemnitz, ou S. A. R. Mgnr. le Prince Ferdinand a été en quartier avec ſon Régiment. Je m'y ſuis très bien amuſé. Bonne compagnie en hommes & en Dames, bonne chère, bon vin, concerts, aſſemblées, & par deſſus tout un Prince très gracieux, qui s'eſt empreſſé à nous combler de bienfaits, & à nous procurer tous les divertiſſemens poſſibles dans ces circonſtances: J'y ai vu le ſuperbe cabinet de S. Ex. M. le Général de Wilſter. C'eſt une des collections les plus complettes & les mieux choiſies de coquillages, de pétrifications, de marbres, de cailloux & de pierres précieuſes, qu'il y ait en Europe. S. A. R.

m'a fait revenir une ſeconde fois à Lauterbach, d'où j'ai marché avec la colonne ſous les ordres du Prince Maurice d'Anhalt juſqu'à Obern Planitz, qui eſt ſur les frontiéres de la Bohéme. Nous n'avons rençontré ni Pandoure ni autre ennemi. Dans les intervales de ces Courſes j'ai été fort lié avec Mr. de Pennavaire, Lieutenant Général & Chef du Régiment des Carabiniers, & avec Mr. de Schmettau Colonel du même Régiment. Ils ont paſſé l'Hyver dans mon voiſinage, & nous nous ſommes procurés mutuellement tous les amuſemens qui pouvoient dépendre de nous. Tous ces fils de Mars ont quitté ces environs. Ils s'avancent vers la Bohéme & la Campagne eſt ouverte. Puiſſe-t-elle éloigner la guerre de nos frontiéres! Je ne ceſſe de dire ſoir & matin, *Da Pacem Domine in diebus noſtris*, ni d'être avec le plus tendre attachement.

LET-

LETTRE XCIV.

A MON FRERE.

à Treben le 10. *Septembre* 1757.

La plus cruelle néceſſité, mon très cher Frère, me force à quitter Treben & à venir me réfugier dans le ſein de ma famille à Hambourg. C'eſt preſque le ſeul endroit de l'Allemagne où le démon de la guerre n'étende pas ſes fureurs, & qui ſert encore d'azile aux infortunés fugitifs. Je compte de partir d'ici le 13. de ce mois & de voyager à petites journées, ayant à conduire mon Epouſe & un Enfant délicat. Je vous prie de m'arrêter un logement honnête, mais non pas faſtueux. Ma réſolution ſubite pourroit vous ſurprendre, ſi je ne vous prévenois ſur les motifs qui m'y ont déterminé. Pour cet effet, je vais, mon cher Frère, vous faire un récit fidéle mais abrégé des malheurs qui m'ont

poursuivi, & dont j'ai été enfin accablé cette année.

Le jour des Rois fut la première époque de mes disgraces. Je faisois un petit concert dans ma salle, quand tout à coup j'entendis tirer quelques coups de pistolets & sonner le tocsin de mes cloches. J'accourus & je trouvai tout mon Village investi par des Carabiniers Prussiens, & une douzaine de Maîtres dans le Cabaret, qui m'enlevèrent cinq paysans pour en faire des recrues. Il n'y avoit pas moyen de répousser cette violence, mais j'en fus piqué au vif, & le lendemain matin j'envoyai mon Secretaire au Général de Pennavaire, pour en porter les plaintes les plus amères. Ce respectable vieillard me donna, il est vrai, toute la satisfaction imaginable, en me faisant rendre sur le champ mes vassaux, qui étoient tout morfondus de froid, vu qu'il avoit gelé à pierre fendre la nuit de leur enlevement; j'eus même le bonheur de faire connoissance à cette occasion avec le digne Colonel de Schmettau, & plusieurs Officiers aimables du Régiment des Carabiniers; cependant le mal étoit fait, la frayeur & la colére s'étoient saisies à la fois de mon ame, & ma santé s'en est ressentie long tems.

Lors-

Lorfqu'au mois de Mars le premier dégel fit fondre les glaces, dont les riviéres étoient couvertes, je vis arriver mon meunier tout effoufflé, qui me conjura de venir en toute diligence vers les éclufes bâties dans la Pleiffe pour faire tourner mes moulins, qui fe trouvoient en danger. J'y accourus fur le champ, me faifant fuivre par tous mes payfans armés de grandes perches ferrées, pour détourner les glaçons. Mais, hélas! tous les efforts humains étoient vains contre leur violence & celle des eaux. Je vis des Montagnes de glaçons accumulés les uns fur les autres defcendre la riviére, & portés par un torrent rapide avec tant d'impétuofité fur mes éclufes, qu'elles furent emportées à mes yeux comme un Château de cartes en moins d'une minute, malgré toute la réfiftance que faifoient plus de cent hommes placés fur le rivage. Il m'en a coûté des fommes confidérables, pour réparer ce dégat.

Depuis la bataille de Collin en Bohéme, j'ai été véxé à tout moment par des foldats & des détachemens des deux armées qui ont paffé chez moi, & dont l'infolence n'étoit pas foutenable. Point

de jours sans chicanes. Ma femme se trouvoit alors prête d'accoucher. J'attribue aux épouvantes réitérées qu'elle en eut, le malheur qui lui est arrivé de mettre au monde un Enfant mort. Je vous laisse à penser combien nous avons été affligés de ce triste accident.

Le huitiéme jour de ses couches, l'après diner à cinq heures, de malheureux Incendiaires mirent le feu au Village de Treben, & en quatre heures de tems 33 bâtimens, tant maisons, que granges & étables furent consumés par les flammes, malgré les pompes à feu & tous les efforts que je fis pour en arrêter les progrès. Ce malheur arriva le dernier jour de notre récolte, c'est-à-dire, dans un tems où toutes les granges étoient remplies de grains. L'Incendie éclata dans une maison vis à vis des fenêtres de l'appartement de ma femme, & elle en eut une frayeur mortelle. Pour comble de disgrace, un de nos Curés, M. Winckler, homme aimable & très instruit, qui faisoit toute ma consolation à la Campagne, fut si vivement saisi de ce malheur, que voulant courir chez moi pour sauver ma Bibliothéque au risque de perdre la sienne, il fut frappé d'un

coup

coup d'apoplexie & expira dans les bras d'un de mes laquais. Figurez-vous l'horreur de ce moment. Tout mon Village en feu; ma femme dans le plus grand danger; mon Aumonier & mon ami étendu mort; mon Enfant criant sur les bras de sa nourrice & prêt à tomber en convulsion; tous mes vassaux éplorés, courans ça & là & se désespérans de la perte de tous leurs biens; la crainte où j'étois pour la conservation de ma propre maison; la résistance que je faisois opposer à la violence des flammes; les cris & le tumulte que faisoient ceux qui venoient accourir à notre secours. Il est surprenant que je n'y sois pas succombé. La solidité de ma maison, de mes granges & de mes écuries toutes bâties de pierres de taille, fut notre salut. La bonté divine a préservé ces bâtimens, de même que le moulin, l'Eglise, les maisons des Curés, l'Ecole & les autres édifices appartenants à la paroisse, de l'embrasement général. Vous ne sauriez vous représenter assez vivement, mon cher Frère, quel fut l'état déplorable & le désespoir de ces pauvres paysans le lendemain. Il fallut leur fournir jusqu'au pain & aux vêtemens.

A peine quelques jours de calme nous

avoient-ils remis de notre frayeur & de nos premiers chagrins, qu'un dernier fléau vint nous accabler tout à fait. Le pays d'Altenbourg fut innondé tout à coup par un corps nombreux de Houzards, de Croates, & d'autres troupes légères de l'armée de S. M. l'Impératrice Reine, aux ordres de M. le Général de Laudon. Ces troupes, dès qu'elles entrent dans un pays semblent s'y multiplier. Vous les voyez par tout. Pas un Village n'est exempt de leur visite. Treben subit le même sort des autres. Le Régiment de Spleni Houzards & quelques Commandés de celui de Gichini vinrent s'y camper au milieu des mazures, tristes restes de l'Incendie. Leur arrivée fut impétueuse. Tous les Officiers (qui étoient affamés) demandérent à diner. J'étois justement dans mon autre terre de Hasselbach. J'envoyai vîte mon Cuisinier à Treben, & leur fis préparer à la hâte un repas qu'ils trouvérent délicieux, & qui leur inspira une tendresse extrême pour moi. Je restai coucher à Hasselbach & bien m'en prit, car la même nuit S. M. le Roi de Prusse, & Mgnr. le Prince Henri étant venus établir leur Quartier Général à la peti-

petite Ville de Röthe, qui n'eſt qu'à deux heures de chez moi, & ayant appris qu'ils étoient ſi près de mes terres, eurent envie de me voir. Monſeigneur le Prince me dépêcha deux payſans avec un billet d'invitation, ouvert & écrit en crayon. Si ce billet fut tombé entre les mains des Officiers Autrichiens j'étois perdu, mais, par un bonheur ſingulier, ces meſſagers paſſérent à travers des piquets, & vinrent me trouver à une heure de la nuit à Haſſelbach où ils heurterent violemment à la porte cochère, en criant qu'ils venoient de la part du Roi de Pruſſe. J'étois dans mon premier ſomme & ne ſachant ce que ce pouvoit être. Je fus fort effrayé de cette algarade nocturne; mais ayant lu le billet, je conçus d'abord tout le danger qu'il y auroit d'y répondre par écrit, je le jettai même tout de ſuite au feu, & je me contentai de dire verbalement aux Meſſagers, *que quelque envie que j'euſſe de faire ma cour à Sa Majeſté & à S. A. R. l'impoſſibilité même s'y oppoſoit, me trouvant environné par deux mille Houzards Impériaux qui ne me permettroient pas de bouger de mes terres.* Cette prudence me ſauva. Le lendemain matin je me rendis à Treben, & j'y fis ma viſite au Colonel d'E *** qui

qui commandoit ce détachement. Je trouvai un Cavalier aimable, d'une belle figure, & l'Officier le plus humain & le plus poli qu'on puisse voir. Sa discrétion l'avoit empêché de se loger au Château, il s'étoit contenté d'une petite chambre chez le maître des forêts. Il me reçut le plus affectueusement du monde, & nous eumes bientôt fait connoissance ensemble. Je l'invitai à dîner, il y consentit pour lui & pour tous ses Officiers. Ce dîner fut très-agréable & se passa en politesses mutuelles. l'Aumonier du Régiment, homme charmant, nous prit en grande affection, surtout mon petit bon homme, qu'il prit sur les bras & le porta dans leur camp, où jusqu'au moindre Houzard nous fit des honnêtetez. Le Colonel d'E * * * avec lequel je venois de lier une amitié véritable, fit observer la discipline la plus exacte & l'ordre le plus admirable à ses troupes, pendant tout le séjour qu'elles firent à Treben; mais ayant été enfin vivement poussé & fort maltraité par les Houzards Prussiens du Régiment de Zeckeli, il fut obligé de quitter la place & de se retirer derriére Altenbourg. Cette retraite se fit en un

clin d'œil, & avant de partir le Colonel me dit, *Monsieur, je vous ai traité avec tout le ménagement possible; mais d'autres pourroient venir après moi qui n'auroient pas la même discrétion. Vous courrez risque de devenir suspect aux deux partis. Je vous conjure donc de vous éloigner d'ici au plus vîte, & de vous retirer en lieu du sûreté. C'est un conseil d'Ami.* Je l'en remerciai de bon cœur, & je pris dès ce moment la résolution de le suivre. Je ne vois pas d'endroit plus convenable pour cette retraite que ma Patrie, & vous me verrez dans quelques jours à Hambourg, où j'espère d'avoir la satisfaction de vous embrasser, mon très Frère, de vous présenter ma femme & mon fils, & de vous raconter de bouche tous les détails cruels de mes malheurs. A Dieu donc jusqu'au revoir!



LET-

LETTRE XCV.

A MADAME LA CHANCELIÈRE DE R***. A ALTENBOURG.

à Hambourg le 4 d'Octobre 1757.

Il n'y a pas eu moyen, Madame, de voyager vîte avec une Femme & un Enfant, & il a fallu faire de grands détours pour éviter de tomber dans les mains des troupes de toutes les Nations dont notre route étoit infeſtée. Nous avons pris par Leipſick, Wittemberg, Brandebourg, Ruppin, Rheinsberg, Lentzen & Boitzenbourg. A Lentzen nous avons couru riſque d'être happés par les François, qui entrèrent dans la Ville quelques heures après que nous en fumes ſortis. Enfin notre ange tutélaire nous a conduit en 10 jours de marche fort heureuſement à Hambourg. Je reſpire plus librement depuis mon arrivée dans une Ville où tout reſpire la paix & la liberté. Ce ſont les deux plus grandes prérogatives que la

Pro-

Providence accorde aux pauvres Humains. J'en ſens aujourd'hui le prix plus que jamais, & je me trouve dans l'état délicieux d'un convaleſcent qui ſort d'une grande maladie. Les charmes d'une vie libre & tranquille effacent dans mon ame une foule de bizarreries, que je trouve dans les mœurs & les uſages des Républicains. Tout eſt compenſé dans ce monde. Le ton & les maniéres d'un Citoyen appliqué à ſon Commerce ne ſauroit être égal à celui d'un Courtiſan, nourri dans la politeſſe qui environne le trône des Rois. Mais la valeur intrinſéque de la franchiſe & de la candeur, balancent, peut-être, ici celle de l'aménité fardée & du brillant extérieur qui en impoſe dans les Cours. Je conviens cependant que ces qualités ne font pas un effet égal dans la ſociété, & que la politeſſe épurée fait l'agrément de la vie. Il eſt ſingulier de voir à quel point les hommes de differens états ſe mépriſent mutuellement, & ſur quels principes ils fondent ce mépris. Turcaret dit, qu'il vaut mieux prêter ſur gage que ſur rien. Le Commerçant, en mettant la main ſur ſon coffre fort, croit que l'eſtime, qu'il fait de ſoi-même & de ſa condition, eſt fondée

dée sur un gage solide, au lieu que le Noble en s'appuyant sur de vieux parchemins, ne fonde son amour propre précisément sur rien. L'Homme de qualité, fier du mérite de ses Ayeux, envisage le roturier comme un Être différent de lui, il le croit pêtri d'un autre limon, il le prend pour une créature mitoyenne, entre le noble & l'animal, & il le traite tant qu'il peut sur ce pied. Le Négociant au contraire, dans le sein de sa Ville commerçante, jette du haut de son oppulence des regards dédaigneux sur le gentilhomme indigent, qui, par la crainte de déroger en se livrant à un travail honnête, est obligé tantôt de vendre son sang pour gagner sa vie, tantôt de faire l'esclave des Souverains pour jouer le rôle de grand Seigneur, & tantôt de sacrifier sa probité, ses lumières & sa conscience dans un Cabinet pour servir à la fantaisie de son maître. En partant de ce principe ils nous envisagent comme des gueux, qui, malgré la misère de leur condition, s'estiment être grands par une chimère. On pourroit crier aux uns & aux autres. O vanité, des vanités, tout est vanité! *Oui, c'est la vanité qui vous aveugle tous.* Tous les Etats, toutes les conditions,

tions; tous les métiers honnêtes sont utiles à la société & par conséquent estimables. La fainéantise est seule roturière. Un homme désœuvré, qui devient le fardeau des autres, est seul méprisable. J'y ajouterai cependant une seconde espèce de gens, dont je vois ici beaucoup d'exemples devant les yeux. Ce sont ces hommes qui, s'étant élevés sur les ailes de Mercure au sommet du temple de la fortune, veulent imiter tout à coup les plus grands Seigneurs dans leur luxe & leur magnificence, sans y être secondés par le génie, les manières, & l'usage du grand monde. Ce sont de lourdes machines qui montent sur un grand théatre, & prétendent y fixer tous les yeux sur eux en faisant des entrechats & des cabrioles. Faute de savoir vivre, ils commettent à tout moment avec la meilleure intention du monde des impolitesses grossières. C'est à quoi l'on est exposé très souvent ici, mais c'est une rouille qui dans les Républiques s'attache aux outils les plus polis, & à laquelle le sage ne doit point faire attention. A force de se servir d'un pareil meuble on parvient quelques fois à lui enlever cette rouille. Que n'êtes vous ici, Madame, nous ferions souvent

bien

bien des réflexions ſur les objets qui s'y préſentent ſans ceſſe, & vous jouiriez au reſte avec les habitans d'Hambourg de tous les biens de la terre que la mer y apporte.

J'ai l'honneur d'être.



LETTRE XCVI.

A LA MEME.

à Hambourg le 4. *Juillet* 1758.

Hélas! oui, Madame, il n'eſt que trop vrai que le Prince de Pruſſe n'eſt plus, & que ſa mort m'auroit coûté la vie, ſi l'on pouvoit mourir de douleur. Jamais regrets ne furent plus juſtes. Le reſpect, l'admiration & la reconnoiſſance ſe réuniſſent dans mon cœur, pour y former une ſource intarriſſable de larmes. Si vous l'aviez connu, Madame, vous ne pourriez vous empêcher d'y mêler les vôtres. Les Orateurs ſacrés de Berlin ont pris pour Texte du Diſcours funèbre, qui a été prononcé dans toutes les Egliſes de cette Capitale, les paroles remarquables que Moïſe dit au peuple d'Iſraël, avant de monter ſur la Montagne de Horeb, *Je quitte cette terre, mais Dieu ſera toujours avec vous.* Les bouches les plus éloquentes ont célébré la mémoire d'un

des

des plus grands hommes & des plus aimables mortels que la Providence ait présenté à l'Univers. Mais, comme ces discours pourroient ne pas parvenir jusqu'à vous, & qu'il est peu de personnes qui ayent connu ce Prince incomparable aussi bien que moi, permettez, Madame, que je vous le fasse connoître à mon tour, que ma main répande aussi quelques fleurs sur sa tombe, & que cette Lettre soit consacrée au plus triste souvenir. La flatterie ne sauroit dicter mes éloges. Le desir de captiver sa bienveuillance ne peut plus conduire ma plume. La vérité seule guidera mes crayons. Tout autre motif est enseveli avec mon Héros.

Auguste Guillaume, troisième Fils de Frederic Guillaume Roi de Prusse & de Sophie Dorothée Princesse d'Angleterre naquit à Berlin le 9. d'Août de l'année 1722. Le Fils ainé du Roi étant mort presque au berceau, le grand Prince qui règne aujourd'hui avec tant de gloire monta par le droit de sa naissance au rang de Prince Royal, & Auguste Guillaume fit un pas qui l'approcha tout près du trône. Quoi que né dans la pourpre, sa haute naissance ne servit point à cor-

rom-

rompre son cœur. L'austérité des mœurs du Feu Roi son père éloignoit de la Cour & de la Famille Royale ce faste imposant qui éblouit les yeux, & surprend l'ame d'un jeune Prince. L'adulation n'osa point approcher des Enfans du Monarque en se courbant, & en fléchissant le genoux pour leur présenter le poison de son encens. Peut-être ce Roi tout guerrier poussa-t-il cette simplicité, d'ailleurs vénérable, trop loin dans l'éducation de son Auguste Famille. Peut-être le Prince Guillaume fut-il privé du bonheur inestimable d'avoir des Gouverneurs excellens. Peut-être eut-il trop constamment sous ses yeux le tableau mouvant d'une Ecole toute militaire. Peut-être lui inspira-t-on des dégoûts pour l'acquisition de l'aménité & des talens sans lesquels le Héros le plus célèbre ne fut jamais un vraiment grand homme. On a dit de Leibnitz qu'il étoit devenu tout ce qu'il avoit voulu. Mais le Prince Guillaume étoit né tout ce que Leibnitz étoit devenu. En respirant la première fois, la sémence de tous les talens étoit entrée dans son ame, mais elle n'y germa bien qu'à la mort du feu Roi. Le Prince Guillaume vit alors sur le trône un Frère chéri, un Hé-

Héros Philoſophe, un Monarque nourri par les Muſes & qui les honoroit à ſon tour. C'en fut aſſez pour exciter en lui la plus noble des émulations. Le deſir de s'inſtruire devint ſa paſſion. Une imagination vive, l'eſprit le plus juſte qui fut jamais, une volonté toute portée au bien, une humeur ſans ceſſe tournée à la gaieté & même à la plaiſanterie, une mémoire dont il y a peu d'exemple, faiſoient le compoſé de ſa belle ame. Avec des diſpoſitions auſſi heureuſes, ſes progrès ne pouvoient qu'être rapides. En peu d'années il acquit une ſcience ſi univerſelle, qu'il n'auroit tenu qu'à lui de ſoutenir des théſes encyclopédiques. Sa curioſité s'étendit juſqu'aux arts utiles, & on auroit pu lui appliquer l'éloge que l'Ecriture donne à Salomon en diſant, qu'il connoiſſoit dépuis le cédre juſqu'à l'hyſope. La pratique des beaux arts formoit ſon amuſement. Il manioit avec la même délicateſſe le pinceau d'Appelles, qu'il touchoit la lire d'Orphée. La baſſe de viole étoit ſon inſtrument favori. Sa main traçoit les deſſeins de ſes Palais & de ſes jardins. Il ſe plaiſoit à la Comédie & jouoit lui-même les grands rôles comiques avec un art & un naturel

qui

qui enlevoit tous les ſuffrages. Ses traits étoient auſſi beaux que réguliers. La bonté de ſon caractère ſembloit être exprimée ſur ſa phiſionomie par les mains des graces. Sa taille, au deſſus de la médiocre, achevoit de donner de l'élégance à toute ſa figure. Son cœur étoit né ſenſible. Ce mot renferme plus d'un éloge. De beaux yeux & plus encore des yeux ſpirituels avoient un droit acquis ſur lui, mais il étoit capable de ſacrifier ſon amour à l'amitié. Jamais Prince, jamais homme n'y fut plus fidèle. Elle étoit ordinairement le réſultat de ſes obſervations ſoigneuſes & le prix de ſon eſtime. Ni le tems ni l'abſence ne pouvoient l'altérer, & ſi je ne craignois de faire retomber ſur moi une partie des louanges que je lui donne, je dirois qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire les Lettres les plus ingénieuſes, les plus gaies & les plus tendres juſqu'à la fin de ſa vie. Il étoit toujours magnifique, ſouvent généreux, mais jamais prodigue. Ses ameublemens, ſes livrées, ſa table, ſes fêtes & ſes plaiſirs ſe reſſentoient ſans ceſſe de cette magnificence. Le ſang des Héros couloit dans ſes veines, ſa valeur étoit & naturelle & réfléchie. Il aimoit la guerre &

en étudioit l'art ſyſtématiquement. Dans le calme de la paix il faiſoit avec le Prince Henri ſon Frère, ce qu'on peut appeller à la lettre une guerre de plume. Ces deux Héros ſuppoſoient une rupture entre la Pruſſe & ſes voiſins. Chacun d'eux conduiſoit ſur le papier & ſur des Cartes Géographiques les armées & les négociations d'un des Partis belligérans. Chacun déployoit, dans cette correſpondance, ſon génie, ſes talens & ſa prudence. Les Princes s'écrivoient deux Lettres par ſemaine, pour s'avertir des mouvemens que chacun d'eux avoit jugé à propos faire. Les plans des marches, des camps, des ſiéges & des autres opérations militaires étoient joints à ces Lettres, qui auroient mérité d'être écrites en Lettres d'or, pour ſervir d'exemple & d'inſtruction aux Généraux à venir.

Peu avant ſon mariage le Roi ſe voyant ſans poſtérité, lui donna le titre de Prince de Pruſſe, & en effet il ſembloit être né pour régner. Il avoit plus de talens pour commander aux hommes, que de diſpoſitions à obéir. Il reſpectoit ſes auguſtes Parens, il chériſſoit ſes Frères & ſes Sœurs, & il adoroit ſecrétement ſes Enfans. Une eſpèce de fauſſe honte lui fai-

faifoit cacher une partie de fa tendreffe pour ces derniers. Son attachement à l'Etat & fon amour pour les Peuples Pruffiens étoient extrêmes. Je n'oferois prefque placer ici une ombre dans un portrait fi brillant, & remarquer qu'il donnoit un peu trop d'eftime à la Nobleffe, & à la qualité d'Officier, & trop peu au mérite réel deftitué de ces avantages acceffoires.

Son premier abord étoit froid, mais fa converfation très fpirituelle, très vive & toujours enjouée. J'en appelle au témoignage du meilleur des Juges, du plus bel efprit & du plus célèbre Poëte de la France, qui m'a dit plus d'une fois, *jamais homme ne m'a tenu des propos plus jolis, ni fait des queftions plus captieufes que le Prince de Pruffe.* Mais, Madame, voulez-vous une autorité encore plus grande, lifez l'Epitre dédicatoire des Memoires de Brandebourg. Frederic y donne à fon augufte Frère une couronne immortelle, & les fleurs dont il la forme ne font point artificielles, mais toutes cueillies dans la Nature même. Auffi, Madame, après avoir mis fous vos yeux ce monument précieux de la gloire du Prince & de l'excellent cœur du Roi, ne m'eft-il

plus permis d'ajouter ici le moindre trait qui pourroit concourir à son éloge. Tout est renfermé dans cette belle expression du Monarque. *Que je suis heureux, mon cher Frère, de connoître tant de vertus dans le plus proche & le plus cher de mes Parens!*

Je finis donc en vous assurant de mon respectueux attachement &c.

P. S. J'ai oublié de vous dire, Madame, que ce Prince adorable m'avoit ecrit, trois semaines avant sa mort, une Lettre d'invitation, pour venir passer quelque tems avec lui à Orangebourg, que j'ignorois absolument le danger de sa maladie, & que me trouvant en nombreuse compagnie à la belle terre de Yersbeek, le Valet de chambre du Seigneur du lieu vint m'apporter les Gazettes cruelles qui annonçoient la mort de mon illustre Protecteur, en me disant sans détour ni précaution: *Hélas le Prince de Prusse a quitté la vie!* J'ai pensé en avoir la mort, je me remets avec peine, mais mes regrets seront éternels.

LETTRE XCVII.

A MADAME LA DOUAIRIÈRE DE S... DAME DE BREITENHAYN.

à Hambourg le 21. *d'Octobre* 1759.

MA TRÈS CHÈRE SOEUR.

Au milieu des malheurs qui me pourſuivent, & des chagrins qui ſont venus m'accompagner juſqu'à Hambourg, la Providence vient d'en adoucir l'amertume par la naiſſance d'un fils, dont ma femme eſt heureuſement accouchée avant hier au matin. Je connois trop, Madame, la tendreſſe que vous avez pour votre Sœur unique, & les bontés dont vous m'honorez, pour ne pas me perſuader que vous prendrez un vif intérêt à un évenement qui nous comble de joie. Elle eſt d'autant plus juſte de ma part, que la Mère & l'Enfant jouiſſent de la meilleure ſanté que leur état préſent peut faire eſpérer. J'en bénis avec un cœur pénétré de reconnoiſſance la bonté divine, & je remets en ſa garde ces objets de ma tendreſſe. Parmi les humains,

ma chère Sœur, je n'ai personne à qui je puisse les recommander à plus juste titre qu'à vous. Vous nous servez de Mère à plus d'un égard. Dans ces momens de tracas il me reste à peine le tems de vous assurer que je ne cesserai d'être jusqu'au tombeau.

LETTRE XCVIII.

A M. DE STUVEN A BRUNSWICK.

à Hambourg le 20. Decembre 1759.

Malgré toutes mes répugnances, & malgré les mouvemens de mon amour propre, j'ai risqué enfin de mettre mes Institutions politiques sous les yeux du Public. Monsieur Gosse Junior, Libraire de la Cour du Prince d'Orange, en a fait une belle édition. C'est l'homme le plus intégre & le plus poli que je connoisse. Il n'a épargné ni soins ni fraix pour contenter tous mes desirs, & pour les satisfaire promptement. Cependant j'ai été vingt fois tenté de lui écrire *Hélas, Monsieur Gosse, ne m'imprimez pas!* C'est une chose terrible pour un Auteur modeste que la publication de son Ou-

vrage. Il ſemble que ſon ame ſe montre toute nue aux yeux de tout le monde, & qu'il ſoit déſormais permis au plus chétif des lecteurs d'éplucher tous ſes défauts & de les lui reprocher. Tant qu'on eſt encore le Maître de ſon Manuſcrit on eſt courageux, mais le jour que le Libraire expoſe le livre en vente, qu'on eſt ſouple, qu'on eſt timide! Je l'ai été plus qu'un autre, parce que j'avois à lutter contre ma Matière & contre la Langue, dans laquelle je me ſuis aviſé d'écrire. Mais en me défiant de mes talens, j'ai compté beaucoup ſur l'indulgence du Public. Les motifs qui m'ont fait entreprendre cet Ouvrage, l'utilité & la nouveauté du ſujet devroient naturellement me faire trouver grace devant mes lecteurs équitables & éclairés. C'eſt à eux ſeuls que j'ambitionne de plaire, tandis que je mépriſe la cenſure des Critiques de profeſſion que leur métier fait vivre. Je ne me ſuis point trompé. Non ſeulement les Gazettes & les Journeaux ont parlé avec éloge de mes Inſtitutions, mais la plupart des Souverains de l'Europe, auxquels j'avois envoyé un Exemplaire de ce livre, pour rappeller dans les Cours le ſouvenir d'un homme enſeveli

dépuis trois ans dans la retraite, ont daigné m'honorer d'une réponse infiniment flatteuse. J'en ai fait un Recueil, qui sera encore précieux à ma Postérité. Les plus généreux de ces Princes ont même ajouté à leurs Lettres des gages de leur approbation. Quoi que la Providence me fasse sentir aujourd'hui le poids de la guerre, & les effets des fléaux qui sont venus m'accabler, sa bonté cependant m'a mis dans un état à pouvoir conserver ces sortes de bienfaits, comme des monumens de la grandeur d'ame des Souverains qui régnent dans le XVIII. Siécle, & comme des marques précieuses de leur estime pour les travaux de ceux qui cherchent à étendre la Sphère des connoissances utiles. Je crois, mon cher Frère, que vous ne serez pas fâché de lire quelques unes des Lettres que j'ai écrit à cette occasion, & des réponses gracieuses qu'elles m'ont valu. Je vous en envoye ici les Copies, & je me flatte que vous aurez reçu l'Exemplaire que je vous ai adressé il y a quelque tems sous une simple enveloppe, ayant été trop occupé alors pour pouvoir vous écrire. Dites-moi, je vous en conjure, votre sentiment sur tout cela, avec cette fran-

chise

chise qui doit toujours accompagner l'amitié fondée sur les liens du sang; & répondez-moi promptement soyez & persuadé de toute ma tendresse.

LETTRE

écrite à S. M. le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

SIRE,

Un Prince appellé au trône par les vœux d'un Peuple libre dans son choix, dont le sang a paru si précieux à une des plus respectables Nations de l'Europe, qu'elle a desiré de le voir mêlé avec celui des Bourbons pour en faire naître ses Rois, un Prince enfin qui, après avoir fourni la carrière la plus glorieuse & la plus remarquable dans l'Histoire, jouis dans un âge avancé de toutes les faveurs de la Providence, gouverne ses sujets avec le sceptre de Titus, cultive les sciences, encourage les arts, l'industrie & les talens, & laisse à la postérité les plus beaux monumens d'un règne aussi poli que fortuné; un tel Monarque ne sauroit être envisagé que comme le Protecteur le plus puissant des Gens de

Lettres, & comme le Juge naturel des Ouvrages qui traitent du grand Art de régner. Frappé de cette vérité, dans le fonds même de ma retraite obscure, j'ose, Sire, avoir la témérite de porter aux pieds de V. M. les Institutions politiques que j'ai ébauchées autre fois pour l'instruction d'un jeune Prince, dont l'éducation m'étoit confiée, & que je présente aujourd'hui au Public sous une forme plus systématique & plus régulière. Je souhaiterois que l'hommage que j'en fais à V. M. fut plus digne de lui être offert; mais une ame aussi grande, aussi généreuse que la sienne accepte toujours, à l'exemple de la Divinité, les offrandes les plus simples avec indulgence & bonté. Les efforts que je fais dans cet Ouvrage pour dégager la politique des erreurs coupables du Machiavellisme, & pour appuyer ses principes sur la probité; la vertu & la raison, en font le seul mérite, & peuvent rendre excusable la témérité que j'ai d'offrir à V. M. ce tribut de mon admiration & de mon profond respect. Je l'accompagne des vœux les plus ardeurs pour la conservation de ses précieux jours, & je fais gloire d'être avec la plus grande soumission.

SIRE

REPONSE DU ROI STANISLAS DE POLOGNE.

„ *à Luneville ce* 17. *Avril* 1760.

„ Monſieur. J'ai reçu votre Ou-
„ vrage avec d'autant plus de plai-
„ ſir, qu'il me donne une très haute idée
„ de vos talens & de la ſageſſe des mo-
„ tifs qui vous l'ont fait entreprendre. Je
„ ne doute point que traitant de la po-
„ litique vous n'ayiez réuni, comme dans
„ un foyer de lumières, toutes les connoiſ-
„ ſances qui peuvent la rendre plus ſûre
„ pour les Princes, & moins domma-
„ geable pour leurs ſujets; que vous
„ n'ayiez fortement décrié ce faux amour
„ de la gloire, qui ne tend qu'à ſubjuguer
„ & à détruire; & fait entendre que ce ſe-
„ roit en quelque ſorte agrandir le monde
„ que de le calmer. Je ſens par votre Let-
„ tre que c'eſt là le deſſein de votre livre,
„ qui ne m'a été rendu que depuis deux
„ jours. Je vais inceſſamment me met-
„ tre à le lire. L'empreſſement que j'en
„ ai m'eſt une eſpèce d'augure de la ſa-
„ tisfaction qu'il doit me donner. Je
ſuis très véritablement. Monſieur.

Votre bien affectionné

STANISLAS, Roi.

M. le Baron de Bielfeld à Hambourg.

RE'PONSE DE S. A. S. E. DE COLOGNE.

„ On ne peut être plus senſible que
„ je le ſuis, Monſieur, à l'atten-
„ tion que vous avez eu de m'envoyer
„ votre Ouvrage, & à tout ce que vous
„ me dites d'obligeant dans la Lettre qui
„ l'accompagne, vous pouvez compter
„ que je ne deſire rien tant, que de vous
„ témoigner les ſentimens de l'eſtime par-
„ ticulière avec laquelle je ſuis, Mon-
ſieur, *Bonn le* 25. *Mars* 1760.

Votre affectionné

CLEMENT AUGUSTE, Electeur.

RE'PONSE DE S. A. S. E. DE BAVIERE.

Munich le 15. *Mars* 1760.

„ Il y a déjà quelque tems, Monsr. le
„ Baron, que l'on m'a préſenté l'Ex-
„ emplaire que vous m'avez fait parve-
„ nir de vos Inſtitutions politiques, a-
„ vec la Lettre du 4 Obre. dernier que
„ vous m'avez écrite pour l'accompa-
gner;

„ gner ; l'un & l'autre m'ont été fort
„ agréables, & je ne puis que vous être
„ obligé de m'avoir fait part d'un Ou-
„ vrage, qui contient des matières éga-
„ lement importantes & instructives, &
„ dont la lecture doit être très interes-
„ sante ; ce que j'en sai jusqu'à présent
„ me donne une haute idée des talens de
„ son Auteur, & je ne regarderai pas
„ comme un tems perdu celui que j'em-
„ ployerai à m'en amuser. Je joins ici
„ une foible marque de ma reconnois-
„ sance, en vous assurant que j'ai pour
„ vous, Monsr. le Baron, une vraie es-
„ time.

MAX: JOS: Electeur.

RE'PONSE

DE S. A. S. E. PALATINE.

Manheim le 7 Juin 1760.

„ Je vous fais tout le gré, Monsieur
„ le Baron, de l'offre que vous m'a-
„ vez faite de vos Institution politi-
„ ques, & fais tout le cas de cet Ou-
„ vrage, comme d'une production de
„ vôtre esprit qui mérite l'applaudisse-
„ ment du Public au quel vous l'avez

„ voué. Je suis avec estime, Mon-
„ sieur le Baron, votre affectionné.

A MR. LE BARON DE BIELFELD.

LETTRE

de M. de Voltaire à la même occasion.

„ Je crois, Monsieur, que votre Let-
„ tre m'a guéri, car le plaisir est un
„ souverain remède. Et j'ai senti,
„ un plaisir bien vif en voyant que vous
„ vous souvenez de moi. Je ne songe
„ plus qu'à m'amuser & à finir gaiement
„ ma carrière, mais je m'intéresse beau-
„ coup aux Ouvrages sérieux que vous
„ donnez au Public. J'attends avec im-
„ patience celui que vous m'annoncez.
„ Apprenez aux Princes à être justes.
„ C'est toujours une consolation pour
„ ceux qui souffrent de leur ambition,
„ de leurs caprices, de leurs injustices,
„ de leurs méchancetés. Les hommes
„ aiment à entendre parler du droit des
„ Gens. Ce sont des malades à qui on
„ parle du remède universel. N'avez
„ vous pas dit aussi quelque petit mot
„ sur la liberté? je m'imagine que vous
„ vous la goûtez à votre aise dans Ham-
„ bourg

„bourg, pour moi j'en jouis, & je
„ ſuis dépuis ſix ans dans l'ivreſſe de la
„ jouiſſance, étant aſſez heureux pour
„ poſſeder des terres libres ſur la fron-
„ tiére de France, & me trouvant dans
„ une indépendance entiére. Vous ſou-
„ vient-il du tems où il ne vous étoit
„ pas permis d'aller dans vos terres?
„ C'eſt bien cela qui eſt contre le droit
„ des Gens.

„ Je ſouhaite la paix à votre Alle-
„ magne, mais je ne peux *exalter mon*
„ *ame* au point de déviner le tems ou
„ toutes ces horreurs ceſſeront. Le ſe-
„ cret de prévoir l'avenir s'eſt perdu
„ avec le modeſte Préſident. Je vous
„ embraſſe de tout mon cœur ſans céré-
„ monie, il n'en faut point entre les
„ Philoſophes. C'eſt aſſez de dater ſa
„ Lettre & de ſigner la premiére Let-
„ tre de ſon nom aux Délices 20. Juin.

V.

„ Votre Lettre du mois de Février
„ ne m'a pas été rendue par des Gens
„ preſſez de s'acquiter de leurs commiſ-
„ ſions.

LET-

LETTRE

DE MONSR. LE COMTE DE SCHOUWALAW.

à St. Petersbourg le 27. Fevrier 1761.

MONSIEUR.

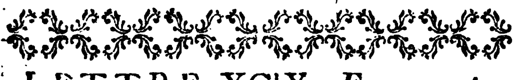
„ Je n'ai jamais été furpris fi agréa-
„ blement, qu'en recevant la Let-
„ tre que vous m'avez fait l'honneur
„ de m'écrire. Je me préparois à vous
„ témoigner en mon particulier, la re-
„ connoiffance qu'un Ouvrage qui nous
„ inftruit, autant qu'il vous honore ex-
„ ige généralement. Je l'ai lu, Mon-
„ fieur, avec une profonde vénération
„ pour vos lumières, & avec toute l'at-
„ tention néceffaire pour en profiter,
„ je le relifois encore, lorfque je reçus
„ l'Exemplaire que vous m'envoyez, &
„ que je conferve comme une marque
„ précieufe de l'opinion favorable que
„ vous voulez bien avoir de moi. Je
„ crois avoir rendu un fervice effen-
„ tiel à ma Patrie, en faifant traduire
„ vos *Inftitutions* dans ma Langue, &
„ j'aurai bientôt le plaifir de voir fortir
„ le I. Tome de Preffe; je me ferai
une

„ une fête de vous en offrir un Exemplaire. Permettez moi, Monſieur, „ de vous écrire, & chargez moi de vos „ ordres. Je m'eſtimerai heureux, ſi „ vous vouliez me procurer des occaſions „ propres à vous convaincre de l'eſtime „ ſinguliére que j'ai pour votre mérite, „ & du repect avec lequel je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéiſſant ſerviteur

J. SCHOUWALOW.



LETTRE XCIX. *Fragment*.

A M. DE M*** A B***.

à Hambourg le 6. *Juin* 1760.

Non, Monſieur, je n'ai pas l'honneur d'être de toutes les Académies dont vous ſuppoſez que je ſuis. J'occupe une place à celle de *Berlin* depuis ſon renouvellement, & les Sociétés Royales de *Konigsberg en Pruſſe* & de *Griefswalde dans la Pomeranie Suédoiſe* m'ont fait l'honneur de m'admettre, déjà depuis pluſieurs années, au rang de leurs

leurs Associés étrangers. Je n'ai point d'autre titre Académique, & je vous prie même de supprimer tous les autres que je puis avoir eu à la Cour de Berlin, dans l'Epitre dédicatoire de votre Ouvrage que vous voulez m'adresser. Tenez-vous en à la belle simplicité de l'Inscription que vous trouverez sous mon portrait gravé. Je ne cherche point à briller par des titres fastueux, & mes vœux seroient remplis si je pouvois, par quelque mérite réel, honorer ceux que je tiens d'un grand Monarque, duquel tous les dons sont flatteurs. J'avois à Berlin une demi douzaine de Charges, dont les simples dénominations remplissoient les adresses des Lettres que mes cérémonieux Compatriotes m'écrivoient, & si jamais mes services peuvent être utiles à mon Maître, je ferai gloire de porter le Titre de l'emploi auquel sa bonté me destinera réellement. C'est alors l'étiquette d'un sac; mais vous sentez bien, Monsieur, que l'étiquette d'un sac vuide ne dit pas grand chose.

J'ai l'honneur d'être.

LETTRE C.

A M. LE COMTE DE * * *. A COPPENHAGUE.

à Hambourg le 20. *d'Octobre* 1760.

DIGNE AMI!

Si les hommes naiſſoient tigres, ſi leur ſubſiſtance étoit fondée ſur leurs exploits carnaciers, s'ils étoient obligés de s'entretuer & de s'entrédétruire pour leurs beſoins ou pour leur bonheur mutuel, je trouverois en effet un grand mérite aux qualités guerriéres, & un Héros ſeroit à mes yeux un Etre très raiſonnable. Mais comme la Providence divine diſpenſe à tout le genre humain tout ce qui eſt néceſſaire pour la nourriture, le vêtement & le logement de chaque homme; que la raiſon, le droit naturel & les loix poſitives des différentes Nations ont accordé une portion de ces biens à chaque Individu de la ſociété; que perſonne ne meurt à la lettre de faim ou d'indigence dans le monde; que l'abondance des beſoins de la vie dépend mê-

même des fecours mutuels des humains, & du calme de la paix, il me femble qu'il feroit à defirer que cette paix fut durable, que la guerre ne fut pas feulement connue de nom, & que l'état militaire fut profcrit de deffus la terre. Plus j'y penfe en effet & moins je trouve que des difpofitions naturelles, ou des talens acquis pour tuer ou exterminer notre femblable, foient des qualités eftimables, & que tout ce que la folie humaine décore des beaux noms de valeur & d'héroïfme, mérite la moindre gloire. C'eft une efpèce de dupperie, une illufion que les grands font aux petits pour les faire fervir d'inftrumens à leurs paffions & furtout à leur ambition, qui eft une autre chimere aux yeux du fage. Malheureufement ils féduifent, ils attrappent dans ce piége les plus honnêtes Gens.

Mais la guerre étant, de l'aveu de tout le monde, un mal, il me paroit qu'il feroit raifonnable de diminuer ce mal, & d'en rendre les effets les moins funeftes que poffible au genre humain en général. Ce feroit là en quoi confifteroit la véritable humanité & par conféquent le principe de la véritable gloire. Quel

coup

coup d'œil en effet plus affreux que celui d'une contrée ravagée par la guerre! où l'on ne voit que le fer & la flamme, que la crainte, le déſeſpoir, la déſolation & la mort. Quel ſpectacle plus beau que celui d'un pays qu'habite la paix, où chaque citoyen jouit du fruit de ſes travaux, où tous les talens ſont occupés & encouragés, où fleuriſſent les arts, les ſciences, le commerce, où régnent les douceurs de la ſociété, le calme & les plaiſirs innocens!

Les Conquérans, qui font reſſentir les effets de la guerre à d'autres qu'à ceux dont les bras armés ſont levés contre eux, les Généraux, qui font tomber leurs coups ſur le cultivateur, le commerçant, le bourgeois & le gentilhomme habitant tranquille de la campagne, ces guerriers me paroiſſent agir peu héroïquement, & il ne ſeroit pas difficile de leur prouver qu'ils entendent fort mal leurs intérêts, en ſe privant de tous les fruits de leurs victoires, dont la gloire n'eſt pas un des moindres.

Le plus inſigne des malheurs de la guerre eſt, quand les monumens les plus rares & les plus précieux de la ſcience & des beaux arts, où l'Antiquité a excel-

cellé sont livrés à la fureur du soldat effréné. Ces dégats sont irréparables. Ce sont pour jamais des pertes pour tout le genre humain & la postérité, ne pardonne point aux Chefs des Armées qui ont commis ou toléré excès de cette nature. Les expressions vuides de sens de raison de guerre, de droit de représailles, ne sont pas même applicables ici. Qu'on détruise tout ce qui peut rendre un ennemi formidable, tout ce que le travail, & l'industrie peuvent réparer, à la bonne heure, mais des objets qui n'ajoutent rien à l'opulence ou à la force d'un pays, des Dépots sacrés que les Ancêtres ont pour ainsi dire transmis à chaque génération pour les rendre fidélement aux siécles à venir, d'immoler de pareils monumens à une petite animosité, c'est là une barbarie qui doit révolter tout homme qui pense.

Si les Goths & les Vandales n'avoient été que Conquérans, nous aurions mauvaise grace de les regarder aujourd'hui avec mépris, & de détester leur mémoire; mais ils furent destructeurs de tout ce que la Grece & l'Italie avoient produit de plus parfait en Architecture, en Sculpture, en Peinture & en Gravure.

C'est

C'eſt là ce qui les fera enviſager à jamais comme des Barbares.

Feu M. le Cardinal de Polignac avoit ramaſſé à grands fraix une Collection ſuperbe de ſtatues, de buſtes, de bas-reliefs, de tables de pierres précieuſes & d'autres antiquités échappées à la fureur des Goths. Celles qui s'étoient trouvées mutilées & dont ſurtout les nez avoient été emportés, avoient été réparées par la main des Bernini & des Pugets. A la mort de ſon Eminence, le Roi de Pruſſe fit l'acquiſition de ce ſuperbe Cabinet. La famille de Licomede, Achille traveſti en femme, & s'introduiſant ſous ce déguiſement parmi les filles de ce Roi, la Déeſſe du ſort couchée & jouant aux oſſelets, un Morphée dormant, & quantité d'autres ſtatues parfaites, un buſte incomparable de Céſar, un autre de Domitien toutes ces pièces faiſoient l'admiration des Connoiſſeurs & le bonheur des Artiſtes.

Hélas! ce magnifique Cabinet n'eſt plus. Il a été enveloppé dans le ſac de Charlottenbourg le 10. d'Octobre dernier. Jour fatal pour les beaux-arts & pour l'humanité! Je détourne mes yeux d'un

d'un évenement si déplorable. La plume échappe de mes mains & je ne puis vous en dire d'avantage. Adieu Monsieur.

F I N.



E R R A T A.

Fautes a Corriger dans le Tome I.

Pag. 29. Ligne 12. C'est le Mortel le plus joli du Royaume. Lisez le plus poli du Royaume.

Pag. 94. Ligne 18. de Tehrberlin, lisez Fehrberlin.

Pag. 107. Ligne 5. & 6. Je ne pus m'empêcher de faire tout haut la remarque. Lisez. Je ne pus m'empêcher de faire la remarque.

Pag. 327. Ligne 9. Capable de trouver le contraire. Lisez Capable de prouver le contraire.

ERRATA

E R R A T A.

Fautes a Corriger dans le Tome II.

Pag. 165. Ligne 1. Vers la Saverne, Lifez vers Saverne.

Pag. 192. Ligne 28. Lifez tantôt fous le Voile de L'amitie & tantôt fous le mafque de l'enjouement.

Pag. 306, Ligne 11. en vain je demande aux païfans, Lifez en vain je demande aux Paffans.



Pythagoras
25: 3, 1989
[VOLT.]
2 vols.

